

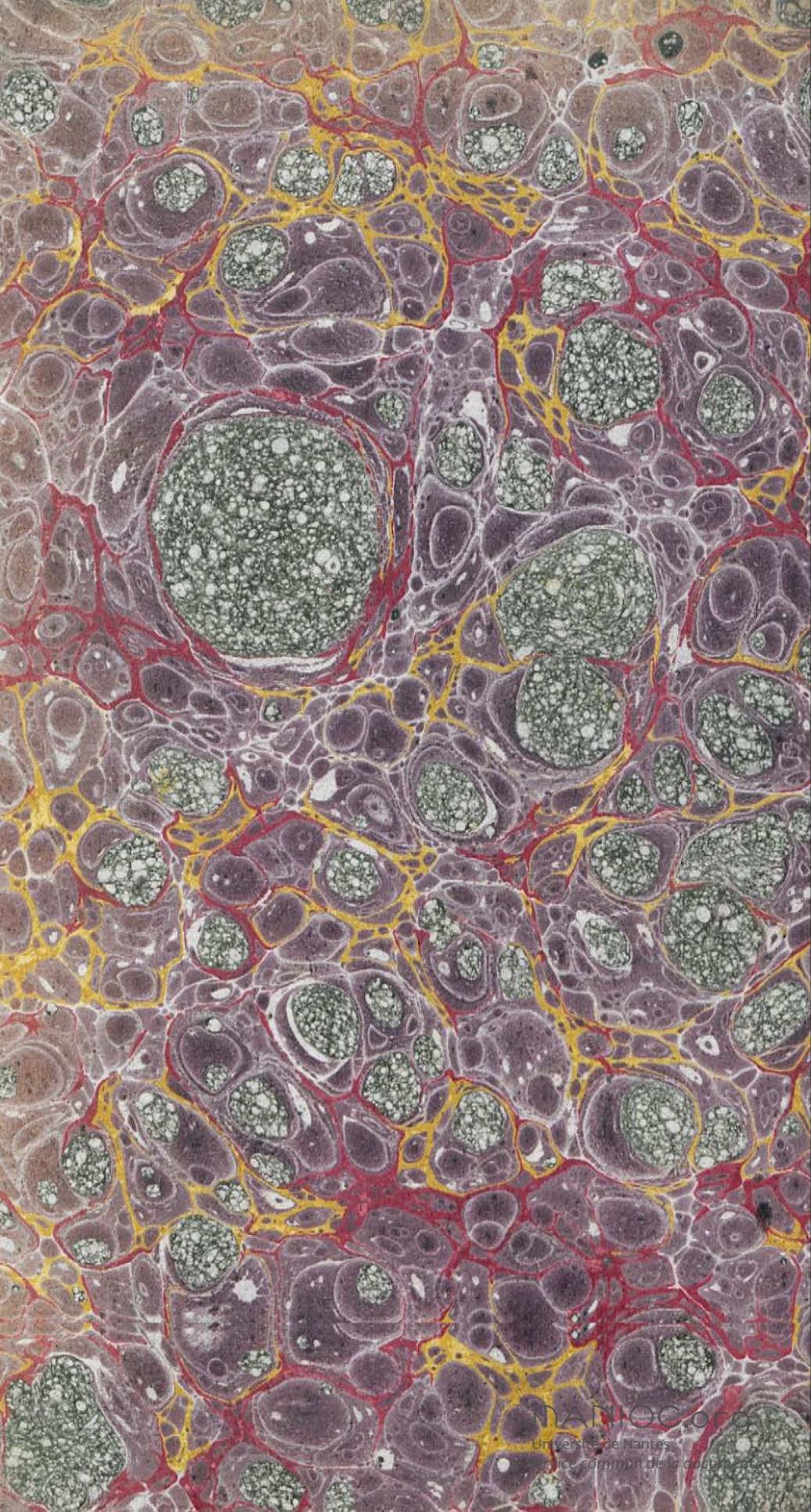
B.U. NANTES-LETTRES-DROIT

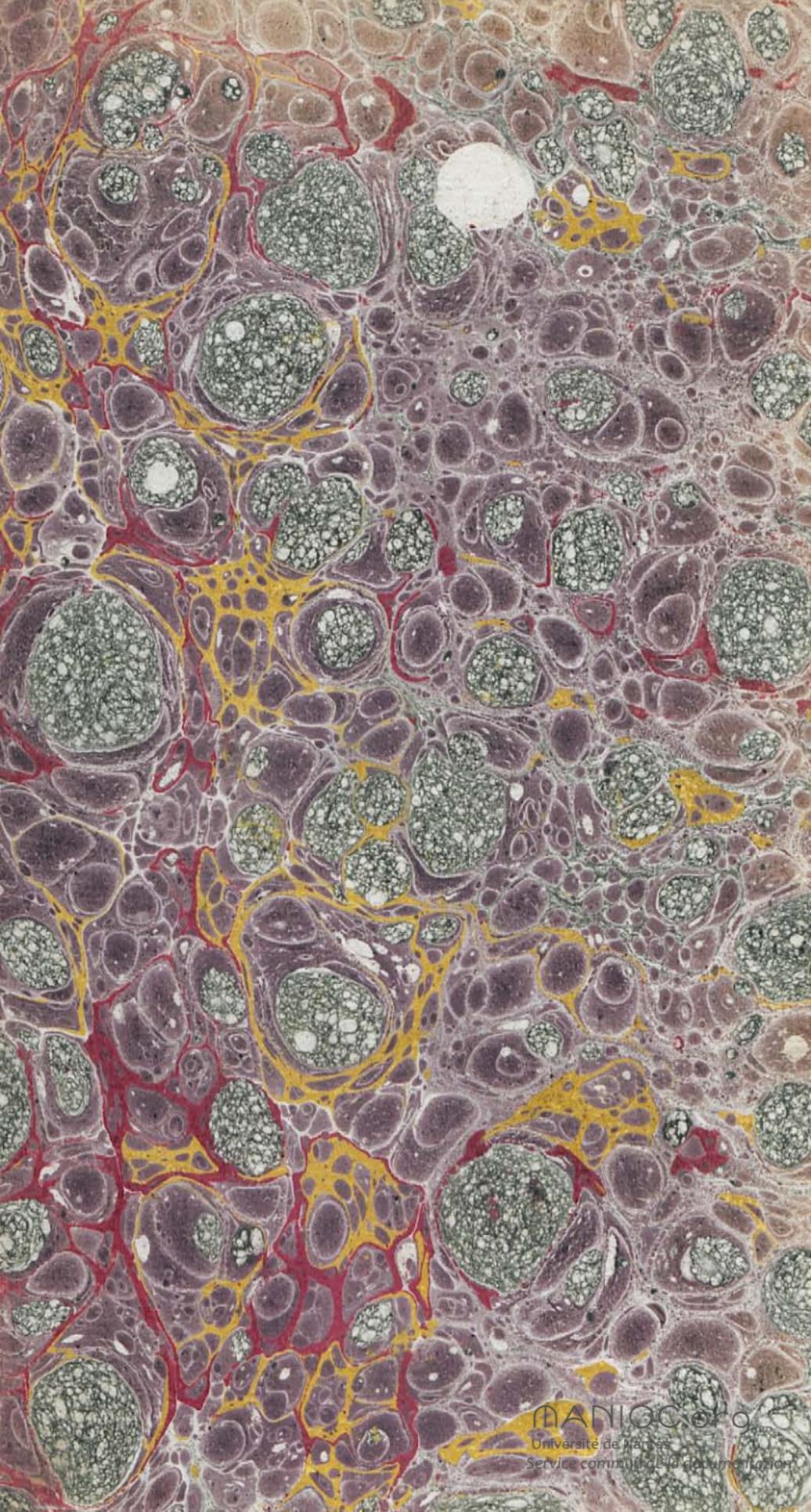


D

008 217803 5

ANIO
Université de Nantes
www.univ-nantes.fr





MANIOC.org

Université de Nantes

Service commun de la documentation



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME CINQUIÈME.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE NANTES - Lettres-Droit	
INV.	A 56091 (5)
COTE	
LOC.	sous-sol
N° D.	204 625

EX du
du
piet

20

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET POLITIQUE

DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

TOME CINQUIÈME

TABLE DES MATIÈRES

1	1
2	2
3	3
4	4
5	5



Je. McMoran le Jeune, Inv.

2780.

J. B. Dambur, Sculp.

Voila les Tributs que paye le Roi de Portugal.

Liv. I. Pag. 165.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME CINQUIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de
la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.

MISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE
DANS LES ANNÉES 1776-1783

PAR M. DE LA HARPE

TOME CINQUIÈME

A GENÈVE

chez M. DE LA HARPE, Libraire

M. DCC. LXXXV



T A B L E
D E S
I N D I C A T I O N S .

LIVRE NEUVIEME.

Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

- I. **L**Es Européens ont-ils bien connu
l'art de fonder des colonies? Page 1
- II. Par qui & comment fut découvert le
Brésil. 5
- III. Quels furent les premiers habitans que
le Portugal donna au Brésil. . . . 8
- IV. La cour de Lisbonne partage le Brésil
entre plusieurs grands seigneurs. . . 14

- V. *Caractères & usages des peuples qu'on vouloit assujettir à la domination Portugaise.* 15
- VI. *Ascendant des Missionnaires sur les naturels du Brésil, & sur les Portugais, dans les premiers tems de la colonie.* 31
- VII. *Irruptions des François dans le Brésil.* 38
- VIII. *Conquêtes des Hollandois dans le Brésil.* 40
- IX. *Plaintes d'un prédicateur Portugais à Dieu, sur les succès d'une nation hérétique.* 47
- X. *Les Portugais réussissent à chasser les Hollandois du Brésil.* 58
- XI. *Etablissement des Portugais sur la rivière des Amazones.* 68
- XII. *Les Portugais veulent s'établir sur la rivière de la Plata. Leurs démêlés avec l'Espagne. Accommodement entre les deux puissances.* 87
- XIII. *Le Portugal avoit fondé ses liaisons*

DES INDICATIONS. III

- avec le Brésil sur une mauvaise base.
On lui substitua le monopole plus
destructeur encore.* 93
- XIV. *Gouvernement civil, militaire &
religieux établi dans le Brésil. .* 98
- XV. *Quel a été, quel est au Brésil le sort
des Indiens soumis au Portugal.* 105
- XVI. *Etat du gouvernement de Para.* 112
- XVII. *Etat du gouvernement de Maragnan.* 116
- XVIII. *Etat du gouvernement de Fernam-
buc.* 119
- XIX. *Etat du gouvernement de Bahia.* 124
- XX. *Etat du gouvernement de Rio-Janeiro.* 132
- XXI. *Etat du gouvernement de Saint-Paul.* 141
- XXII. *Etat des trois gouvernemens de
l'intérieur où sont les mines.* 144
- XXIII. *Histoire des mines d'or trouvées dans
le Brésil. Manière de les exploiter.* 146
- XXIV. *Histoire des mines de diamans
découvertes dans le Brésil. Considéra-
tion sur la nature de cette pierrerie.* 152

XXV. Situation aëtuelle du Brésil. . .	168
XXVI. Liaisons extérieures du Brésil. . .	170
XXVII. Le Portugal & ses établissemens éloignés sont tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'est-il fait?	174
XXVIII. Moyens qu'il conviendrait à la cour de Lisbonne d'employer pour tirer la métropole & les colonies de leur langueur.	185
XXIX. La cour de Lisbonne devrait-elle être arrêtée dans ses projets de réforme par la crainte de se brouiller avec l'Angleterre?	208
XXX. Peut-on raisonnablement espérer que le Portugal améliorera son sort & celui de ses colonies?	212



LIVRE DIXIEME.

Etablissement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique.

- I. **C**ONSIDÉRATIONS sur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde. 215
- II. Est-il vraisemblable que le grand Archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voisin? 221
- III. Quelle est la nature du sol des isles? Quels végétaux y trouvoit-on avant l'invasion? 228
- IV. Le climat des isles est-il agréable, est-il sain? 236
- V. Phénomènes ordinaires dans les isles. 242
- VI. Habitudes des Caraïbes, anciens habitans des isles du vent. 249

- VII. *Les Anglois & les François s'établirent aux isles du vent, sur la ruine des Caraïbes.* 257
- VIII. *Les François s'emparent d'une partie de Saint-Domingue. Caractère de ces aventuriers.* 262
- IX. *Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.* 268
- X. *Les Flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires.* 275
- XI. *Raisons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la succession d'Espagne.* 319
- XII. *Grande activité qu'on remarque dans les isles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.* 324
- XIII. *Les isles de l'Amérique occasionnèrent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens & la fin.* 326

DES INDICATIONS. VII

- XIV. *C'est de l'Amérique que sortit la guerre de 1755.* 343
- XV. *Les commencemens de la guerre furent funestes à l'Angleterre.* . . . 349
- XVI. *Les Anglois sortirent de leur léthargie, & s'emparèrent des isles Françoises & Espagnoles. Quel fut l'auteur de leurs succès?* 356
- XVII. *Avantages que la paix procura à l'Angleterre dans les isles.* . . . 381
- XVIII. *Le ministère Britannique n'eut pas des vues aussi étendues que le comportoit la situation des choses.* . . 386

Fin de la Table du tome cinquième.

HISTOIRE

T A B L E A U

De l'Espèce, de la Quantité & de la Valeur des Objets
que le Brésil envoie annuellement au Portugal, calculé d'après
un terme commun de cinq ans, depuis 1770 jusqu'en 1775.

ESPÈCES DE PRODUCTIONS.	QUANTITÉS.	PRIX courant en Portugal.	VALEUR.
Diamans.....	60000 karats.....	liv. 52	liv. 3,120,000
Autres Pierrieres.....	150,000
Or monnoyé, & en lingots.....	168 $\frac{3}{4}$ quintaux.....	150,000	25,312,500
Sucre blanc.....	276000.....	50	13,800,000
Sucre brut.....	167000.....	30	5,010,000
Tabac.....	58500.....	40	2,340,000
Corons.....	4500.....	250	1,125,000
Bois de Brésil pour la teinture.....	20000.....	50	1,000,000
Riz.....	19000.....	20	380,000
Bois de Marqueterie.....	6000.....	10	60,000
Bois de Construction.....	370,500
Café.....	1500.....	84	126,000
Cacao.....	8000.....	70	560,000
Salsepareille.....	330.....	325	107,250
Rocou.....	109 $\frac{3}{8}$	320	35,000
Cannelle-girofle.....	510.....	80	40,800
Cannelle fine giroflée.....	252.....	250	63,000
Indigo.....	4 $\frac{1}{2}$	1,152	5,184
Canons de Baleine.....	2090.....	150	313,500
Huile de Baleine.....	3530 pipes.....	175	617,750
Huile de Cupauba.....	235 barils.....	100	23,500
Cuirs en poils secs.....	10180 pieces.....	14	142,520
Cuirs salés.....	83910.....	15	1,258,650
Cuirs tannés.....	20330.....	104	578,136
Gingembre.....	22,000
Menus articles.....	60,000
Toiles grossieres de coton.....	16,000
			56,637,290
Diamans introduits en fraude, arbitrés à.....			312,000
TOTAL des Exportations du BRÉSIL pour le PORTUGAL.....			56,949,290
Cette Colonie envoie encore annuellement de ses deniers, SAVOIR:			
Aux Açores, pour.....	liv. 790,000	} 2,271,000	
A MADERE, pour.....	470,000		
Au Continent d'AFRIQUE, pour.....	886,000		
Aux INDES ORIENTALES, pour.....	125,000		
TOTAL des Productions exportées du BRÉSIL.....			59,220,290



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE NEUVIÈME.

*Etablissement des Portugais dans le Brésil.
Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions
& richesses de cette colonie.*

L'ESPRIT national est le résultat d'un grand nombre de causes, dont les unes sont constantes, & les autres variables. Cette partie de l'histoire d'un peuple est peut-être la plus intéressante & la moins difficile à suivre. Les

I.
Les Européens ont-ils bien connu l'art de fonder des colonies?

2 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

causes constantes font fixées sur la partie du globe qu'il habite. Les causes variables font consignées dans ses annales, & manifestées par les effets qu'elles ont produits. Tant que ces causes agissent contradictoirement, la nation est insensée. Elle ne commence à prendre l'esprit qui lui convient, qu'au moment où ses principes spéculatifs conspirent avec sa position physique. C'est alors qu'elle s'avance à grands pas vers la splendeur, l'opulence & le bonheur qu'elle peut se promettre du libre usage de ses ressources locales.

Mais cet esprit, qui doit présider au conseil des peuples, & qui n'y préside pas toujours, ne règle presque jamais les actions des particuliers. Ils ont des intérêts qui les dominent, des passions qui les tourmentent ou les aveuglent; & il n'en est presque aucun qui n'élevât sa prospérité sur la ruine publique. Les métropoles des empires font les foyers de l'esprit national, c'est-à-dire, les endroits où il se montre avec le plus d'énergie dans le discours, & où il est le plus parfaitement dédaigné dans les actions. Je n'en excepte que quelques circonstances rares, où il s'agit du salut général. A mesure que la distance de

la capitale s'accroît, ce masque se détache. Il tombe sur la frontière. D'un hémisphère à l'autre que devient-il ? rien.

Passé l'équateur, l'homme n'est ni Anglois, ni Hollandois, ni François, ni Espagnol, ni Portugais. Il ne conserve de sa patrie que les principes & les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite. Rampant quand il est foible; violent quand il est fort; pressé d'acquérir, pressé de jouir; & capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt. La soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les contrées du Nouveau-Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or.

N'auroit-il pas été plus humain, plus utile & moins dispendieux, de faire passer dans chacune de ces régions lointaines quelques centaines de jeunes hommes, quelques centaines de jeunes femmes ? Les hommes auroient épousé les femmes, les femmes auroient épousé les hommes de la contrée. La consanguinité, le plus prompt & le plus fort des liens, auroit bientôt fait, des étrangers &

4 *HISTOIRE PHILOSOPHIQUE*
des naturels du pays , une seule & même
famille.

Dans cette liaison intime , l'habitant sauvage n'auroit pas tardé à comprendre que les arts & les connoissances qu'on lui portoit étoient très-favorables à l'amélioration de son sort. Il eût pris la plus haute opinion des instituteurs supplians & modérés que les flots lui auroient amenés , & il se feroit livré à eux sans réserve.

De cette heureuse confiance feroit sortie la paix , qui auroit été impraticable , si les nouveaux venus fussent arrivés avec le ton impérieux & le ton imposant de maîtres & d'usurpateurs. Le commerce s'établit sans trouble entre des hommes qui ont des besoins réciproques ; & bientôt ils s'accoutument à regarder comme des amis , comme des freres , ceux que l'intérêt ou d'autres motifs conduisent dans leur contrée. Les Indiens auroient adopté le culte de l'Europe , par la raison qu'une religion devient commune à tous les citoyens d'un empire , lorsque le gouvernement l'abandonne à elle-même , & que l'intolérance & la folie des prêtres n'en font pas un instrument de discorde. Pareillement

la civilisation fuit du penchant qui entraîne tout homme à rendre sa condition meilleure, pourvu qu'on ne veuille pas l'y contraindre par la force, & que ces avantages ne lui soient pas présentés par des étrangers suspects.

Tels seroient les heureux effets que produiroit, dans une colonie naissante, l'attrait du plus impérieux des sens. Point d'armes, point de soldats : mais beaucoup de jeunes femmes pour les hommes, beaucoup de jeunes hommes pour les femmes. Voyons ce qu'en se livrant à des moyens contraires, les Portugais ont opéré dans le Brésil.

C'est un continent immense, borné au Nord par la rivière des Amazones; au Sud, par la rivière de la Plata; à l'Est par la mer; au Couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrens, de rivières & de montagnes qui le séparent des possessions Espagnoles.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orenoque, en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au Nord-Ouest, pour ne se pas trop éloigner de Saint-Domingue, le seul établisse-

II.

Par qui
& comment
fut décou-
vert le Bré-
sil.

6 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ment qu'eussent alors les Espagnols dans le Nouveau-Monde.

Un heureux hasard procura, l'année suivante, l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Pourquoi en est-il ainsi de presque toutes les découvertes ? Comment le hasard y a-t-il toujours plus de part que l'esprit ? C'est que le hasard travaille sans cesse, tandis que l'esprit s'arrête par paresse, change d'objets par inconstance, se repose par lassitude ou par ennui, & est jetté dans l'inaction par une infinité de causes morales & physiques, domestiques ou nationales. C'est donc au hasard ou à cette fourmillière innombrable d'hommes qui s'agitent en tout sens & qui répandent leurs regards sur tous les objets qui les environnent ou les frappent, souvent sans dessein de s'instruire, sans projets de découvrir & par la seule raison qu'ils ont des yeux, c'est à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Cabral prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'Ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au

quinzième degré de latitude australe, dans un lieu qu'il appella Porto - Seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, & lui donna le nom de Sainte - Croix, auquel on substitua depuis celui de Brésil; parce que le bois ainsi appelé, étoit la production du pays la plus précieuse pour les Européens, qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en se portant aux Indes, & qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie, on lui donna le même nom, comme les Espagnols, avoient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avoient antérieurement découverts. Les uns & les autres distinguèrent seulement ces régions par le surnom d'Indes Occidentales. Cette dénomination s'étendit depuis à tout le Nouveau-Monde, & les Américains furent appelés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux & des choses, assignés au hasard par des ignorants, ont toujours embarrassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonstances purement accessoires, & souvent étrangères, aux qualités physiques des objets désignés. Rien

§. HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

de plus bizarre que de voir l'Europe transportée & reproduite, pour ainsi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes; par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra son empire, & retablira les choses dans leur ordre & leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui fait si dans trois ou quatre mille ans, l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans, que l'est aujourd'hui pour nous celle des tems de l'Europe, antérieurs à la république Romaine? Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entière, qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

III.

Quels furent les premiers habitans que le

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence d'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans

ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivières, les côtes du Brésil, & qu'on crut s'être assuré qu'il n'y avoit ni or, ni argent, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Portugal
donna au
Brésil.

Tous les ans il partoit de Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans le Nouveau-Monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisit au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Asie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit librement en Amérique :

mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquisition voulut proscrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractère, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482 par un mélange de politique & de fanatisme, sous le règne de Ferdinand & d'Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cens victimes, dont il faisoit brûler la dixième partie, & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua

avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérasie : désordre nouveau dans l'état , mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les forciers , qui , dans ces tems d'ignorance , étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité de toute l'Europe bigote & barbare ; les mahométans , extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire ; les Juifs surtout , que leurs richesses rendoient plus suspects.

On fait que lorsque cette nation , long-tems concentrée dans un petit & misérable coin de terre , fut dispersée par les Romains , plusieurs de ses membres se réfugièrent en Portugal. Ils s'y multiplièrent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance , qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles juives ne s'y retirâssent , quand , après la conquête de Grenade , les rois catholiques les condamnèrent à sortir d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille paya son

asyle en Portugal, de vingt livres. La superstition arma bientôt Jean III contre cette nation trop persécutée. Ce prince en exigea vingt mille écus, & la réduisit ensuite à l'esclavage. Emanuel bannit, en 1496, ceux qui refusèrent de se faire chrétiens: mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tardèrent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'inquisition rallentit, en 1548, leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoit la défiance. Ils espérèrent que 250,000 livres qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux

chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils portèrent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernières époques, les Juifs, que l'inquisition poursuivoit sans relâche, étoient exilés, en grand nombre dans le Brésil. Quoique dépouillés de leur fortune par ces sang-sues infatigables, ils réussirent à établir quelques cultures. Ce commencement de bien fit sentir à la cour de Lisbonne qu'une colonie pouvoit devenir utile à sa métropole autrement que par des métaux. Dès 1525 on la vit jeter des regards moins dédaigneux sur une possession immense que le hasard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie.

IV.

La cour
de Lisbonne
partage le
Brésil entre
plusieurs
grands sei-
gneurs.

L'opinion du ministère devint celle de la nation. Avant tous les autres, les grands seigneurs s'animèrent de ce nouvel esprit. Le gouvernement accorda successivement à ceux d'entre eux qui le demandoient, la liberté de conquérir un espace de quarante ou cinquante lieues sur les côtes, avec une extension illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autorisoit à traiter le peuple assujetti de la manière qui leur conviendrait. Ils pouvoient disposer du sol envahi, en faveur des Portugais qui le voudroient mettre en valeur, ce qu'ils firent la plupart, mais pour trois vies seulement & moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devoient jouir de tous les droits régaliens. On n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnoies, que la dixme des productions : prérogatives que la couronne se réserva. Pour perdre des fiefs si utiles & si honorables, il falloit négliger de les cultiver, les laisser sans défense, n'avoir point d'enfant mâle, ou se rendre coupable de quelque crime capital.

Ceux qui avoient sollicité & obtenu ces provinces s'attendoient bien à s'en mettre

en possession , fans beaucoup de dépense pour eux , fans de grands dangers pour leurs lieutenans. Ils fondoient principalement leur espérance sur l'inertie des petites nations qu'il falloit dompter.

L'homme , fans doute , est fait pour la société. Sa foiblesse & ses besoins le démontrent. Mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes ; des cités de quatre à cinq cens mille ames : ce sont des monstres dans la nature. Ce n'est point elle qui les forme. C'est elle au contraire qui tend sans cesse à les détruire. Elles ne se soutiennent que par une prévoyance continue & par des efforts inouis. Elles ne tarderoient pas à se dissiper , si une portion considérable de cette multitude ne veilloit à leur conservation. L'air en est infecté ; les eaux en sont corrompues ; la terre épuisée à de grandes distances ; la durée de la vie s'y abrège ; les douceurs de l'abondance y sont peu senties ; les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques ; c'est la demeure du crime , du vice , des mœurs dissolues. Ces énormes & funestes entassemens d'hommes sont encore un des

V.

Caractères
& usages
des peuples
qu'on vou-
loit assujet-
tir à la do-
mination
Portugaise.

fléaux de la souveraineté, autour de laquelle la cupidité appelle & grossit sans interruption la foule des esclaves, sous une infinité de fonctions, de dénominations. Ces amas sur-naturels de populations sont sujets à fermentation & à corruption pendant la paix. La guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif, le choc en est épouvantable.

Les sociétés naturelles sont peu nombreuses. Elles subsistent d'elles-mêmes. On n'y attend point la surabondance incommode de la population pour la diviser. Chaque division va se placer à des distances convenables. Tel fut par-tout l'état primitif des contrées anciennes; tel celui du nouveau continent.

On y trouva le Brésil distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts; les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières; quelques-unes fédératives; un plus grand nombre nomades; la plupart sans aucune communication entre elles. Celles qui n'étoient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étoient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici, l'on tiroit sa subsistance de

la chasse & de la pêche ; là , de la culture des champs. Tant de différences dans la manière d'être & de vivre ne pouvoient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs & dans les coutumes.

Les Brésiliens étoient en général de la taille des Européens , mais ils étoient moins robustes. Ils avoient aussi moins de maladies , & vivoient long-tems. Ils ne connoissoient aucun vêtement. Les femmes avoient les cheveux extrêmement longs , & les hommes les tenoient courts ; les femmes portoient en brasselets des os d'une blancheur éclatante que les hommes portoient en collier ; les femmes peignoient leur visage , au lieu que les hommes peignoient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaste continent avoit son idiôme particulier , aucun n'avoit des termes pour exprimer des idées abstraites & universelles. Cette pénurie de langage , commune à tous les peuples de l'Amérique , étoit la preuve du peu de progrès qu'y avoit fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres prouvoit que les transmigrations réciproques de ces sauvages avoient été fréquentes.

La nourriture des Brésiliens étoit peu variée. Dans une région privée d'animaux domestiques, on vivoit de coquillages sur les bords de la mer, de pêche près des rivières, & dans les forêts de chasse. Le vuide, que laissoient trop souvent des ressources si fort incertaines, étoit rempli par le manioc & par quelques autres racines.

Ces peuples aimoient fort la danse. Leurs chansons n'étoient qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons. Elles rouloient ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers. La danse & le chant sont deux arts dans l'état policé. Au fond des forêts, ce sont presque des signes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendresse & du plaisir. Nous apprenons sous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence. Le sauvage n'a d'autre maître que sa passion, son cœur & la nature. Ce qu'il sent, nous le simulons. Aussi le sauvage qui chante ou qui danse est-il toujours heureux.

La tranquillité personnelle des Brésiliens n'étoit jamais troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'avoient point d'idée :

mais celle de leurs petites sociétés l'étoit quelquefois par des devins qui avoient surpris leur crédulité. De tems en tems, on maffacroit ces imposteurs, ce qui arrêtoit un peu l'esprit de mensonge.

Les notions de dépendance & de soumission, qui dérivent spécialement parmi nous de la connoissance d'un être créateur, n'étoient pas arrivées jusqu'à ces peuples. Cet aveuglement & l'ignorance où ils vivoient de ce qui devoit constituer une société raisonnablement ordonnée, avoient écarté de leurs déserts tout principe de gouvernement. Jamais ils n'avoient conçu qu'un homme, quel qu'il fût, pût acquérir le droit ou former la prétention de commander à d'autres hommes.

De même que la plupart des peuples sauvages, les Brésiliens ne marquoient aucun attachement pour les lieux qui les avoient vus naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés; qui, dans les bons gouvernemens, va jusqu'au fanatisme & dans les mauvais passe en habitude; qui conserve à chaque nation pendant plusieurs siècles, son caractère, ses

usages & ses goûts : cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage, est entièrement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi, l'âge des passions & des plaisirs, le tems sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient, en soupirant, sur ses premières années que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité & d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit, sans cesse, l'image de son berceau, & le retient ou le ramène dans sa patrie : tandis que le sauvage, qui jouit, à chaque

époque de sa vie, des plaisirs & des biens qu'elle doit amener & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au desir qu'il éprouve; sent que la source de son plaisir est en lui-même & que sa patrie est par-tout.

Quoique la tranquillité des Brésiliens n'eût pour base des loix d'aucune espèce, rien, dans leurs petites sociétés, n'étoit si rare que des dissensions. Si l'ivresse ou un malheureux hasard enfantoient une querelle & que quelqu'un y pérît, le meurtrier étoit livré aux parens du mort, qui l'immoloient à leur vengeance sans délibérer. Les deux familles s'assembloient ensuite & se réconcilioient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprioit autant de femmes qu'il vouloit ou qu'il pouvoit s'en procurer, & les répudioit s'il s'en dégoûtoit. Celles qui manquoient à la foi qu'elles avoient jurée étoient, par une coutume assez généralement reçue, punies du dernier supplice, & l'on ne rioit point de l'homme qu'elles avoient trompé. Les mères, après leur couche, ne gardoient le lit qu'un jour ou deux;

& portant leur enfant pendu au col dans une écharpe de coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires sans aucun danger. En général, les suites des couches sont moins fâcheuses pour les femmes sauvages que pour les femmes civilisées; parce que les premières nourrissent toutes leurs enfans, & que la paresse des hommes les condamne à une vie très-laborieuse qui rend en elles l'écoulement périodique d'autant moins abondant, & les canaux excrétoires de ce sang superflu d'autant plus étroits. Un long repos, après l'enfantement, loin de leur être nécessaire, leur deviendroit aussi funeste qu'il le seroit parmi nous aux femmes du peuple. Cette circonstance n'est pas la seule où l'on voit les avantages des conditions diverses se compenser. Nous sentons le besoin de l'exercice. Nous allons chercher la santé à la campagne. Nos femmes commencent à mériter le nom de mères, en allaitant elles-mêmes leurs enfans. Ces enfans viennent d'être affranchis des entraves du maillot. Que signifient ces utiles & sages innovations? Si ce n'est que l'homme ne peut s'écarter indiscrètement des loix de la

nature, sans nuire à son bonheur. Dans tous les siècles à venir, l'homme sauvage s'avancera pas à pas vers l'état civilisé. L'homme civilisé reviendra vers son état primitif ; d'où le philosophe conclura qu'il existe dans l'intervalle qui les sépare un point où réside la félicité de l'espèce. Mais qui est-ce qui fixera ce point ? Et s'il étoit fixé, quelle seroit l'autorité capable d'y diriger, d'y arrêter l'homme ?

Les voyageurs étoient reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voyoient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguoient les expressions les plus obligeantes. On ne négligeoit rien pour les bien traiter : mais c'étoit un outrage impardonnable que de quitter une famille où l'on avoit été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pouvoit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct & de la destination de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commisération naturelle, l'hospitalité fut générale dans les premiers tems. Ce fut presque l'unique lien des nations ; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes,

les plus révérees & les plus durables entre des familles séparées par des régions immenses. Un homme persécuté par ses concitoyens ou coupable de quelque délit, alloit chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentoit à la porte d'une ville ou d'une bourgade, & il disoit. « Je suis un tel, fils d'un » tel, petit-fils d'un tel; je viens pour telle » ou telle raison»; & il arrangeoit son histoire ou son menfonge de la manière la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutoit avec avidité, & il ajoutoit. « Re- » cevez-moi : car si vous, ou vos enfans, » ou les enfans de vos enfans font jamais » conduits par le malheur dans mon pays, » ils me nommeront, & les miens les rece- » vront». On s'emparoit de sa personne. Celui auquel il donnoit la préférence s'en tenoit honoré. Il s'établissoit dans les foyers de son hôte; il en étoit traité comme un des membres de la famille; il devenoit quelquefois l'époux, le ravisseur ou le séducteur de la fille de la maison.

C'est de ces aventuriers, peut-être, les premiers voyageurs, que sont issus les demi-

dieux du paganisme , fruit du libertinage & de l'hospitalité. La plupart durent la naissance à des passagers à qui l'on avoit accordé le coucher & qu'on ne revit plus.

Qu'il soit permis de le dire , il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le-voyageur par état ressemble au possesseur d'une habitation immense qui , au lieu de s'asseoir à côté de sa femme , au milieu de ses enfans , emploieroit toute sa vie à visiter ses appartemens. La tyrannie, le crime, l'ambition , la misere, la curiosité , je ne fais quelle inquiétude d'esprit, le desir de connoître & de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur usé, ont expatrié & expatrieront les hommes dans tous les tems.

Mais dans les siècles antérieurs à la civilisation, au commerce, à l'invention des signes représentatifs de la richesse, lorsque l'intérêt n'avoit point encore préparé d'asyle au voyageur, l'hospitalité y suppléa. L'accueil fait à l'étranger fut une dette sacrée que les descendans de l'homme accueilli acquittoient souvent après le laps de plusieurs siècles. De retour dans son pays, il se plaisoit à raconter les marques de bien-

veillance qu'il avoit reçues ; & la mémoire s'en perpétuoit dans la famille.

Ces mœurs touchantes se font affoiblies , à mesure que la communication des peuples s'est facilitée. Des hommes industrieux , rapaces & vils ont formé de tous côtés des établissemens , où l'on descend , où l'on ordonne , où l'on dispose des commodités de la vie , comme chez soi. Le maître de la maison ou l'hôte n'est ni votre bienfaiteur , ni votre frère , ni votre ami. C'est votre premier domestique. L'or que vous lui présentez vous autorise à le traiter comme il vous plaît. C'est de votre argent & non de vos égards qu'il se soucie. Lorsque vous êtes parti , il ne se souvient plus de vous ; & vous ne vous souvenez de lui qu'autant que vous en avez été mécontent ou satisfait. La sainte hospitalité , éteinte par-tout où la police & les institutions sociales ont fait des progrès , ne se retrouve plus que chez les nations sauvages & d'une manière plus marquée au Brésil que par-tout ailleurs.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts , qui nous ôte le courage d'en parler , qui

nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeler l'idée , les Brésiliens regardoient les leurs avec attendrissement , racontotent leurs exploits avec complaisance , louoient leurs vertus avec transport. On les enterroit debout dans une fosse ronde. Si c'étoit un chef de famille , on ensevelissoit avec lui ses plumes , ses colliers , ses armes. Lorsqu'une peuplade changeoit de demeure , ce qui arrivoit souvent sans d'autre motif que la fantaisie de se déplacer , chaque famille mettoit des pierres remarquables sur la fosse de ses morts les plus respectés. Jamais on n'approchoit de ces monumens de douleur , sans pousser des cris effrayans , assez semblables à ceux dont on faisoit retentir les airs quand on alloit combattre.

L'intérêt ni l'ambition ne conduisoient jamais les Brésiliens à la guerre. Le desir de venger leurs proches ou leurs amis , fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils avoient pour orateurs , plutôt que pour chefs , des vieillards qui déci- doient les hostilités , qui donnoient le signal du départ , qui , pendant la marche , s'aban- donnoient aux expressions d'une haine im-

placable. Quelquefois même on s'arrêtoit pour écouter des harangues emportées qui duroient des heures entières. Elles rendoient vraisemblables celles qu'on lit dans Homère & dans les historiens Romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans étoient armés d'une massue de bois d'ébène, qui avoit six pieds de long, un de large, & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs flèches étoient du même bois. Ils avoient pour instrumens de musique guerrière, des flûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valoient bien, pour inspirer le courage, nos tambours qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux étoient les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Les premières attaques ne se faisoient jamais à découvert. Chaque armée cherchoit à se ménager les avantages d'une surprise. Rarement combattoit-on de pied ferme. L'ambition se réduisoit à faire des prisonniers. Ils étoient égorgés & mangés avec appareil. Durant le festin, les anciens exhor-

toient les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour se régaler souvent d'un mets si honorable. Cet attrait pour la chair humaine ne faisoit jamais dévorer ceux des ennemis qui avoient péri dans l'action. Les Brésiliens se bernoient à ceux qui étoient tombés vifs dans leurs mains.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échan- gent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples, à demi- barbares, se les approprient & les rédui- sent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'est leur exéc- rable droit des gens.

Cette antropophagie a long-tems passé pour une chimère dans l'esprit de quelques sceptiques. Ils ne pouvoient se persuader que le besoin eût réduit aucune nation à la cruelle nécessité de se repaître des entrailles de l'homme; & ils croyoient encore moins qu'on se fût porté à cette atrocité sans y être forcé par une privation absolue de tous

les soutiens de la vie. Depuis que des faits plus multipliés, des témoignages plus imposans, des relations plus authentiques ont dissipé les doutes des plus incrédules, on a vu des philosophes qui cherchoient à justifier cette pratique de plusieurs peuples sauvages. Ils ont continué à s'élever avec force contre la barbarie des souverains qui, par un caprice, envoyoit leurs malheureux sujets aux boucheries de la guerre : mais ils ont pensé qu'il étoit indifférent qu'un cadavre fût dévoré par un homme ou par un vautour.

Peut-être, en effet, cet usage n'a-t-il en lui-même rien de criminel, rien qui répugne à la morale : mais combien les conséquences n'en seroient-elles pas pernicieuses ? Quand vous aurez autorisé l'homme à manger la chair de l'homme, si son palais y trouve de la faveur, il ne vous restera plus qu'à rendre la vapeur du sang agréable à l'odorat des tyrans. Imaginez alors ces deux phénomènes communs sur la surface du globe ; & arrêtez vos regards sur l'espèce humaine, si vous pouvez en supporter le spectacle.

Au Brésil, les têtes des ennemis, massa-

crés dans le combat ou immolés après l'action, étoient conservées très-précieusement. On les montrait avec ostentation, comme des monumens de valeur & de victoire. Les héros de ces nations féroces portoient leurs exploits gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoroient. Plus ils étoient défigurés, & plus leur gloire étoit grande.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on vouloit les charger : mais que pouvoient des sauvages contre les armes & la discipline de l'Europe ? Un assez grand nombre avoit subi le joug, lorsqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler un établissement abandonné jusqu'alors aux fureurs & aux caprices de quelques brigands. En bâtissant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie : mais la gloire de la faire jouir de quelque calme étoit réservée aux Jésuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choses, se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces

VI.

Ascendant des missionnaires sur les naturels du Brésil, & sur les Portugais, dans les premiers tems de la colonie.

missionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient aussi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant, pour les missionnaires, devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs sifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'allégresse, ils dansoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin, on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur
père

père dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là, il les instruisoit des principaux mystères de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, & les baptisoit.

Comme ces missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoit souvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes, fiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils trouvoient; & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenoient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avoient au-moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les présens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les pro-

grès que les Jésuites ont faits , en très-peu de tems , dans l'Amérique Méridionale , avec ceux que les armes & les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans , quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome ; si , formés en société dans la cour la plus intrigante & la plus corrompue de l'Europe , ils ne s'étoient pas introduits dans les autres cours pour influencer sur tous les événemens politiques ; s'ils n'avoient révolté , par leur intolérance , tous les gens modérés , & tous les tribunaux par leur passion pour le despotisme ; si un zèle outré pour la religion ne les eût rendus les ennemis secrets du progrès des connoissances & les persécuteurs de la philosophie ; s'ils avoient employé autant d'art à se faire aimer qu'à se faire craindre ; s'ils avoient été aussi jaloux d'accroître la splendeur de leur société que d'en augmenter la puissance ; si leurs chefs n'avoient pas

abusé des vertus même de la plupart des membres: l'ancien & le Nouveau-Monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire. Le dix-huitième siècle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement. L'univers continueroit à être arrosé de leurs sueurs & fécondé par leurs entreprises.

Les Brésiliens avoient eu trop sujet de haïr les Européens, pour ne pas se défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de justice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au vingt-quatrième degré de latitude australe. Là, ils commerçoient paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris, & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites,

chargés de faire recevoir les réparations ; que sans eux on n'eût jamais ordonnées , en donnèrent avis à Farancaha , l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux , & les embrassant avec des larmes de joie : « Mes pères , leur dit-il , nous con- » sentons à oublier le passé , & à faire une » nouvelle alliance avec les Portugais : mais » qu'ils soient désormais plus modérés & » plus fidèles aux droits des nations , qu'ils » ne l'ont été. Notre attachement mérite » au-moins de l'équité. On nous traite de » barbares , cependant nous respectons la » justice & nos amis ». Les missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union , Farancaha reprit : « Si vous doutez de la bonne-foi des Cariges , » je vais vous en donner une preuve. J'ai » un neveu que j'aime tendrement ; il est » l'espérance de ma maison , & fait les dé- » lices de sa mère : elle mourroit de dou- » leur , si elle perdoit son fils. Je veux ce- » pendant vous le donner en ôtage. Amenez- » le avec vous , cultivez sa jeunesse , prenez » soin de son éducation , instruisez-le de

» votre religion. Que ses mœurs soient
 » douces ; qu'elles soient pures. J'espère
 » qu'à votre retour, vous m'instruirez aussi,
 » & que vous me rendrez à la lumière ».
 Plusieurs Cariges imitèrent cet exemple ,
 & envoyèrent leurs enfans à Saint-Vincent
 pour y être élevés. Les Jésuites étoient trop
 adroits, pour ne pas tirer un grand parti de
 cet événement : mais rien ne fait soupçonner
 qu'ils cherchâssent à tromper les Indiens,
 en les portant à la soumission. L'avarice
 n'avoit pas encore gagné ces missionnaires ;
 & le crédit qu'ils avoient alors à la cour, les
 faisoit assez respecter dans la colonie, pour
 que le sort de leurs néophites ne fût pas à
 plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit.
 Depuis quelques années des cannes à sucre
 avoient été portées de Madère au Brésil dont
 le sol & le climat s'étoient trouvés favora-
 bles à cette riche plante. La culture en fut
 d'abord très-foible : mais on n'eut pas plutôt
 substitué, vers l'an 1570, les bras nerveux
 du nègre aux travaux languissans des Indiens,
 qu'elle prit des accroissemens. Ils devenoient
 de jour en jour plus considérables, parce

38 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
que cette production, bornée jusqu'alors aux usages de la médecine, devenoit de plus en plus un objet de volupté.

VII.
Irruptions
des François dans le
Brésil.

Cette prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des François. Ils tentèrent successivement de former trois ou quatre établissemens au Brésil. Leur légèreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnèrent, par inconstance & par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le bon sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérise, il y a deux siècles, la langue Française, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

« Les Brésiliens, dit Lery, l'un des interlocuteurs, fort ébahis de voir les François prendre tant de peine d'aller querir leur bois, il y eut une fois un de leurs vieillards qui me fit cette demande. Que

» veut dire, que vous autres François venez
» de si loin querir du bois pour vous chauffer ?
» N'y en a-t-il point en votre terre ? A quoi
» lui ayant répondu qu'oui, & en grande
» quantité, mais non pas de telle sorte que
» le leur, lequel nous ne brûlions pas comme
» il pensoit ; ainsi comme eux-mêmes en
» ufoient pour teindre leurs cordons & plu-
» mages, les nôtres l'amenoient pour faire
» la teinture. Il me répliqua : Voire, mais
» vous en faut-il tant ? Oui, lui dis-je ; car
» y ayant tel marchand en notre pays qui a
» plus de frises & de draps rouges que vous
» n'en avez jamais vu par deçà, un seul
» achetera tout le bois dont plusieurs na-
» vires s'en retournent chargés. Ha, ha ! dit
» le sauvage, tu me contes merveilles ! Puis
» pensant bien à ce que je lui venois de
» dire, plus outre dit : mais cet homme
» tant riche dont tu parles, ne meurt-il point ?
» Si fait, si fait, lui dis-je, aussi-bien que
» les autres. Sur quoi, comme ils sont grands
» discoureurs, il me demanda de rechef :
» Et quand doncques il est mort, à qui est
» tout le bien qu'il laisse ? A ses enfans, lui
» dis-je, s'il en a ; & à défaut d'iceux, à

» ses frères, sœurs, ou plus prochains. Vrai-
 » ment, dit alors mon vieillard, à cette
 » heure cognois-je que vous autres François
 » êtes de grands fols; car vous faut-il tant
 » travailler à passer la mer pour amasser des
 » richesses à ceux qui survivent après vous,
 » comme si la terre qui vous a nourris n'étoit
 » point suffisante aussi pour les nourrir ?
 » Nous avons des enfans & des parens, les-
 » quels, comme tu vois, nous aimons; mais
 » parce que nous sommes assurés qu'après
 » notre mort, la terre qui nous a nourris les
 » nourrira, certes nous nous reposons sur
 » cela ».

VIII.
 Conquêtes
 des Hollan-
 dois dans le
 Brésil.

Cette philosophie, si naturelle à des peuples sauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangère aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande impression sur les François. Ils devoient succomber à la tentation des richesses, dont la soif devoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par hasard, & commerçans par nécessité, furent plus constans & plus heureux que les François dans leurs entreprises

sur le Brésil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui, à leur exemple, devoit bientôt secouer le joug de l'Espagne, mais en gardant celui de la royauté.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui soulevèrent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches, furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer: mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allèrent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisoient partie de la domination Espagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La trêve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse république, le tems de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclatèrent en 1621, par la création d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique, comprises dans son privilège, qu'avoit eus en Asie celle des Indes Orien-

tales. Les opérations de la nouvelle société commencèrent par l'attaque du Brésil.

On avoit les lumières nécessaires pour se bien conduire. Quelques navigateurs Hollandois avoient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour, que le pays étoit dans une espèce d'anarchie; que la domination étrangère y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié jusqu'aux premières notions de la guerre; & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue

de la flotte Hollandoise. Le reste de la province, quoique la plus étendue & la plus peuplée de la colonie, ne fit guère plus de résistance.

C'étoit un terrible revers : mais il n'affligea point le conseil d'Espagne. Depuis que cette couronne avoit subjugué le Portugal, elle n'en trouvoit pas les peuples aussi soumis qu'elle l'eut voulu. Un désastre qui pouvoit les rendre plus dépendans lui parut un grand avantage ; & ses ministres se félicitèrent d'avoir enfin trouvé l'occasion d'aggraver le joug de leur despotisme.

Sans avoir des idées plus justes ni des sentimens plus nobles, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienféances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zèle pour la patrie, le desir de réprimer la joie de leurs tyrans ; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguèrent. D'autres levèrent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois

on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-tems attendre.

L'archevêque de San - Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cens hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misère, forcèrent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer, la dédommagèrent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphans & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient

s'élever , en secondant la valeur & l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple : rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer , les maladies , les combats multipliés : tout sembloit les aguerrir , & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paie qu'on leur donnoit , elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit , & en multiplioit le nombre. Leur fortune se trouvant liée , par un arrangement si sage , avec celle du corps qui les employoit , ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux ; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence , l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de tems , la compagnie arma huit cens navires , dont la dépense montoit à 90,000,000 livres. Ils en prirent cinq cens quarante-cinq à l'ennemi , qui , avec les marchandises dont ils étoient chargés , furent vendus 180,000,000 livres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au - dessous de vingt

pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante - six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes provinces du pays, & alors la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglans, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguèrent dans les années 1633, 1634 & 1635 les contrées limitrophes. C'étoit la partie la plus cultivée du Brésil, celle qui par conséquent offroit le plus de denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflamment la compagnie. Elle décide la conquête du Brésil entier, & charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il se met en campagne. On lui oppose successivement

Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manque pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnent de grands mouvemens, pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts sont inutiles. Les Hollandois achèvent de se rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jusqu'à l'Amazone.

Ce fut dans ces circonstances qu'un Jésuite éloquent, Antoine Vieira, prononça, dans un des temples de Bahia, le discours le plus véhément & le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais entendu dans aucune chaire chrétienne. La singularité de ce sermon fera peut-être excuser la longue analyse que nous en allons donner.

Vieira prit pour texte la fin du psaume 43, où le prophète s'adressant à Dieu, lui dit : « Réveille-toi, Seigneur ; pourquoi t'es-tu » endormi ? pourquoi as-tu détourné ta face » de nous ? pourquoi as-tu oublié notre » misère & nos tribulations ? Réveille-toi ;

IX.
Plaintes
d'un prédicateur
Portugais à
Dieu, sur les
succès d'une
nation héré-
tique.

» viens à notre secours. Songe à la gloire de
 » ton nom, & sauve-nous ».

« C'est par ces paroles, remplies d'une
 » pieuse fermeté, d'une religieuse audace;
 » c'est ainsi, dit l'orateur, qu'en protestant
 » plutôt qu'en priant, le prophète roi parle
 » à Dieu. Le tems & les circonstances sont
 » les mêmes; & j'oserai dire aussi: réveille-
 » toi. Pourquoi t'es-tu endormi » ?

Vieira reprend son texte; & après avoir
 démontré la conformité des malheurs d'Israël
 & des Portugais, il ajoute: « Ce ne sont
 » donc point les peuples que je prêcherai
 » aujourd'hui. Ma voix & mes paroles s'élé-
 » veront plus haut. J'aspire dans ce moment
 » à pénétrer jusque dans le sein de la divi-
 » nité. C'est le dernier jour de la quinzaine
 » que dans toutes les églises de la métro-
 » pole on a destiné à des prières devant
 » les sacrés autels; & puisque ce jour est le
 » dernier, il convient de recourir au seul
 » & dernier remède. Les orateurs évangé-
 » liques ont travaillé vainement à vous
 » amener à résipiscence. Puisque vous avez
 » été sourds, puisqu'ils ne vous ont pas con-
 » verti, c'est toi, Seigneur, que je conver-
 » tirai ;

» tirai ; & quoique nous foyons les pécheurs ,
» c'est toi qui te repentiras.

» Lorsque les enfans d'Israël eurent commis
» le crime dans le désert , en adorant le veau
» d'or , tu révélas leur faute à Moïse , & tu
» ajoutas , dans ton courroux , que tu vou-
» lois anéantir ces ingrats. Moïse te dit : &
» pourquoi ton indignation contre ton peu-
» ple ? Avant que de sévir , considère ce
» qu'il est à-propos que tu fasses. Veux-tu
» que l'Egyptien t'accuse de ne nous avoir
» malicieusement tirés de l'esclavage que
» pour nous exterminer dans les montagnes ?
» Songe à la gloire de ton nom.

» Telle fut la logique de Moïse , & telle
» sera la mienne. Tu te repentis du projet
» que tu avois formé. Tu es le même. Mes
» raisons sont plus fortes que celles du lé-
» gislateur des Hébreux. Elles auront le
» même effet sur toi ; & si tu as formé le
» projet de nous perdre tu t'en repentiras.
» Ignorest-tu que l'hérétique enflé des succès
» que tu lui accordes , a déjà dit que c'est
» à la fausseté de notre culte qu'il doit ta
» protection & ses victoires ? Et que veux-
» tu qu'en pensent les Gentils qui nous

» environnent , le Talapoin qui ne te con-
 » noît pas encore , l'inconstant Indien , l'igno-
 » rant & stupide Egyptien , à peine mouillé
 » des eaux du baptême ? Les peuples font-
 » ils capables de fonder & d'adorer la pro-
 » fondeur de tes jugemens ? Réveille-toi
 » donc ; & si tu prends quelque soin de ta
 » gloire , ne souffre pas qu'on puise dans
 » nos défaites des argumens contre notre
 » croyance. Réveille-toi ; & que les tem-
 » pêtes qui ont dissipé nos flottes , dissipent
 » celles de notre ennemi commun : que la
 » peste , que les maladies qui ont fondu nos
 » armées , fondent les siennes ; & puisque
 » les conseils des hommes se corrompent ,
 » quand il te plaît , remplis les siens de
 » ténèbres & de confusion.

» Jofué étoit plus saint & plus patient
 » que nous. Cependant son langage ne fut
 » pas autre que le mien , & la circonstance
 » étoit bien moins importante. Il traverse
 » le Jourdain ; il attaque la ville de Hai ; ses
 » troupes sont dispersées. Sa perte fut mé-
 » diocre ; & le voilà qui déchire ses vête-
 » mens , qui se roule à terre , qui se répand
 » en plaintes amères , qui s'écrie : *Et pour-*

» quoi nous faire passer le Jourdain ? Dis Sei-
 » gneur, étoit-ce pour nous livrer à l'Amorrhéen ?
 » Et moi , lorsqu'il s'agit d'un peuple im-
 » mense , dans une vaste contrée , je ne
 » m'écrierai pas : Ne nous as-tu donné ces
 » contrées que pour nous les ôter ? Si tu
 » les destinois au Hollandois , que ne l'ap-
 » pellois-tu lorsqu'elles étoient incultes ?
 » L'hérétique t'a-t-il rendu de si grands ser-
 » vices , & sommes-nous si vils à tes yeux
 » que tu nous aies tirés de notre contrée
 » pour être ici son défricheur , pour lui
 » bâtir des villes , pour l'enrichir par nos
 » travaux ? Voilà donc le dédommagement
 » que tu avois attaché dans ton cœur à tant
 » d'hommes égorgés sur la terre , & perdus
 » sur les eaux ? Cela fera pourtant si tu l'as
 » résolu. Mais je te préviens que ceux que
 » tu rejettes , que tu accables aujourd'hui ,
 » demain tu les rechercheras sans les trouver.
 » Job , écrasé de malheurs , conteste
 » avec toi. Tu ne veux pas , sans doute ,
 » que nous soyons plus insensibles que lui.
 » Il te dit : *Puisque tu as décidé ma perte ,*
 » *consomme-la ; tues-moi , anéantis-moi ; que*
 » *je sois inhumé & réduit en pousière ; j'y con-*

52 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

» sens : mais demain , tu me chercheras & tu ne
 » me trouveras plus. Tu auras des Sabéens , des
 » Chaldéens , des blasphémateurs de ton nom :
 » mais Job , mais le serviteur fidèle qui t'adore ,
 » tu ne l'auras plus.

» Eh bien , Seigneur , je te dis avec Job :
 » embrâse , détruis , consume - nous tous :
 » mais un jour , mais demain tu chercheras
 » des Portugais & tu en chercheras vai-
 » nement. A ton avis , la Hollande te four-
 » nira des conquérans apostoliques qui por-
 » teront , au péril de leur vie , par toute
 » la terre , l'étendard de la croix ? La Hol-
 » lande te formera un séminaire de prédi-
 » cateurs apostoliques qui courront arroser
 » de leur sang des contrées barbares pour
 » les intérêts de ta foi ? La Hollande t'éle-
 » vera des temples qui te plaisent , te conf-
 » traira des autels sur lesquels tu descen-
 » des , te consacrerà de vrais ministres ,
 » t'offrira le grand sacrifice , & te rendra le
 » culte digne de toi ? Oui , oui ? Le culte que
 » tu en recevras , ce sera celui qu'elle pra-
 » tique journellement à Amsterdam , à Mid-
 » delbourg , à Fleffingue , & dans les autres
 » cantons de cet enfer humide & froid.

» Je fais bien , Seigneur , que la pro-
» pagation de ta foi & les intérêts de ta
» gloire ne dépendent pas de nous ; & que
» quand il n'y auroit point d'hommes , ta
» puissance animant les pierres en fusciteroit
» des enfans d'Abraham. Mais je fais aussi
» que depuis Adam , tu n'as point créé
» d'hommes d'une espèce nouvelle ; que tu
» te fers de ceux qui sont , & que tu n'ad-
» mets à tes desseins les moins bons qu'au
» défaut de meilleurs. Témoin la parabole
» du banquet : *Faites entrer les aveugles & les*
» *boiteux*. Voilà la marche de ta providence.
» La changes-tu aujourd'hui ? Nous avons
» été les conviés ; nous n'avons pas refusé
» de nous rendre au festin , & tu nous pré-
» fères des aveugles , des boiteux : des lu-
» thériens , des calvinistes , aveugles dans
» la foi , boiteux dans les œuvres !

» Si nous sommes assez malheureux pour
» que le Hollandois se rende maître du
» Brésil , ce que je te représente avec
» humilité , mais très-sérieusement , c'est d'y
» bien regarder avant l'exécution de ton
» arrêt. Pese scrupuleusement ce qui pourra
» t'en arriver. Consulte-toi pendant qu'il

» en est encore tems. Si tu as à te repëntir ;
» il vaut mieux que ce soit à présent que
» quand le mal fera sans remède. Tu vois
» ou j'en veux venir, & les raisons prises
» dans ta propre conduite de la remontrance
» que je te fais. Avant le déluge, tu étois
» aussi très-courroucé contre le genre - hu-
» main. Noé eut beau te prier pendant un
» siècle. Tu persistas dans ta colère. Les
» cataractes du ciel se rompent enfin. Les
» eaux ont surmonté les sommets des mon-
» tagnes. La terre entière est inondée ; &
» ta justice est satisfaite. Mais trois jours
» après ; lorsque les corps furnagèrent ;
» lorsque tes yeux s'arrêtèrent sur la mul-
» titude des cadavres livides ; lorsque la
» surface des mers t'offrit le spectacle le plus
» triste, le plus affreux spectacle qui eût
» jamais affligé les regards des anges : que
» devins-tu ? Frappé de ce tableau, comme
» si tu ne l'avois pas prévu, tes entrailles
» s'émurent de douleur. Tu te repentis d'a-
» voir fait le monde. Tu eus des regrets
» sur le passé. Tu pris des résolutions pour
» l'avenir. Voilà comme tu es ; & puisque
» c'est-là ton caractère, pourquoi ne pas

„ te ménager toi-même en nous épargnant ?
 „ Pourquoi faire à présent le furibond , si
 „ ton cœur en doit murmurer ; si l'exécu-
 „ tion des arrêts de ta justice doit afflig
 „ ta bonté ? Songes-y avant de commencer
 „ & considère les suites du nouveau déluge
 „ que tu as projeté. Je vais te les peindre.
 „ La Bahia & le reste du Brésil sont deve-
 „ nus la proie des Hollandois ; je le suppose.
 „ Vois - les. Ils entrent dans cette ville
 „ avec la fureur de conquérans , avec la rage
 „ d'hérétiques. Vois que ni l'âge , ni le sexe
 „ ne sont épargnés. Vois le sang qui coule.
 „ Vois les coupables , les innocens , les
 „ femmes , les enfans passés au fil de l'épée ,
 „ égorgés les uns sur les autres. Vois les
 „ larmes des vierges qui pleurent l'injure
 „ qu'elles ont soufferte. Vois les vieillards
 „ traînés par les cheveux. Entends les cris
 „ confus des religieux , des prêtres qui em-
 „ brassent leurs autels & qui élèvent leurs
 „ bras vers toi. Toi-même , Seigneur , tu
 „ n'échapperas pas à leurs violences. Oui !
 „ tu en auras ta part. L'hérétique forcera
 „ les portes de tes temples. Les hosties , ton
 „ propre corps sera foulé aux pieds. Les

„ vases que ton sang a remplis serviront à
 „ la débauche. Tes autels seront renversés.
 „ Tes images seront lacérées. Des mains
 „ sacrilèges se porteront sur ta mère.

„ Que ces affronts te fussent adressés &
 „ que tu les souffrisses, je n'en ferois pas
 „ étonné, puisque tu en souffris de plus
 „ sanglants autrefois : mais ta mère ! où est
 „ la piété filiale ? Quoi ! tu ôtas la vie à
 „ Osée, pour avoir touché l'arche. La
 „ main que Jeroboam avoit levée sur un
 „ prophète, tu la desséchas ; & il reste à
 „ l'hérétique des milliers de bras pour des
 „ forfaits plus atroces ? Tu détrônas, tu fis
 „ mourir Balthazar, pour avoir bu dans des
 „ vases où ton sang n'avoit pas été consa-
 „ cré ; & tu épargnes l'hérétique ; & il n'y
 „ a pas deux doigts & un pouce pour tracer
 „ son arrêt de mort ?

„ Enfin, Seigneur, lorsque tes temples
 „ seront dépouillés, tes autels détruits, ta
 „ religion éteinte au Brésil, & ton culte
 „ interrompu ; lorsque l'herbe croîtra sur le
 „ parvis de tes églises, le jour de Noël
 „ viendra sans que personne se souvienne
 „ du jour de ta naissance. Le carême, la se-

„ maine - fainte viendront , fans que les
 „ myftères de ta paffion foient célébrés. Les
 „ pierres de nos rues gémiront , comme
 „ elles gé mirent dans les rues folitaires de
 „ Jérufalem. Plus de prêtres , plus de fa-
 „ crifices , plus de facremens. L'hérésie
 „ s'emparera de la chaire de vérité. La
 „ fauffe doctrine infectera les enfans des
 „ Portugais. Un jour on demandera aux
 „ enfans de ceux qui m'entourent : *Petits*
 „ *garçons , de quelle religion êtes - vous ?* & ils
 „ répondront : *nous fommes calviniftes. Et*
 „ *vous petites filles ?* & elles répondront :
 „ *nous fommes luthériennes.* Alors tu t'atten-
 „ driras , tu te repentiras : mais puiſque le
 „ regret t'attend , que ne le préviens-tu ?
 „ Mais , dis - moi , quelle gloire trou-
 „ veras - tu à détruire une nation & à la
 „ faire ſupplanter par une autre ? C'eſt un
 „ pouvoir que tu confias autrefois à un
 „ petit habitant d'Anatho. En nous punif-
 „ fant , tu triomphes du foible ; en nous par-
 „ donnant , tu triomphes de toi. Sois miſé-
 „ ricordieux pour ta propre gloire , pour
 „ l'honneur de ton nom. Que ta colère ne
 „ ſoit ni de tous les jours , ni même d'un

„ jour. Tu ne veux pas que le soleil se couche
 „ sur notre ressentiment ; & combien ne
 „ s'est-il pas levé , combien ne s'est-il pas
 „ couché sur le tien ? Exiges-tu de nous une
 „ modération que tu n'as pas ? Ne fais-tu
 „ que donner le précepte & non l'exemple ?
 „ Pardonne donc , Seigneur ; fais cesser
 „ nos malheurs. Vierge sainte , intercède
 „ pour nous. Supplie ton fils ; ordonne-lui.
 „ S'il est courroucé par nos offenses , dis-
 „ lui qu'il nous les remette , ainsi qu'il nous
 „ est enjoint par sa loi de les remettre à
 „ ceux qui nous ont offensés „

Je ne fais si le Seigneur fut sensible à l'apostrophe de l'orateur Vieira : mais très-peu de tems après , les Hollandois virent interrompre leurs conquêtes par une révolution que toutes les nations desiroient , sans qu'aucune l'eût prévue.

X. Depuis que les Portugais avoient subi le
 Les Portu-
 gais réussif-
 sent à chaf-
 fer les Hol-
 landois du
 Brésil.
 joug Espagnol , ils n'avoient plus connu le
 bonheur. Philippe II , prince avare , cruel ,
 despote , profond & dissimulé , avoit cherché
 à dégrader leur caractère : mais en couvrant
 de prétextes honorables les moyens qu'il
 employoit pour les avilir. Son fils , trop

fidèle à ses maximes , persuadé qu'il valoit mieux régner sur un état ruiné , que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur bonnevolonté , les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors , de gloire & de puissance , achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible prince , plus imbécille encore que son père , attaqua à découvert & avec mépris leur administration , leurs privilèges , leurs mœurs , tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez , il vouloit les pousser à la révolte , pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés , réunirent les esprits , que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration , préparée pendant trois ans avec un secret incroyable , éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement pros crit , & le duc de Bragance placé sur le trône de ses pères. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume , & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie , en Afrique & en Amérique dans des tems heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vaf-

concellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 de juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une trêve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappelé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam; à Bassis, orfèvre de Harlem; à Bullestraat, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Un grand obstacle s'opposoit à ces espérances. Les terres appartenoient aux Portugais qui étoient restés sous la domination de la république. Les uns n'avoient jamais eu des moyens suffisans pour former de riches plantations, & la fortune des autres avoit été détruite par les calamités inséparables de la guerre. Cette impuissance ne

fut pas plutôt connue en Europe, que les capitalistes des Provinces-Unies s'empres-
 rent de fournir les fonds nécessaires pour
 tous les travaux qu'il étoit possible d'entre-
 prendre. Aussi-tôt, tout change de face,
 tout prend une nouvelle vie : mais des bâ-
 timens trop superbes sont élevés : mais une
 maladie contagieuse fait périr un nombre
 infini d'esclaves : mais on se livre généra-
 lement à tous les excès du luxe. Ces fautes
 & ces revers mettent les débiteurs hors
 d'état de remplir leurs engagements. Afin de
 ne pas perdre tout crédit, ils se permettent
 d'emprunter à trois, à quatre pour cent par
 mois. Une conduite si folle les rend de plus
 en plus insolubles ; & les prisons se rem-
 plissent de coupables ou de malheureux.
 Pour préserver d'une ruine totale ce bel éta-
 blissement, la compagnie est réduite à se
 charger des dettes : mais elle exige que
 les cultivateurs lui livreront le prix entier
 de leurs productions, jusqu'à ce que toutes
 les créances soient acquittées.

Avant cet arrangement, les agens du mo-
 nopole avoient laissé écrouler les fortifica-
 tions, ils avoient vendu les armes & les

munitions de guerre ; ils avoient permis le retour dans la métropole à tous les soldats qui le desiroient. Cette conduite avoit anéanti la force publique , & fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourroient briser un joug étranger. La stipulation , qui les privoit de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étoient accoutumés , les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1645. Leur projet étoit de massacrer dans une fête , au milieu de la capitale de Fernambuc , tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement , & de faire ensuite main-basse sur le peuple , qui étoit sans précaution parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert : mais ceux qui y étoient entrés , eurent le tems de sortir de la place & de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité , nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique , il s'étoit élevé à celui de commissionnaire & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle ; & sa générosité

fité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il ose lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets, afflembent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le tems de se reconnoître. Quelques disgraces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élevation de son caractère. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la trêve, les Hollandois s'étoient emparés, en Afrique & en Asie, de quel-

64 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
ques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne, occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu songer à se faire justice : mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil; elle avoit même favorisé sous-main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle défavoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-tems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-tems amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne-foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera, qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement

ment s'il obéiroit. « Si le roi, dit-il, étoit » instruit de notre zèle, de ses intérêts & » de nos succès; bien loin de chercher à » nous arracher les armes, il nous encou- » rageroit à poursuivre notre entreprise, » il nous appuieroit de toute sa puissance ». Ensuite, dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuèrent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie, il consumma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains, qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 janvier 1654.

Combien les esprits sont changés ! Tous ces événemens ne sont & ne nous paroissent que les suites de quelques causes politiques, morales ou physiques; & l'orateur Vieira n'est à nos yeux qu'un enthousiaste éloquent. Mais transportons-nous au tems des Hébreux, lorsqu'ils avoient des séminaires d'inspirés; des Grecs, lorsqu'on se rendoit de tous les côtés à Delphes; des

Romains , lorsqu'on n'osoit tenter aucune grande entreprise , sans avoir consulté les entrailles des victimes & les poulets sacrés ; de nos ancêtres , au tems des croisades. Voyons , à la place de Vieira , un prophète , une pithonisse , un augure , un Bernard ; & la révolution du Brésil prendra tout-à-coup une couleur surnaturelle. Ce sera Dieu qui , touché de la sainte hardiesse d'un personnage extraordinaire , aura suscité un vengeur à la nation opprimée.

La paix que les Provinces-Unies signèrent quelques mois après avec l'Angleterre , paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession , que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie trompèrent l'attente des nations. Le traité , qui , en 1661 , termina les divisions des deux puissances , assura la propriété du Brésil entier au Portugal , qui s'engagea , de son côté à payer aux Provinces - Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du Nouveau-

Monde, & donner à la république une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense; & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entière. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, & auroit enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés, par une convention solide, d'un ennemi qui les avoit si souvent vaincus, si souvent humiliés, qu'ils s'occupèrent du soin de donner de la stabilité à leur possession & d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portoient malheureusement l'empreinte de l'ignorance & du préjugé: mais ils étoient très-supé-

rieurs à tout ce qui s'étoit pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne régloit l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses plus actifs sujets cherchoient à l'étendre. Ils s'avancèrent au midi, vers la rivière de la Plata, & au Nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

XI. L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer, à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens, qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrain spacieux, pour en composer cette rivière immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordelières, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche de mille à onze cens lieues, elle reçoit un nombre

Etablis-
ment des
Portugais
sur la ri-
vière des
Amazones.

prodigieux d'autres rivières, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'îles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & sa source, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui, du rivage, l'accabloient de flèches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrières, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit être étonné que l'Amérique n'ait enfanté aucun prodige dans la tête des

Espagnols , de ces peuples qui n'eurent jamais , à la vérité , ni la délicatesse du goût , ni la sensibilité , ni la grace , qui furent le partage des Grecs : mais que la nature dédommagea de ces dons par une fierté de caractère , une élévation d'ame , une imagination aussi féconde & plus ardente qu'elle ne l'avoit accordée à aucune autre nation.

Les Grecs ne firent point un pas au-dehors , au-dehors de leur étroite contrée , sans rencontrer le merveilleux. Ils virent sur le Pinde Apollon entouré des neuf muses. Ils entendirent les antres de Lemnos retentir des marteaux des Cyclopes. Ils attachèrent Prométhée sur le Caucase. Ils écrasèrent les géans sous le poids des montagnes. Si l'Etna mugit & vomit des torrens de flamme , c'est Typhée qui soulève sa poitrine. Leurs campagnes & leurs forêts furent peuplées de satyres & de faunes ; il n'y eut aucun de leurs poètes qui n'eût assisté à leurs danses ; & une nature toute nouvelle resta muette sous les regards de l'Espagnol. Il n'est frappé , ni de la singularité des sites , ni de la variété des plantes & des animaux , ni des mœurs si pittoresques d'une race d'hommes inconnue

jusqu'à lui. A quoi pense-t-il donc ? A tuer , à massacrer , à piller. La recherche de l'or , qui le tient courbé vers le pied des montagnes , réduit à la posture & à la stupidité de la brute.

Dès le tems d'Hercule & de Thésée , le Grec avoit donné l'existence aux Amazones. Il embellit de cette fable l'histoire de ses héros , sans en excepter celle d'Alexandre ; & les Espagnols infatués de ce rêve de l'antiquité , le transportèrent dans le Nouveau-Monde. On ne peut guère trouver d'origine plus vraisemblable à l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique , qu'il existoit une république de femmes guerrières qui ne vivoient pas en société avec des hommes , & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année , pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque , ils publièrent , avec raison , que dans le Nouveau-Monde , les femmes étoient toutes si malheureuses , toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité , qu'un grand nombre d'entre elles avoient formé , de concert , le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les

forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chasses, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une aversion si décidée pour les hommes, pouvoient-elles consentir à devenir mères ? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouses, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chassoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé ? Mais le sexe le plus doux, le plus compatissant, pouvoit-il exposer ou égorger ses enfans, sous prétexte que ces enfans n'étoient pas des filles ; & commettre de sang-froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir ? Mais une république aristocratique, ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un sénat de femmes ; quoiqu'un état monarchique ou despotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une seule femme ? Que l'on considère la foiblesse organique du sexe ; son état presque toujours valétudi-

naire; sa pusillanimité naturelle; la dureté des travaux de l'état social, pendant la paix & pendant la guerre; l'horreur du sang; la crainte des périls; & que l'on tâche de concilier tous ces obstacles avec la possibilité d'une république de femmes.

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un & de l'autre sexe, qui vivent séparées, malgré le besoin & le desir naturel qui devoient les rapprocher & les réunir; il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ce qui est certain, c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque soin qu'on l'ait cherchée. Il en sera donc de ce prodige singulier, comme de tant d'autres, qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomène des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumières qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou,

ne permirent pas d'abord de la fatifaire. Les esprits s'étant enfin calmés , Pedro d'Orfua , gentilhomme Navarrois , diftingué par fa fageffe & par fon courage , offrit au vice-roi , en 1560 , de reprendre cette navigation. Il partit de Cufco avec fept cens hommes. Ces monfres nourris de fang , altérés de celui de tous les gens de bien , mafacrèrent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête , avec le titre de roi , un basque féroce nommé Lopès d'Aguirre qui leur promettoit tous les tréfors du Nouveau-Monde.

Echauffés par des efpérances fi féduifantes ; ces barbares descendent dans l'océan par l'Amazone , & abordent à la Trinité. Le gouverneur de l'ifle est égorgé , le pays pillé. Les côtes de Cumana , de Caraque , de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs , parce qu'elles font plus riches. On pénètre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito & le fein du Pérou , où tout devoit être mis à feu & à fang. Un corps de troupes , afsemblé avec précipitation , attaque ces furieux , les bat & les difperfe. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper , marque fon dé-

espoir par une action atroce. « Mon enfant ,
 » dit-il à sa fille unique , qui le suivoit dans
 » ses voyages , j'espérois te placer sur le
 » trône ; les événemens trompent mon at-
 » tente. Mon honneur & le tien ne permet-
 » tent pas que tu vives pour devenir l'es-
 » clave de mes ennemis : meurs de la main
 » d'un père ». A l'instant , il lui tire un coup
 de fusil au travers du corps , & l'achève tout
 de suite , en plongeant un poignard dans son
 cœur encore palpitant. Après cet acte dé-
 nature , la force l'abandonne ; il est pris &
 écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre
 de vue l'Amazone. On l'oublia entièrement
 pendant un demi-siècle. Quelques tentatives
 qu'ont fit dans la suite , pour en reprendre
 la découverte , furent mal combinées & plus
 mal conduites. L'honneur de surmonter les
 difficultés qui s'opposoient à une connois-
 sance utile de ce grand fleuve , étoit réservé
 aux Portugais.

Cette nation , qui conservoit encore un
 reste de vigueur , avoit bâti depuis quelques
 années , à l'embouchure , une ville qu'on
 nommoit Belem. Pedro Texeira en partit

en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, & ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haine qui divisoit les Espagnols & les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un service signalé. Il repartit accompagné de d'Acunha & d'Artiéda, deux Jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations & d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entre elles. Des corsaires ennemis, qui infestoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans danger. Les galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des arma-

teurs , qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros tems , ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible , facile même , d'y faire arriver par des rivières navigables , ou à peu de frais , par terre , les trésors de la Nouvelle-Grenade , du Popayan , de Quito , du Pérou , du Chili même. Descendus à l'embouchure , ils auroient trouvé dans le Port de Para , les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole , en se joignant à elle. On seroit parti en toute sûreté de parages peu connus & peu fréquentés , & on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer , ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône , fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo , jusqu'au

confluent de ces deux rivières. Chaque missionnaire, accompagné d'un seul homme de sa nation, se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes sortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur les arbres, pour voir s'il ne découvreroit pas quelque cabane, s'il n'apercevrait pas de la fumée, s'il n'entendrait pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il s'étoit assuré qu'il y avoit des sauvages au voisinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, sur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, se laissoient séduire par les seuls présents dont leur ignorance leur permît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, & dont il eût besoin.

Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans des lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Rarement réussissoit-il à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroissoit préférable à l'esprit de société

qu'on vouloit qu'ils prissent ; & une aversion insurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquoient guère de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entière de l'établissement.

Il est impossible qu'un lecteur qui réfléchit ne se demande pas à lui-même, par quelle étrange manie, un individu qui jouit dans sa patrie de toutes les commodités de la vie, peut se résoudre à la fonction pénible & malheureuse de missionnaire ; s'éloigner de ses concitoyens, de ses amis, de ses proches ; traverser les mers pour aller s'enfoncer dans les forêts ; s'exposer aux horreurs de la plus extrême misère ; courir à chaque pas, le péril d'être dévoré des bêtes féroces, à chaque instant celui d'être massacré par des hommes barbares ; s'établir au milieu d'eux ; se prêter à leurs mœurs ; partager leur indigence & leurs fatigues ; rester à la merci de leurs passions ou de leurs caprices, aussi long-tems au moins qu'il le faut pour ap-

prendre leur langue & s'en faire entendre ?

Si c'est par enthousiasme de religion : quel plus terrible ressort peut-on imaginer que celui-là ? Si c'est par respect pour un vœu d'obéissance à des supérieurs qui vous disent VA , & auxquels on ne fauroit sans parjure & sans apostasie demander raison de leurs ordres : que ne peuvent point , soit pour servir , soit pour nuire , des maîtres hypocrites ou ambitieux qui commandent si despotiquement & qui sont si aveuglément obéis ? Si c'est par un sentiment profond de commiseration pour une portion de l'espèce humaine que l'on s'est proposé d'arracher à l'ignorance , à la stupidité & à la misère : je ne connois pas une vertu plus héroïque. Quant à la constance avec laquelle ces hommes rares persévèrent dans une carrière aussi rebutante , j'aurois pensé qu'à force de vivre avec des sauvages , ils le devenoient eux-mêmes ; & je me ferois trompé dans ma conjecture. C'est de toutes les vanités humaines la plus louable qui les soutient.

» Mon ami , me disoit un vieux mission-
 » naire qui avoit vécu trente ans au mi-
 » lieu des forêts , qui étoit tombé dans un
 » profond

» profond ennui depuis qu'il étoit rentré
 » dans son pays , & qui soupiroit fans cesse
 » après ses chers sauvages : mon ami , vous
 » ne savez pas ce que c'est que d'être le
 » roi , presque le dieu d'une multitude
 » d'hommes qui vous doivent le peu de bon-
 » heur dont ils jouissent , & dont l'occu-
 » pation assidue est de vous en témoigner
 » leur reconnoissance. Ils ont parcouru des
 » forêts immenses ; ils reviennent tombant
 » de lassitude & d'inanition ; ils n'ont tué
 » qu'une pièce de gibier , & pour qui croyez-
 » vous qu'ils l'aient réservée ? C'est pour le
 » PÈRE : car c'est ainsi qu'ils nous appellent ;
 » & en effet ce sont nos enfans. Notre pré-
 » sence suspend leurs querelles. Un souve-
 » rain ne dort pas plus sûrement au milieu
 » de ses gardes que nous au milieu de nos
 » sauvages. C'est à côté d'eux que je veux
 » aller finir mes jours ».

Avec cet esprit, les Jésuites avoient sur-
 monté sur l'Amazone des obstacles qui pa-
 roissoient invincibles. Leur mission, com-
 mencée en 1637, réunissoit en 1766 dix
 mille habitans distribués en trente-six bour-
 gades, dont douze étoient situées sur le

Napo & vingt-quatre sur l'Amazone. Elles étoient éloignées les unes des autres de deux, de cinq, de dix, de quinze, quelquefois de vingt journées. La plupart comptoient des individus d'un grand nombre de nations, tous opiniâtrément attachés à leur idiôme, à leurs mœurs, à leurs coutumes, & qu'on n'accoutumoit jamais à se regarder comme membres d'une même société. Les efforts qu'on faisoit pour donner de l'extension à cet établissement n'étoient point heureux & ne pouvoient pas l'être.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, & leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure. Les hommes sont foibles; & l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, & les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi, & il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais à tourner l'inclination de ces sauvages vers la culture. Ils se plaisent à la pêche & à la chasse, qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entièrement submergé, il y a peu de positions commodes pour des

Établiffemens. Ils font, la plupart, fi éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se fecourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, font trop ifolées; la plupart enfoncées dans des lieux inacceffibles, & fi peu nombreuses, qu'elles fe réduifent fouvent à cinq ou fix familles.

De tous les Indiens que les Jéfuites Espagnols avoient raflemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de reffort. Il faut que chaque miffionnaire fe mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la falfe-pareille, que la nature libérale leur préfente, & qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en eft éloigné de trois cens lieues, pour les échanger contre des chofes de premier befoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des flèches pour la chaffe, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot: voilà tout leur bien. C'eft jufques-là qu'on eft parvenu à étendre leurs defirs. Ils font fi contents de ce qu'ils poffèdent, qu'ils ne font

84 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

haitent rien de plus. Ils vivent sans souci , dorment sans inquiétude , & meurent sans crainte. On peut les dire heureux , si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins , que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant , qui est l'ouvrage de la religion seule , n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne , & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du Nouveau - Monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux , ni aucun des genres de richesse qui excitent si puissamment leur avidité : mais les sauvages voisins viennent de tems en tems s'y mêler.

Tandis que des missionnaires établissoient l'autorité de la cour de Madrid sur les bords de l'Amazone , d'autres missionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au-dessous de Pevas , la dernière peuplade dépendante de l'Espagne , on trouve Saint - Paul , la pre-

mière des nombreuses bourgades formées, à des distances immenses, par les Portugais sur le fleuve principal & sur les rivières qui s'y jettent.

Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordelière, qu'ils ne le feroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entièrement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de prospérité, où, sans ce concours, elles ne sauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le tems, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire, puisque Quito est

dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'Ancien-Monde dans le nouveau, & que Para ne consume que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales, ou des jalousies des couronnes, comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrières éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entraider & de concourir au bien universel. La haine & la vengeance consentent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés ! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Il faut désespérer plus que jamais d'établir, dans ces contrées, quelque confiance entre les deux nations Européennes qui les partagent. Depuis long-tems on soupçonnoit que l'Amazone & l'Orenoque communiquent ensemble par la rivière Noire, où la cour de Lisbonne a plusieurs établissemens.

La démonstration de ce phénomène si contesté fut acquise, en 1744, par quelques bateaux Portugais, qui, partis d'un fleuve, se trouvèrent sur l'autre. Voilà une nouvelle source de jalousie que les deux ministères auroient bien dû tarir, lorsqu'ils se sont occupés à terminer les différens qui avoient trop souvent ensanglanté la rivière de la Plata.

Les Portugais, qui s'étoient montrés peu de tems après les Espagnols sur ce grand fleuve, ne tardèrent pas à l'oublier. Ce ne fut qu'en 1553 qu'ils y reparurent, qu'ils remontèrent jusqu'à la hauteur de Buenos-Aires, & qu'ils prirent possession de sa rive septentrionale. Cet acte n'avoit eu aucune suite, lorsque la cour de Lisbonne ordonna, en 1680, la formation de la colonie du Saint-Sacrement, précisément à l'extrémité du territoire qu'elle croyoit lui appartenir. La prétention parut mal fondée aux Espagnols, qui détruisirent, sans beaucoup d'efforts, ces murs tout-à-fait naissans.

De vives contestations s'élèvent aussi-tôt entre les deux puissances. L'Espagne prouve que la nouvelle peuplade est placée dans

XII.

Les Portugais veulent s'établir sur la rivière de la Plata.

Leurs dé-mêlés avec l'Espagne. Accommodement entre les deux puissances.

l'étendue que lui assure la ligne de démarcation tracée par les papes. Le portugais ne nie pas cette vérité astronomique : mais il soutient que cet ordre de choses a été annullé par des arrangemens postérieurs & d'une manière plus particulière par celui de 1668, qui a terminé les hostilités & réglé le sort des deux nations. Après bien des débats, on arrête, en 1681, que les Portugais seront remis en possession du poste qu'ils ont occupé : mais que l'habitant de Buenos-Aires jouira comme eux de tout le domaine en litige.

La guerre, qui divisa les deux couronnes au commencement du siècle, rompit cette convention provisionnelle ; & les Portugais furent encore chassés, en 1705, du Saint-Sacrement, mais pour y être rétablis par la pacification d'Utrecht. Ce traité leur accorda même plus qu'ils n'avoient eu ; puisqu'il leur assura exclusivement le territoire de la colonie.

Alors commença, entre l'établissement Portugais du Saint-Sacrement & l'établissement Espagnol de Buenos-Aires, un commerce interlope très-considérable, auquel

toutes les parties du Brésil, toutes les parties du Pérou, quelques négocians même des deux métropoles prenoient plus ou moins de part.

La cour de Madrid ne tarda pas à s'apercevoir que ses trésors du Nouveau-Monde étoient détournés. Pour les faire rentrer dans leur canal, elle n'imagina pas de plus sûr moyen que de resserrer, le plus qu'il seroit possible, l'entrepôt de tant de liaisons frauduleuses. Ses ministres soutinrent que les dépendances de la place Portugaise ne devoient pas s'étendre plus loin que la portée du canon; & ils firent occuper par des troupeaux & des bergeries, par les bourgades de Maldonado & de Monte video, par tous les moyens connus, la côte septentrionale de la Plata, depuis l'embouchure de ce grand fleuve jusqu'à l'établissement qui leur caufoit de si vives inquiétudes.

Ces entreprises imprévues ranimèrent d'éternelles animosités, que les liaisons de commerce avoient un peu suspendues. Ces peuples limitrophes se firent une guerre sourde. On se croyoit à la veille d'une rupture ouverte, lorsqu'une convention, de 1750, parut de-

voir terminer les différens des deux monarchies. Le Portugal y échangeoit la colonie du Saint-Sacrement & son territoire, contre sept des missions, anciennement formées sur le bord oriental de l'Uruguay.

Il s'agissoit de procurer l'exécution de ce traité en Amérique, & la chose n'étoit pas aisée. Les Jésuites, qui, dès leur naissance, s'étoient ouvert une route secrète à la domination, pouvoient contrarier le démembrement d'un empire, fondé par leurs travaux. Indépendamment de ce grand intérêt, ils devoient se croire chargés de la félicité d'un peuple docile qui, en se jettant dans leur sein, s'étoit reposé sur eux du soin de sa destinée. D'ailleurs, les Guaranis n'avoient pas été subjugués. En se soumettant à l'Espagne, avoient-ils donné à cette couronne le droit de les aliéner? Sans avoir médité sur les droits imprescriptibles des nations, ils pouvoient penser que c'étoit à eux seuls de décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions. On les prit,

Les forces, que les deux puissances avoient fait partir d'Europe & celles qu'on put rassembler dans le Nouveau-Monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades ou ne le fussent pas ouvertement; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui jusqu'alors les avoient menés au combat, ils ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi & à lui couper les subsistances qu'il étoit obligé de tirer de deux cens lieues, les Guaranis osèrent l'attendre en rase campagne. Ils perdirent une bataille qui leur coûta deux mille hommes. Ce grand échec déconcerta leurs mesures. Leur courage parut mollir; & ils abandonnèrent leur territoire au vainqueur, sans faire les efforts qu'annonçoient leurs premières résolutions, & que peut-être comportoient leurs forces.

Après cet événement, les Espagnols vou-

lurent entrer en possession de la colonie du Saint-Sacrement. On refusa de la leur remettre, par la raison que les habitans de l'Uruguay n'étoient que dispersés, & que jusqu'à ce que le ministère de Madrid les eût fixés dans quelqu'un de ses domaines, ils seroient toujours disposés à recouvrer un territoire qu'ils avoient quitté à regret. Ces difficultés, bonnes ou mauvaises, empêchèrent que l'accord ne fût terminé. Les deux cours l'anéantirent même, en 1761, & tout retomba dans la première confusion.

Depuis, ces déserts ont été ensanglantés presque sans interruption, tantôt, par des hostilités simplement tolérées, & tantôt par des guerres publiques. Privé du secours de l'Angleterre, le Portugal s'est vu enfin forcé de recevoir la loi. Les traités du premier octobre 1777 & du 11 mars 1778, l'ont dépouillé, sans retour, de la colonie du Saint-Sacrement : mais ils lui ont restitué le territoire de la rivière de Saint-Pierre, qui lui avoit été enlevé, sous le prétexte, si souvent allégué, de la ligne de démarcation.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans désoloient la Plata & l'Amazone,

des citoyens paisibles & laborieux multiplioient, sur les côtes du Brésil, des productions importantes, qu'ils livroient à leur métropole qui, de son côté, fournissoit à tous leurs besoins.

Ces échanges se faisoient par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto, dans le mois de mars. Les bâtimens, qui la formoient, se séparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur destination respective : mais ils se réunissoient tous à Bahia, pour regagner les rades de Portugal, dans les mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante, sous l'escorte des vaisseaux de guerre, qui les avoient convoyés à leur départ.

Un ordre de choses, si opposé aux maximes généralement reçues, bleffoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs navires, dans la saison qu'ils auroient jugé la plus convenable à leurs intérêts. Ce système auroit fait baisser le prix du fret, multiplié les expéditions, accru les forces maritimes, encouragé toutes les cultures. Les liaisons, entre la métropole & la

XIII.

Le Portugal avoit fondé ses liaisons avec le Brésil sur une mauvaise base. On lui substitua le monopole, plus destructeur encore.

colonie, devenues plus vives, auroient répandu des lumières & donné au gouvernement plus de facilité pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations. Elle fut retenue par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi des vaisseaux qui auroient navigué séparément; par l'habitude, qui prend plus d'empire encore sur les gouvernemens que sur les citoyens; par les insinuations de quelques hommes puissans, dont la révolution auroit contrarié les intérêts; par cent préjugés, tous hors d'état de soutenir la discussion la moins sévère.

C'est sur cette mauvaise base, que portoient les rapports des possessions Portugaises de l'ancien & du Nouveau-Monde, lorsque la découverte des mines d'or & de diamans fixa sur le Brésil, dès le commencement du siècle, les yeux de toutes les nations. On pensa généralement que ces richesses, ajoutées à celles d'un autre genre que donnoit la colonie, en feroient un des plus beaux établissemens du globe. L'Europe n'étoit pas encore entièrement détrompée, lorsqu'elle

apprit avec surprise que la plus importante partie de cette région venoit d'être mise sous le joug du monopole.

Le Portugal avoit fait, sans le secours d'aucune compagnie, des découvertes immenses en Afrique & dans les deux Indes. Ce fut l'ouvrage de quelques associations que formoient passagèrement entre eux les rois, les nobles, les négocians, & qui expédioient des flottes plus ou moins considérables pour ces trois parties du monde. On ne se feroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des tems de barbarie, avoit saisi les avantages inestimables de la concurrence, finiroit par adopter, dans un siècle de lumière, un système destructeur, qui, rassemblant dans une petite partie du corps politique tous les principes du mouvement & de la vie, ne laisse dans tout le reste que l'inertie & la mort.

Ce plan fut conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repoussant, pour ainsi dire, ses habitans d'un sein déchiré, ne leur laissoit d'asyle & de salut que sur la mer ou dans le Nouveau-Monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale, se renouvelloient encore ;

les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on vit établir une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger, au Brésil, & même en détail, dans une circonférence de trois lieues, les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies d'une partie du Nord & sur-tout de l'Angleterre. Cette société a un fonds de 3,000,000 liv. divisé en deux cens actions de 2500 liv. chacune. Elle prête aux propriétaires des vignes jusqu'à la moitié du prix de la vendange qu'ils sont autorisés à faire & qu'ils ne peuvent jamais excéder, quelque favorable que soit l'année. On leur paie le meilleur vin à raison de 156 livres 5 sols le tonneau; mais ils ne reçoivent que 125 liv. pour ceux d'une qualité inférieure. Quelque grande que soit la disette: quelque considérable que soit le débit, le cultivateur ne peut espérer qu'une augmentation de 31 livres 5 sols par tonneau; & le tonneau est de deux cens vingts pots. Porto, devenue par sa population, par ses richesses & par son activité, la première ville du royaume, depuis que Lisbonne avoit comme disparu, Porto crut,

avec

avec raison, son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entière en faveur d'une association. La province entre Duro & Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit cruel le gouvernement. Douze cens citoyens furent livrés au bourreau, condamnés aux travaux publics, relégués dans les forts d'Afrique, ou réduits à la mendicité par des confiscations odieuses.

Le 6 Juin 1755 fut formée, pour le grand Para & pour le Maragnan, une compagnie exclusive qui eut un capital de 3,000,000 l. divisé en douze cens actions. Quatre ans après, la province de Fernambuc fut mise sous un joug pareil, avec cette différence, que cet autre monopole eut un fonds de 3,500,000 livres, qu'on partagea en trois mille quatre cens parties. Les deux sociétés furent autorisées à gagner sur les comestibles quinze pour cent, tous frais faits; & à vendre leurs marchandises quarante-cinq pour cent de plus qu'elles n'auroient coûté à Lisbonne même. On leur laissoit la liberté de payer aussi peu qu'elles le voudroient les denrées

98 *HISTOIRE PHILOSOPHIQUE*
des régions soumises à leur tyrannie. Des
faveurs si extraordinaires devoient durer
vingt ans, & pouvoient être renouvelées,
au grand détriment de la colonie.

XIV.
Gouverne-
ment civil,
militaire &
religieux
établi dans
le Brésil.

Le Brésil est actuellement divisé en neuf
provinces, toutes conduites par un com-
mandant particulier. Quoique ces différens
chefs soient tenus de se conformer aux ré-
glemens généraux que le vice-roi juge à
propos de faire, ils sont comme indépendans
de son autorité, parce qu'ils reçoivent direc-
tement leurs ordres de Lisbonne, & qu'eux-
mêmes y rendent compte des affaires de leur
département. On ne les nomme que pour
trois ans : mais leur mission a communément
plus de durée. La loi leur défend de se marier
dans la contrée soumise à leur juridiction,
de s'intéresser dans aucune branche de com-
merce, d'accepter le moindre présent, de
recevoir des émolumens pour les fonctions
de leur charge ; & cette loi est assez rigou-
reusement observée depuis quelques années.
Aussi rien n'est-il plus rare aujourd'hui qu'une
fortune faite ou même commencée dans ces
postes du Nouveau-Monde. Celui qui les
quitte volontairement doit, comme celui qui

est révoqué, compte de sa conduite à des commissaires choisis par la métropole; & les citoyens de tous les ordres sont indistinctement admis à former des accusations contre lui. S'il meurt dans sa place, l'évêque, l'officier militaire le plus avancé, & le premier magistrat prennent conjointement les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée de son successeur.

La jurisprudence du Brésil est absolument la même que celle de Portugal. Chaque district a son juge, dont on peut appeler aux tribunaux supérieurs de Bahia & de Rio-Janeiro, à ceux même de Lisbonne, s'il s'agit de grands intérêts. Il n'y a que le grand Para & le Maragnan qui ne soient soumis à aucune des deux juridictions, & dont les procès soient portés en seconde instance à la métropole. Une route un peu différente est suivie dans les causes criminelles. Le juge de chaque canton punit sans appel les fautes légères. Les forfaits ressortissent du gouverneur, aidé de quelques assesseurs que la loi lui nomme.

Un tribunal particulier doit, dans chaque province, recueillir les successions qui tom-

bent à des héritiers fixés au-delà des mers. Il retient cinq pour cent pour ses honoraires, & fait passer le reste en Portugal dans un dépôt formé pour le recevoir. Le vice de cette institution, d'ailleurs judicieuse, c'est que les créanciers du Brésil ne peuvent être payés qu'en Europe.

Le commandant & quatre magistrats administrent les finances de chaque province. Le résultat de leurs opérations passe tous les ans au trésor - royal de la métropole, & y est discuté très - sévèrement.

Il n'y a point de ville, ni même de bourg un peu considérable qui n'ait une assemblée municipale. Elle doit veiller aux petits intérêts qui lui sont confiés, & régler, sous l'inspection du commandant, les légères taxes dont elle a besoin. On lui a accordé plusieurs privilèges, celui en particulier de pouvoir attaquer au pied du trône le chef de la colonie.

Le militaire est réglé au Brésil sur le même pied qu'en Portugal & dans le reste de l'Europe. Les troupes sont à la disposition de chaque gouverneur, qui nomme à toutes les places vacantes, jusqu'à celle de capi-

taine exclusivement. Il a la même autorité sur les milices, composées de tous les citoyens qui ne sont pas *fidalgos*, c'est-à-dire de la haute noblesse, ou qui n'exercent pas des fonctions publiques. Hors les cas d'un besoin extrême, ces corps, qui doivent tous avoir un uniforme & le payer eux-mêmes, ne sont pas assemblés dans l'intérieur des terres: mais à Fernambuc, à Bahia, à Rio-Janeiro, on les exerce un mois chaque année, & c'est alors le fisc qui les nourrit. Les nègres & les mulâtres ont des drapeaux particuliers, & les Indiens combattent avec les blancs. Au tems où nous écrivons, la colonie compte quinze mille huit cents quatre-vingt-dix-neuf hommes de troupes réglées, & vingt-un mille huit cents cinquante hommes de milice.

Quoique le roi, comme grand-maître de l'ordre de christ, jouisse seul au Brésil des dixmes ecclésiastiques; quoique le produit de la croisade soit tout entier versé dans ses coffres, on a vu se former successivement, dans cette vaste partie du Nouveau-Monde, six évêchés qui reconnoissent pour leur métropole l'archevêché de Bahia, fondé en 1552.

Les heureux prélats, presque tous Européens, qui remplissent ces sièges honorables, vivent très-commodément avec les émolumens attachés aux fonctions de leur ministère, & avec une pension, depuis douze mille cinq cens jusqu'à trente mille livres que le fisc leur donne.

Parmi les pasteurs subalternes, il n'y a que les missionnaires fixés dans les bourgades Indiennes qui soient payés par le gouvernement: mais les autres trouvent des ressources suffisantes dans les peuples superstitieux qu'ils sont chargés d'édifier, d'instruire & de consoler. Outre un tribut annuel que chaque famille doit à son curé, il lui faut quarante sols pour chaque naissance, pour chaque mariage, pour chaque enterrement. La loi, qui réduit cette contribution à la moitié pour les pauvres & à rien pour les indigens, est rarement respectée. L'avidité des prêtres s'est même portée jusqu'à doubler ce honteux salaire dans la région des mines.

On tolère quelques asyles pour des vieilles filles à Bahia & à Rio-Janeiro: mais jamais il ne fut permis, dans le Brésil, de fonder

Aucun couvent pour des religieuses. Les moines ont trouvé plus de facilités. Il existe vingt-deux maisons de différens ordres, dont les deux plus riches sont occupées par des bénédictins, aussi libertins qu'oisifs. Aucun de ces funestes établissemens n'est placé dans le pays de l'or. Les Jésuites avoient profité de l'influence qu'ils avoient dans le gouvernement, pour se soustraire à la loi qui en interdisoit le séjour à tous les réguliers. Depuis leur expulsion, aucun institut ne s'est trouvé assez puissant pour arracher une faveur si signalée.

Sans avoir proprement l'inquisition, le Brésil n'est pas à l'abri des attentats de cette invention féroce. Les ecclésiastiques de la colonie que ce tribunal choisit pour ses agens, se nourrissent tous de ses maximes sanguinaires. Leur fanatisme s'est quelquefois porté à des excès incroyables. L'accusation de judaïsme est celle qui provoque le plus souvent leur impitoyable sévérité. Les fureurs en ce genre furent poussées si loin, depuis 1702 jusqu'en 1718, que tous les esprits se remplirent de terreur, que la plupart des cultures restèrent négligées.

Dans le Brésil, il n'y a point d'ordonnance particulière pour les esclaves, & ils devroient être jugés par la loi commune. Comme leur maître est obligé de les nourrir, & que l'usage s'est assez généralement établi de leur abandonner un petit terrain qu'ils peuvent cultiver, à leur profit, les fêtes & les dimanches, ceux d'entre eux qui sont sages & laborieux, se trouvent en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Rarement leur est-elle refusée. Ils peuvent même l'exiger, au prix fixé par les réglemens, lorsqu'on les opprime. C'est vraisemblablement pour cette raison que, malgré de grandes facilités pour l'évasion, il n'y a guère de nègres fugitifs dans ce vaste continent. Le peu qu'on en voit, dans le pays, des mines seulement, s'occupent au loin & paisiblement du soin de faire naître les productions nécessaires à leur subsistance.

Ceux des noirs, qui ont brisé leurs chaînes, jouissent du droit de cité comme les mulâtres: mais les uns & les autres sont exclus du sacerdoce & des charges municipales. Au service même, ils ne peuvent être officiers que dans leurs propres bataillons.

Rarement , les blancs donnent - ils leur nom aux femmes de cette couleur. La plupart se contentent de former avec elles des liaisons illégales. Ce commerce , que les mœurs autorisent , ne diffère guère du mariage dans une région où tout homme dispose de sa fortune au gré de ses caprices & de ses passions.

L'état des Indiens n'a pas été toujours le même. Dans l'origine , on se faisoit d'eux ; on les vendoit dans les marchés ; on les faisoit travailler comme esclaves dans les plantations.

XV.
 Quel a été ,
 quel est au
 Brésil le sort
 des Indiens
 soumis au
 Portugal.

Sébastien défendit , en 1570 , de mettre dans les fers d'autres Brésiliens que ceux qui auroient été faits prisonniers dans une guerre juste : mais cette loi n'eut aucune suite , parce que les Portugais auroient cru s'avilir en remuant les terres , & qu'on n'avoit encore demandé que très - peu de cultivateurs à l'Afrique.

L'édit de Philippe II , qui , en 1595 , confirma les dispositions de Sébastien , qui même reduisoit à dix ans la servitude de ceux que ce prince avoit permis de retenir toujours dans les chaînes , ne fut pas mieux exécuté.

Deux réglemens de 1605 & de 1609 déclara-

rèrent de nouveau les Indiens , tous les Indiens sans exception , parfaitement libres. Philippe III, instruit qu'on se jouoit de ses ordres , porta , en 1611 , une troisième loi qui décernoit des peines graves contre les infractions. Mais , à cette époque , la colonie étoit encore sous un gouvernement municipal , la plupart de ses administrateurs étoient nés en Amérique même ; de sorte que les nouvelles dispositions ne furent guère plus respectées que ne l'avoient été les anciennes.

Cependant les missionnaires s'élevoient tous les jours avec plus de force contre la tyrannie qui opprimoit leurs néophytes. La nouvelle cour de Lisbonne céda , en 1647 , à leurs pressantes sollicitations , & renouvela très-formellement la défense de retenir aucun Brésilien dans la servitude. L'esprit d'indépendance qui se manifesta d'une extrémité de la colonie à l'autre , fit sentir à une domination mal affermie qu'il ne lui étoit pas permis de vouloir tout ce qui étoit juste ; & elle modifia ses ordres huit ans après , en permettant l'esclavage des individus nés d'une mère négresse & d'un père Indien.

Alors , les Hollandois venoient d'être

chassés de cette partie du Nouveau-Monde. Les liaisons avec les côtes d'Afrique, qui avoient été interrompues par les guerres sanglantes qu'il avoit fallu soutenir contre ces républicains, reprirent leur cours. Les nègres se multiplièrent dans le Brésil. Leur service dégoûta des naturels du pays, plus foibles & moins laborieux. On ne remplaça pas ceux qui périssoient ; & ce genre de servitude tomba peu-à-peu par-tout, excepté à Saint-Paul, au Maragnan & sur l'Amazone, où l'on n'avoit pas encore établi de riches cultures, & où les Portugais n'étoient pas en état d'acheter des esclaves. Les loix portées en 1680, 1713 & 1741, pour extirper ce reste de barbarie, furent impuissantes. Ce ne fut qu'en 1755, que tous les Brésiliens furent réellement libres.

Le gouvernement les déclara citoyens, à cette époque. Ils dûrent jouir de ce titre de la même manière que les conquérans. La même carrière fut ouverte à leurs talens ; & ils purent aspirer aux mêmes honneurs. Un événement si propre à attendrir les cœurs sensibles fut à peine remarqué. On s'occupe de plaisir, de fortune, de guerre, de politi-

que. Une révolution favorable à l'humanité échappe presque généralement, même au milieu du dix-huitième siècle, de ce siècle de lumières, de philosophie. On parle du bonheur des nations. On ne le voit pas, on ne le sent pas.

On fronde avec amertume les fausses opérations du gouvernement ; & lorsqu'il lui arrive, par hasard, d'en faire une bonne, on garde le silence. Peuples, dites-moi, est-ce donc la reconnoissance que vous devez à ceux qui s'occupent de votre bonheur ? Cette espèce d'ingratitude est-elle bien propre à les attacher à leurs pénibles devoirs ? Est-ce ainsi que vous les engagerez à les remplir avec distinction ? Si vous voulez qu'ils soient attentifs au murmure de votre mécontentement lorsqu'ils vous vexent ; que les cris de votre joie frappent leurs oreilles avec éclat, lorsque vous en êtes soulagés. A-t-on allégé le fardeau de l'impôt, illuminez vos maisons ; sortez en tumulte ; remplissez vos temples & vos rues ; allumez des bûchers ; chantez & dansez à l'entour ; prononcez avec allégresse, bénissez le nom de votre bienfaiteur. Quel est celui d'entre les administrateurs de

l'empire qui ne soit flatté de cet hommage ? Quel est celui qui se résoudra, soit à sortir de place, soit à mourir, sans l'avoir reçu ? Quel est celui qui ne desirera pas d'augmenter le nombre de ces espèces de triomphes ? Quel est celui dont les petits-fils n'entendront pas dire avec un noble orgueil : son aïeul fit allumer quatre fois, cinq fois les feux pendant la durée de son administration ? Quel est celui qui n'ambitionnera pas de laisser à ses descendans cette sorte d'illustration ? Quel est celui sur le marbre funéraire duquel on oseroit annoncer le poste qu'il occupa pendant sa vie, sans faire mention des fêtes publiques que vous célébrâtes en son honneur ? Cette réticence transformeroit l'inscription en une satyre. Peuples, vous êtes également vils, & dans la misère, & dans la félicité : vous ne savez ni vous plaindre ni vous réjouir.

Quelques esprits plus attentifs aux scènes intéressantes qu'offre de loin en loin le globe, augurèrent bien du nouveau système. Ils se flattèrent que les Indiens s'attacheroient à la culture & en multiplieroient les productions : que leur travail les mettroit en état de

se procurer des commodités sans nombre dont ils n'avoient pas joui : que le spectacle de leur bonheur dégoûteroit les sauvages de leurs forêts & les fixeroit à un genre de vie plus paisible : qu'une confiance entière s'établiroit insensiblement entre les Américains, les Européens ; & qu'avec le tems ils ne formeroient qu'un peuple : que la cour de Lisbonne auroit la sagesse de ne pas troubler par des partialités une harmonie si intéressante, & qu'elle chercheroit, par tous les moyens possibles, à faire oublier les maux qu'elle avoit faits au nouvel hémisphère.

Mais combien les réalités sont éloignées de ces douces espérances ! Dans les provinces de Fernambuc, de Bahia, de Rio-Janeiro, de Minas-Geraes, les Brésiliens sont restés mêlés avec les Portugais, avec les nègres & n'ont pas changé de caractère, parce qu'on n'a pas travaillé à les éclairer ; parce qu'on n'a rien tenté pour vaincre leur paresse naturelle ; parce qu'on ne leur a pas distribué des terres ; parce qu'on ne leur a pas fait les avances qui auroient pu exciter leur émulation.

À Para, à Maragnan, à Matto-Grosso,

à Goyas & à Saint-Paul, les Indiens ont été réunis dans cent dix-sept bourgades. Chacune est présidée par un blanc. C'est lui qui règle les occupations, qui dirige les cultures, qui vend & achète pour la communauté, qui punit & qui récompense. C'est lui qui livre aux agens du fisc le dixième des productions territoriales. C'est lui qui nomme ceux d'entre eux qui doivent aller remplir les corvées dont on les accable. Un chef revêtu d'une grande autorité surveille les opérations des préposés subalternes répandus dans les différentes peuplades.

Ces combinaisons ont partagé les esprits. Un écrivain, qui n'est jamais sorti de l'Europe, seroit regardé comme bien hardi, s'il osoit prononcer entre deux partis, qu'une expérience de trois siècles n'a pu réunir : mais qu'il me soit permis au-moins de dire qu'un des hommes les plus éclairés qui aient jamais vécu dans le Brésil, m'a répété cent fois que les Indiens qu'on laisse maîtres de leurs actions dans la colonie Portugaise, sont fort supérieurs en intelligence & en industrie à ceux qui sont tenus dans une tutelle perpétuelle.

XVI.
Etat du
gouverne-
ment. de
Para.

Le gouvernement de Para est le plus septentrional de tous. Il comprend la partie de la Guiane qui appartient au Portugal ; le cours de l'Amazone, depuis le confluent de la Madeire & du Mamoré ; & à l'Est tout l'espace qui s'étend jusqu'à la rivière des Tocantins. C'est la contrée la plus stérile & la moins saine de ces régions.

Dans la Guiane, on ne peut demander des productions qu'à la rivière Noire, dont les bords élevés feroient très-propres à toutes les denrées qui enrichissent les meilleures colonies de l'Amérique. Mais le pays n'est habité que par des Indiens que la pêche de la tortue occupe presque uniquement, & qu'on n'a pu encore déterminer qu'à la coupe de quelques bois de marqueterie. Cette rivière reçoit celle de Cayari, où l'on découvrit, en 1749, une mine d'argent que des raisons de politique ont, sans doute, empêché d'exploiter.

Du côté du Nord, les rives de l'Amazone sont presque généralement noyées. Le peu de terrain sec qu'on y rencontre, est continuellement dévoré par des insectes de toutes les espèces.

Quoique

Quoique le Sud de l'Amazone soit marécageux par intervalles, le sol y est communément plus solide & moins infesté de reptiles. Les grandes & nombreuses rivières, qui s'y jettent, offrent de meilleures ressources encore pour les cultures, sans qu'il s'y en soit établi aucune.

Les navigateurs Portugais n'étoient pas entrés dans l'Amazone avant 1535. Ayres d'Acunha & ceux qui le suivirent y firent presque tous naufrage. Ce ne fut qu'en 1615 que François Caldeira jeta sur ses rives les fondemens d'une ville, qui reçut le nom de Belem. Le gouvernement donna, en 1663, à Bento Maciel Parente le territoire de Macapa, & plus tard, l'île de Joannes à Macedo: mais ces deux concessions furent depuis réunies à la couronne, la première par l'extinction de la famille qui l'avoit obtenue, & la seconde par des échanges.

Pendant long - tems, les Portugais se bornèrent à faire des courses, plus ou moins prodigieuses, pour enlever quelques Brésiliens. C'étoient des sauvages inquiets & hardis qui cherchoient à asservir d'autres sauvages moins forts & moins courageux. Ces fatigues

meurtrières, ces cruautés inutiles duroient depuis un siècle, lorsque des missionnaires entreprirent de civiliser les Indiens errans. Ils en ont réuni un assez grand nombre dans soixante-dix-huit bourgades, mais sans pouvoir les fixer entièrement. Après quatre ou cinq mois d'une vie oisive & sédentaire, ces hommes, entraînés par leurs anciennes habitudes, quittent leur demeure & leur famille pour aller cueillir dans les forêts des productions d'une nature brute, qu'avec très-peu de travail, ils pourroient obtenir près de leurs foyers, ou remplacer par des productions meilleures. Ce que ces courses destructives & renouvelées chaque année donnent de cacao sauvage, de vanille, d'écaille de tortue, de crab, de faïence-pareille, d'huile de coupau, de laine végétale, est porté à Belem, chef-lieu du gouvernement.

Cette ville bâtie à vingt lieues de l'océan & sur un terrain qui s'élève treize pieds au-dessus du niveau de la mer, ne fut longtemps que l'entrepôt des sauvages richesses qu'on y portoit de l'intérieur des terres. Des noirs qu'elle s'est enfin procurés ont fait croître à son voisinage un peu de coton qui

est fabriqué dans le pays même , quelques cannes à sucre dont le mauvais produit est converti en eau-de-vie : ils ont cultivé pour l'exportation , du café , du riz & du cacao. La vente des troupeaux qui païssoient dans l'isle de Marajo fut long-tems une de ses ressources. A peine y reste-t-il maintenant assez de bœufs pour sa propre consommation.

Avant 1755 , cet établissement voyoit arriver tous les ans de la métropole treize à quatorze navires. Depuis qu'un ministère trompé ou corrompu l'a asservi au monopole , il ne reçoit plus que quatre ou cinq bâtimens. La valeur de ce qu'ils exportent s'élève rarement au-dessus de 600,000 liv. Ce foible produit n'est que peu grossi par les bois de construction que le gouvernement fait acheter & emporter par ses vaisseaux.

La population de la colonie est de quatre mille cent vingt-huit blancs , de neuf mille neuf cens dix-neuf noirs esclaves ou mulâtres libres ; & de trente-quatre mille huit cens quarante-quatre Indiens.

Cette contrée qui , en 1778 , a été débarrassée des entraves inséparables d'un privilège exclusif , mettra , sans doute , à profit

sa liberté. Le port de Belem , appelé Para , nom qu'on donne aussi quelquefois à la ville , n'oppose pas au succès d' aussi grands obstacles qu'on le croit communément. L'approche en est , à la vérité , difficile. Des courans , en sens contraires , occasionnés par une multitude de petites isles rendent la marche des bâtimens incertaine & lente : mais arrivés à la rade , ils mouillent dans un fond de vase , sur quatre , cinq & six brasses d'eau. Cependant le canal qui y conduit diminue tous les jours de profondeur. Dans peu , il ne sera plus praticable si , comme il faut le croire , les eaux continuent à y déposer autant de terre qu'ils y en ont entraînée depuis un siècle.

XVII.
Etat du
gouverne-
ment de
Maragnan.

Le Maragnan est séparé au Nord , du Para , par la rivière des Tocantins ; au Sud , du Goyaz , par la Cordelière appelée Guacuragua ; au Levant , du Fernambuc par les montagnes Ypiapaba.

Cette province vit pour la première fois les Portugais en 1535 , & ce fut une tempête qui les y jeta : mais , ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparèrent en 1612 , pour en être chassés trois ans après.

Elle resta sous le joug Hollandois depuis 1641 jusqu'en 1644. A cette époque, les premiers usurpateurs rentrèrent dans leur possession pour ne la plus perdre.

Le soin de ramasser sur les côtes de l'ambre gris, qui amusoit les sauvages, occupa les premiers Européens. Cette foible ressource ne tarda pas à manquer; & elle ne fut pas remplacée, comme elle devoit l'être. L'établissement a languï long-tems; & l'on ne s'est apperçu que tard que le coton qui croissoit sur ce territoire étoit le meilleur du Nouveau-Monde. Cette culture fait tous les jours des progrès; & depuis quelques années, on lui a associé celle du riz, quoiqu'il soit inférieur au riz du Levant, à celui même de l'Amérique Septentrionale. Le climat s'est absolument refusé aux tentatives qu'on a faites pour y naturaliser la soie: mais le projet d'enrichir son territoire de l'indigo paroît devoir être heureux. Déjà l'on y recueille le plus beau rocou du Brésil.

Le lieu le plus anciennement peuplé de la colonie est l'isle de Saint-Louis, longue de sept lieues, large de quatre, & séparée de la terre-ferme par une très-petite rivière

seulement. On y voit une ville du même nom où se font toutes les opérations du commerce, quoique la rade en soit mauvaise. Il y a quelques cultures, mais les plus considérables sont dans le continent, sur les rivières d'Ytapicorié, de Mony, d'Iquara, de Pindaré & de Meary.

Sur les derrières de la province & dans le même gouvernement est le pays de Pauchy, où les Paulistes pénétrèrent les premiers en 1571. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il fut subjugué, & il ne l'est pas encore entièrement du côté de l'Est. C'est un terrain inégal & sablonneux, quoiqu'excessivement élevé. Des peuples pasteurs l'habitent. Sur ce sol, couvert de salpêtre, ils élèvent un grand nombre de chevaux & de bêtes à cornes qui trouvent un débit assez avantageux dans les contrées limitrophes : mais le mouton y dégénère, comme dans le reste du Brésil, excepté dans le Coritibe. Malheureusement des sécheresses trop ordinaires & des chaleurs excessives font souvent périr les troupeaux entiers, lorsqu'on n'a pas l'attention de les conduire à tems dans des pâturages éloignés.

Les mines de soufre, d'alun, de couperose, de fer, de plomb, d'antimoine sont communes & peu profondes dans ces montagnes ; & cependant on n'en a jamais ouvert aucune. Il fut, à la vérité, permis, en 1752, d'exploiter celle d'argent, qui avoit été découverte trois ou quatre ans auparavant : mais la cour revint sur ses pas peu de tems après, pour des raisons qui ne nous sont pas connues.

Ce gouvernement contient huit mille neuf cens quatre-vingt treize blancs, dix-sept mille huit cens quarante-quatre noirs ou mulâtres libres & esclaves, trente-huit mille neuf cens trente-sept Indiens épars ou réunis dans dix bourgades. Les exportations n'ont pas répondu jusqu'ici à cette population. Leur valeur n'étoit guère que de six à sept cens mille francs : mais sorties des liens du monopole, elles ne doivent pas tarder à devenir considérables.

La province qui suit celle de Maragnan & qui porte le nom de Fernambuc, a été formée de quatre propriétés particulières.

Le Fernambuc propre, donné, en 1527, à Edouard Coelho, fut réuni, comme con-

XVIII.
Etat du
gouvernement de Fernambuc.

quête, à la couronne, après qu'en 1654 on en eut chassé les Hollandois.

L'historien de Barros obtint de Jean III le district de Paraiba, mais il négligea de le peupler. Des gens sans aveu s'y transportèrent, en 1560, & furent asservis, en 1597, par les François qui furent bientôt réduits à l'évacuer. Philippe III fit élever sur ce domaine royal une ville qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Nèves.

Emanuel Jordan se fit céder, en 1654, la propriété de Rio-Grande, canton entièrement négligé jusqu'à cette époque. Le naufrage de cet homme actif, à l'entrée du port, fit rentrer dans les mains du gouvernement des terres que quelques particuliers ne tardèrent pas à exploiter.

On ignore à qui & en quel tems Tamaraca avoit été accordé: mais il redevint une possession nationale peu après l'élévation de la maison de Bragance au trône.

Ce beau gouvernement est actuellement enveloppé par la rivière Saint-François & par divers rameaux des Cordelières. Ses côtes offrent un peu de coton. Aucune contrée de ces régions n'offre autant & d'aussi bon

sucre que ses plaines bien arrosées. Ses montagnes sont remplies de bêtes à corne qui lui fournissent une grande quantité de cuirs. Il fournit seul le bois du Brésil.

L'arbre qui le donne n'est pas bien connu des botanistes. On croit cependant qu'il a quelque analogie avec le bréfillet des Antilles, avec le tara du Pérou. Ceux qui l'ont décrit assurent qu'il est élevé, très-branchu, & couvert d'une écorce brune, chargée d'épines. Ses feuilles sont composées d'une côte commune, qui supporte quatre ou six côtes particulières, garnies de deux rangs de folioles vertes, luisantes & semblables aux feuilles de bouis. Les feuilles, disposées en épis, vers les extrémités des rameaux, sont petites, & plus odorantes que celles du muguet : elles ont un calice à cinq divisions, dix étamines & cinq pétales, dont quatre sont jaunes, la cinquième est d'un beau rouge. Leur pistil devient une gouffe oblongue, aplatie, hérissée de pointes & remplie de quelques semences rouges.

L'aubier de cet arbre est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose, lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre

aux ouvrages de tour & prend bien le poli ; mais son principal usage est dans la teinture rouge , où il tient lieu d'une double quantité de bois de Campêche. Les terrains les plus arides , les rochers les plus escarpés font les lieux où il se plaît davantage.

Le commerce de ce bois est en monopole ; & c'est pour la maison de la reine. Les premiers entrepreneurs s'étoient obligés d'en recevoir annuellement dans les magasins du gouvernement où il est déposé , à son arrivée du Brésil , trente mille quintaux , à 30 livres le quintal. Des expériences suivies ayant démontré que la consommation de l'Europe ne s'élevoit pas à cette quantité , il fallut la réduire à vingt mille quintaux , mais on en fit payer le quintal 40 livres. Tel est le contract actuel , qui est dans les mains de deux négocians Anglois établis en Portugal. Ils donnent 800,000 liv. pour le bois qu'on leur fournit ; le vendent dans Lisbonne même 1,000,000 liv. font des frais pour 128,000 liv. & gagnent par conséquent 72,000 liv.

On compte dans le Fernambuc dix-neuf mille six cents soixante-cinq blancs ; trente-neuf mille cent trente-deux nègres ou mu-

lâtres, & trente-trois mille sept cens vingt-huit Indiens. Il y a quatre rades fuffifantes pour les petits bâtimens. Celle du récif, qui fert de port à Olinde, en peut recevoir de plus confidérables : mais ils n'y font ni commodément, ni en sûreté.

A foixante lieues de fes côtes, mais dans fa dépendance, est l'isle Fernando de Noronha. Les Portugais, qui s'y étoient d'abord établis ne tardèrent pas à l'abandonner. La cour de Lisbonne foupçonnant, dans la fuite, que la compagnie Françoisé des Indes Orientales avoit le projet de l'occuper, y fit bâtir, en 1738, sept forts très-bien entendus. Ils font munis d'une artillerie redoutable & défendus par une garnison de troupes réglées, qui est changée tous les fix mois. Il n'y a d'habitans que quelques bannis, un petit nombre de métis très-pauvres, & les Indiens employés aux travaux publics. Quoique la terre soit bonne & profonde, aucune culture n'y a prospéré, parce que les pluies se font attendre trois & quatre ans. Depuis le mois de décembre jusqu'à celui d'avril, tout vit de tortues : elles disparaissent ensuite, & l'on n'a de ressources

que les substances envoyées du continent. L'île a deux rades foraines, où les vaisseaux de tous les rangs sont en sûreté, lorsque les vents de Nord & ceux d'Ouest ne soufflent pas.

XIX. Le gouvernement de Bahia est terminé au Nord par la rivière Saint-François ; au Sud, par la rivière Doce ; à l'Est, par la rivière Preto, une des branches de la rivière Verte. Il est composé de la capitainerie de Segerippe, dont les révolutions nous sont inconnues ; de la capitainerie de Itheos, qui cessa d'appartenir à George de Figueredo, après que les Indiens Aimorès l'eurent détruite ; de la capitainerie de Porto-Seguro, qui retomba à la couronne après l'extinction de la famille des Tourinho ; & du pays de Bahia, qui ne fut jamais une propriété particulière.

San-Salvador, chef-lieu de cet établissement, le fut long-tems du Brésil entier. On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture est de deux lieues & demie. Chaque côté présente une forteresse, dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Sa longueur, qui est de treize à quatorze lieues, est semée de

petites isles remplies de cotonniers, & qui forment une perspective agréable. Le fond, qui est resserré & à couvert de toute insulte, forme un port excellent pour les plus nombreuses flottes. Il est dominé par la ville, bâtie sur une pente rapide.

Cette cité renferme deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus somptueux, que le luxe des habits est sévèrement pros crit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, & qui, depuis 1749, s'observe dans le Nouveau - Monde comme dans l'ancien, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or ou d'argent, & des galons, dans le vêtement. La passion pour le faste, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamant : riches enseignes d'une religion pauvre. Les métaux, qu'on ne peut porter soi-même, sont prodigués pour la parure des esclaves voués au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses, les gens opulens, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire,

ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église, couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solemnités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs mères, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les pères ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtisannes. C'est ainsi que

s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses, sur-tout quand, achetées par le sang & par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société, que la séparation des deux sexes entraîne nécessairement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble à Bahia les jouissances & les douceurs de la vie. L'hypocrisie des uns; la superstition des autres; l'avarice au-dedans & le faste au-dehors; une extrême mollesse qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les sensations sont promptes & impétueuses; les défiances qui accompagnent la foiblesse; une indolence qui se repose entièrement sur des esclaves du soin des plaisirs & des affaires: tous les vices, qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractère des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs semble diminuer, depuis que l'ignorance n'est plus tout-à-fait la même. Les lumières, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent, sinon épurer & réformer une nation dégénérée, du moins rendre le crime plus rare, jeter un vernis

d'élégance sur la corruption, y introduire une hypocrite urbanité, & le mépris du vice grossier.

Quoique San - Salvador ait cessé d'être la capitale du Brésil, sa province est encore la plus peuplée de la colonie. On y compte trente-neuf mille sept cents quatre-vingt-quatre blancs; quarante-neuf mille six cents quatre-vingt-treize Indiens; soixante-huit mille vingt-quatre nègres. Elle partage avec les autres la culture du sucre, du coton, de quelques autres productions; & a sur elles l'avantage de la baleine & du tabac.

La pêche de la baleine est très-anciennement établie au Brésil. Tous les Portugais de l'ancien & du Nouveau - Monde jouissoient originairement du droit naturel de s'y livrer; mais depuis long-tems elle est sous un privilège exclusif acheté par une société formée à Lisbonne, & qui fait ses armemens à Bahia. Son produit annuel est actuellement de trois mille cinq cents trente pipes d'huile qui, au prix de 175 liv. la pipe, rendent 617,750 l.; & de deux mille quatre-vingt-dix quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 liv. le quintal font 313,500 liv. Ces deux sommes réunies forment

forment donc un total de 931,250 liv. Les monopoleurs donnent 300,000 liv. au gouvernement. Leurs dépenses n'excèdent pas 268,750 liv. ; & leurs bénéfices s'élèvent à 362,500 liv.

On doit se résoudre à perdre entièrement cette branche d'industrie, ou lui donner sans délai une direction nouvelle. Il n'y aura jamais que la liberté la plus entière qui puisse soutenir la concurrence des navigateurs Américains, dont l'activité s'est déjà étendue jusqu'à ces mers éloignées & plus loin encore. La cour de Lisbonne devrait même encourager, par tous les moyens connus, la pêche de la baleine dans ses isles du Cap-Verd, & dans les autres isles qu'elle occupe si inutilement près des rivages brûlans de l'Afrique.

Quoique la plupart des contrées du Brésil fournissent un peu de tabac, on peut dire qu'il n'est devenu un objet important qu'à Bahia. Il y réussit dans un espace de quatre-vingt-dix lieues, & plus heureusement qu'ailleurs dans le district de Cachoeira. Cette production enrichissoit depuis long-tems la province, lorsque les taxes dont on l'acc-

bla, à sa sortie de Portugal, en firent tellement hauffer le prix, que les consommateurs s'éloignèrent. Les marchés étrangers en demandoient si peu, qu'en 1773 les envois se réduisoient à vingt-huit mille quintaux. L'année suivante on supprima les droits qui s'élevoient à 27 liv. 12 s. par cent pesant; & cette culture reprit sur-le-champ son activité. Le colon reçut alors pour sa denrée 22 liv. 16 s. du quintal, au lieu de 12 liv. 10 s. qui lui revenoient auparavant.

Il passe annuellement du Brésil aux côtes d'Afrique dix mille quintaux de tabac inférieur, qui, achetés dans la colonie même 18 liv. le cent pesant, lui donnent 180,000 l. Il en passe cinquante-huit mille cinq cents quintaux en Portugal qui, à leur entrée, sont vendus 40 l. le cent pesant, ce qui produit 2,340,000 l. les deux sommes réunies font un total de 2,520,000 liv.

Le tabac qui arrive dans la métropole peut être acheté par tous les spéculateurs: mais il doit être mis dans un dépôt public, où il paie au fisc un droit de magasinage de 2 s. 6 d. par quintal. C'est de-là qu'on tire celui dont le royaume peut se passer pour le

livrer aux nations étrangères. Gênes emporte celui de première qualité. L'Espagne n'emploie, comme le Portugal, que celui de la seconde. Hambourg se contente du moins estimé. C'est ce dernier que prennent aussi les François & les autres navigateurs qui en ont besoin pour la traite des esclaves.

L'acheteur s'adresse librement aux négocians qui ont sa confiance : mais la cour de Madrid qui ne fait jamais acheter des tabacs que pour fumer, est dans l'usage d'avoir un seul agent auquel il les paie neuf sols la livre.

Le Portugal, Madère & les Açores, où la couronne exerce également le monopole du tabac, n'en consomment annuellement, pour fumer, que sept cens quatre mille pesant, qui, à raison de 5 liv., doivent rendre 3,520,000 liv. Ils n'en consomment, en poudre, que cinq cens vingt-huit mille livres, qui, à raison de 7 liv. 10 s. la livre, doivent rendre 3,960,000 l. En tout 7,480,000 l. Cependant le gouvernement ne retire que 5,481,250 liv. L'achat des matières, les frais de fabrication, les bénéfices du fermier emportent le reste.

Le tabac en poudre, qui se consomme en Afrique & aux grandes Indes, est aussi dans les liens du monopole; mais au profit de la reine. Elle retire 450,000 liv. des cent cinquante quintaux qu'on en expédie, chaque année, pour ces régions éloignées; sans compter le bénéfice que doivent rendre les poivres que Goa lui renvoie en échange.

XX.
Etat du
gouverne-
ment de Rio-
Janeiro.

Le gouvernement de Rio-Janeiro occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la rivière Doce, & finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre; & n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraes. Il a absorbé les capitaineries du Saint-Esprit, de Cabofrio & de Paraiba du Sud, accordées par le gouvernement à des époques différentes, & rentrées de plusieurs manières au domaine de la couronne.

Les cultures languirent long-tems dans cette vaste & belle province. Elles acquièrent tous les jours de l'importance. Le tabac n'y est pas, à la vérité, plus abondant ni meilleur qu'il n'étoit: mais depuis dix ans, les cannes à sucre s'y multiplient, principa-

lement dans les plaines de Guatacazès. Douze plantations modernes d'excellent indigo en annoncent un plus grand nombre. Les derniers vaisseaux ont porté une assez grande abondance de café. Les districts du Sud de la colonie jusqu'à Rio - Grande fournissent beaucoup de cuirs, quelques farines & de bonnes viandes salées. Il existe quatorze à quinze espèces de bois de teinture qui ne tarderont pas à être coupées, & quatre ou cinq espèces de gomme qui seront enfin recueillies. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues sous le nom de curuata & de toçun, qui pouvoient servir à faire des voiles & des cordages. Un heureux hasard vient de présenter sur le territoire de Rio-Janeiro un arbuſte infiniment plus propre à ces usages & qui est très-commun. Quelquefois il est blanc, quelquefois jaune & quelquefois violet. La première de ces couleurs est la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux. La province compte quarante-fix mille deux cens soixante-onze blancs; trente-deux mille cent vingt - fix Indiens; cinquante - quatre mille quatre-vingt onze nègres.

Les richesses, que ces hommes libres ou esclaves font naître, sont portées à Rio-Janeiro, autrefois chef-lieu de la province seulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Brésil & le séjour du vice-roi.

C'est un des plus beaux havres que l'on connoisse. Etroit à son embouchure, il s'élargit insensiblement. Les vaisseaux de toute grandeur y entrent facilement, depuis dix heures ou midi jusqu'au soir, poussés par un vent de mer régulier & modéré. Il est vaste, sûr & commode. Il a un fond excellent de vase, & par-tout cinq ou six brasses d'eau.

Ce fut Dias de Solis qui le découvrit, en 1525. Des protestans François, persécutés dans leur patrie & conduits par Villegagnon, y formèrent, en 1555, dans une petite isle, un foible établissement. C'étoient quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbre & couvertes d'herbe, à la manière des sauvages du pays. Quelques foibles boulevards qu'on y avoit élevés pour placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligny. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui jeta sur le continent, dans un sol fertile, sous un beau

ciel , au pied de plusieurs montagnes disposées en amphitéâtre , les fondemens d'une cité qui est devenue célèbre depuis que des mines considérables ont été découvertes à son voisinage.

C'est le grand entrepôt des richesses qui coulent du Brésil en Portugal , & le port où abordent les plus belles flottes destinées à l'approvisionnement de cette partie du Nouveau-Monde. Indépendamment des trésors que doit y verser cette circulation continue , il y reste tous les ans 3,000,000 l. pour les dépenses du gouvernement , & beaucoup davantage , lorsque le ministère de Lisbonne juge convenable à sa politique d'y faire construire des vaisseaux de guerre.

Une ville , où les affaires sont si considérables & si suivies , a dû s'agrandir , se peupler successivement. La plupart des citoyens occupent des maisons à deux étages , bâties de pierre de taille ou de brique , couvertes d'une assez belle tuile , & ornées d'un balcon entouré d'une jalousie. C'est-là que tous les soirs , les femmes ou seules , ou entourées de leurs esclaves , se laissent entrevoir ; c'est de-là qu'elles jettent des fleurs

sur les hommes qu'il leur plaît de distinguer, sur ceux qu'elles veulent inviter à la liaison la plus intime entre les deux sexes. Les rues sont larges, la plupart tirées au cordeau, & terminées par un oratoire, où le peuple chante tous les soirs des cantiques, devant un saint magnifiquement vêtu & enfoncé dans une niche dorée, bien éclairée & couverte d'une glace des plus transparentes. A l'exception d'un grand aqueduc qui conduit l'eau des hauteurs voisines & de l'hôtel des monnoies, il n'y a aucun édifice public digne d'attention. Les temples sont tous obscurs, écrasés & surchargés d'ornemens du plus mauvais goût.

Les mœurs sont à Rio-Janeiro ce qu'elles sont à Bahia & dans tous les pays à mines. Ce sont les mêmes vols, les mêmes trahisons, les mêmes vengeances, les mêmes excès de tous les genres; & toujours la même impunité.

On a bien dit que l'or représentoit toutes les richesses: mais on pouvoit ajouter, le bonheur, le malheur, presque tous les vices, presque toutes les vertus: car quelle est la bonne ou la mauvaise action qu'on ne puisse

pas commettre avec de l'or ? Est-il donc étonnant qu'il n'est rien qu'on ne fasse pour obtenir un objet de cette importance ; qu'il ne devienne, après qu'on l'a obtenu, la source des plus funestes abus, & que ces abus ne se multiplient à proportion du voisinage & de l'abondance de ce précieux & funeste métal.

La position de la place, au vingt-deuxième degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer pouvant s'accroître avec l'augmentation de ses richesses, il paroïssoit raisonnable d'en multiplier les ouvrages. Ils étoient déjà fort considérables, lorsqu'en 1711, Duguay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une capacité qui ajoutèrent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la ville plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la descente est très-praticable.

Si l'or pénètre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or & les diamans.

Dans le gouvernement de Rio - Janeiro est Sainte-Catherine, isle de neuf lieues de long & de deux de large, qui n'est séparée de la terre ferme que par un canal étroit. Quoiqu'elle ne soit pas basse, le navigateur ne l'apperçoit pas de loin, parce que les montagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Le printems y est continuel & le climat très-pur, par-tout, excepté dans le port où des hauteurs interceptent la circulation de l'air & entretiennent une humidité nuisible.

Vers l'an 1654. la cour de Lisbonne donna Sainte - Catherine à François Dias Velho, de la même manière qu'elle avoit concédé les autres contrées du Brésil. Ce capitaine fut massacré par un corsaire Anglois; & son isle ne fut plus que le refuge de quelques vagabons. Ces aventuriers reconnoissoient vaguement l'autorité du Portugal; mais sans adopter ses idées exclusives. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les

nations qui alloient à la mer du Sud ou aux grandes Indes , & leur livroient leurs bœufs , leurs fruits , leurs légumes , toutes leurs productions , pour des armes , de l'eau-de-vie , des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or , ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas une indifférence qui eût fait honneur à des peuples vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix ; c'est l'injuste répartition des biens ; ce sont les supplices & les fardeaux de la misère ; c'est l'insolence & l'impunité des richesses ; c'est l'abus du pouvoir , qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux qu'une rigueur souvent outrée a bannis de leurs foyers ; donnez-leur un chef intrépide , généreux , humain , éclairé , vous ferez de ces brigands un peuple honnête , docile , raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier , il deviendra conquérant ; & pour s'agrandir , fidèle observateur des loix envers lui-même , il violera les droits des nations : tels furent les Romains. Si

faute d'un conducteur habile , il est abandonné à la merci des hafards & des événemens ; il fera méchant , inquiet , avide , fans stabilité , toujours dans un état de division , ou avec lui-même ou avec ses voisins : tels furent les Paulistes. Enfin , s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre , ou de la culture & du commerce que de pillage ; il prendra les vertus de sa situation , les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie paisible , il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit , & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de Sainte - Catherine.

Ils vivoient librement & paisiblement dans leur isle , lorsque , vers l'an 1738 , on jugea convenable de leur donner une administration , de leur envoyer des troupes , d'entourer de fortifications leur rade , une des meilleures de l'Amérique. Ces moyens de défense ont attiré sur eux , en 1778 , les armes de l'Espagne , & ne les ont pas préservés de l'invasion. Depuis que la récon-

ciliation des deux couronnes les a rendus à leur ancien maître, ils ont acquis la cochenille dont ils espèrent tirer un jour de grands avantages.

La province de Saint-Paul est bornée au Nord, par la rivière de Sapucachy & par des montagnes; au Sud, par la rivière de Paragua & par d'autres montagnes qui vont chercher les sources de l'Ygassu; à l'Ouest, par le Parana, par Rio-Grande, & par la rivière des Morts; à l'Est par la mer.

C'est à treize lieues de l'océan qu'est la ville de Saint-Paul, sous un climat délicieux & au milieu d'une campagne également favorable aux productions des deux hémisphères. Elle fut bâtie vers 1570 par les malfaiteurs dont le Portugal avoit infesté les côtes du Nouveau - Monde. Dès que ces scélérats s'apperçurent qu'on vouloit les soumettre à quelque police, ils abandonnèrent les rives où le hafard les avoit jettés, & se réfugièrent dans un lieu écarté, où les loix ne pouvoient pas atteindre. Une situation qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre plus de troupes qu'on n'en pouvoit employer contre eux, leur

XXI.

Etat du
gouvernement de
Saint-Paul.

donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le succès couronna leur ambition. D'autres bandits & les générations qui fortoient de leur liaison avec les femmes du pays, les recrutoient & les multiplioient. L'entrée étoit, dit-on, sévèrement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient assujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne soutenoient pas cette espèce de noviciat ou qui pouvoient être soupçonnés de perfidie, étoient massacrés sans miséricorde. C'étoit aussi le sort de ceux qui paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oïfiveté, dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer qui suit de près l'indépendance; les progrès de la liberté qui mènent au desir d'un nom: peut-être tous ces motifs réunis leur donnèrent d'autres inclinations.

On les vit parcourir l'intérieur du Brésil d'une extrémité à l'autre. Ceux des Indiens qui leur résistoient étoient mis à mort; les

fers devenoient le partage des lâches ; & beaucoup se cachotent dans les antres & dans les forêts pour éviter le tombeau ou la servitude. Qui pourroit compter les dévastations, les cruautés, les forfaits, dont se rendirent coupables ces hommes atroces ? Cependant, au milieu de tant d'horreurs, se formoient, sous un gouvernement municipal, quelques peuplades qu'il faut regarder comme le berceau de tous les établissemens qu'a maintenant le Portugal dans les terres. Ces petites républiques détachées, en quelque sorte, de la grande, cédèrent peu-à-peu aux insinuations qu'on employa pour les assujettir à une autorité qu'ils n'avoient jamais entièrement méconnue ; & , avec le tems, tous les Paulistes furent soumis à la couronne de la même manière que ses autres sujets.

Alors cette contrée devint un gouvernement. On y ajouta les capitaineries de Saint-Vincent & de Saint-Amaro qui, en 1553 avoient été données aux deux frères Alphonse & Pierre Lopès de Souza, & dont les deux villes avoient depuis été détruites par des pirates. Cet ordre de choses coupe en deux la province de Rio-Janeiro. Il n'est

pas aisé de démêler les causes d'un pareil arrangement.

Le pays de Saint-Paul ne compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-treize blancs, trente-deux mille cent vingt-six Indiens, & huit mille neuf cents quatre-vingt-sept nègres ou mulâtres. Il n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton; & son commerce intérieur se réduit à fournir des farines & des salaisons à Rio-Janeiro. Quelques expériences prouvent que le lin & le chanvre y réussiroient très-bien; & personne ne doute qu'il ne fût facile & important d'y naturaliser la soie. On y pourroit aussi exploiter avec beaucoup d'utilité les abondantes mines de fer & d'étain qui se trouvent entre les rivières Thecté & Mogyassu, dans la Cordelière de Paranan-Piacaba, à quatre lieues de Sorocoba.

XXII.

Etat des
trois gou-
vernemens
de l'inté-
rieur où sont
les mines.

Les six provinces, dont on vient de parler, règnent le long des côtes. Il en est trois qui s'étendent de l'Ouest à l'Est depuis le 319^e degré de latitude occidentale jusqu'au 334^e, & qui occupent, dans le centre du Brésil, le grand plateau d'où sortent toutes les rivières qui vont se jeter dans le

le Paraguay, dans l'Amazone & dans l'Océan. C'est le terrain le plus élevé de l'Amérique Portugaife. Des montagnes, dont la direction est très - variée, le remplissent. On y trouve presque par - tout de l'or; & de - là vient qu'il est appellé le pays des mines.

Le plus important de ces riches gouvernemens est connu sous le nom de Minas-Geraes. Il compte trente - cinq mille cent vingt-huit blancs; vingt-fix mille soixante & quinze Indiens & cent huit mille quatre cens six esclaves. C'est Villa-Rica qui est sa capitale.

Goyas dont le chef-lieu est Villa-Boa, a huit mille neuf cens trente - un blancs; vingt-neuf mille six cens vingt-deux Indiens; & trente-quatre mille cent quatre nègres.

Matto-Grosso, qui n'a de bourgade que Villa-Bella, n'a pas encore porté sa population au-dessus de deux mille trente-cinq blancs; de quatre mille trois cens trente-cinq Indiens; de sept mille trois cens cinquante-un esclaves. C'est la partie la plus occidentale de la domination Portugaife. Elle est bornée par les Chiquites & par les

Moxos, peuples assujettis à l'Espagne par les travaux des Jésuites.

XXIII.

Histoire
des mines
d'or trou-
vées dans le
Brésil. Ma-
nière de les
exploiter.

La connoissance des mines d'or, dans cette partie du Nouveau-Monde, remonte à des tems plus éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577, les Paulistes en découvrirent près de la montagne de Jaguara : mais la mort désastreuse du roi Sébastien fit bientôt oublier une source de richesses, dont l'état ni les citoyens n'avoient jusqu'alors tiré aucun avantage.

Les hauteurs de Jacobina, dans le district de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Philippe II, déterminé à contenir par la misère des peuples qui supportoient trop impatiemment le joug Espagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y consentir, en 1603, ce fut avec la résolution de l'empêcher ; & ses lâches successeurs adoptèrent sa tyrannique politique.

L'heureuse révolution, qui, en 1640, déchargea le Portugal des fers qu'il portoit, fut suivie de guerres longues & opiniâtres. Durant cette violente crise, la nation ne s'occupa que de la défense de sa liberté, &

le ministère que du soin de trouver des ressources qui lui manquoient continuellement.

On commençoit à fonder les plaies de la monarchie, à penser à son amélioration, lorsque le hasard offrit, en 1699, à quelques hommes entreprenans de grands trésors dans la province de Minas-Geraes. Ces dons, d'une nature libérale, ne furent plus rejetés; & trois ans après, la cour de Lisbonne forma les établissemens nécessaires pour les mettre à profit. Sabara, Riодas-Mortes, Cachoeira, Paracatu, Do-Carmo, Rio-das-Velhas, Rio-Doce, Ouro-Preto, sont les lieux de ce gouvernement où l'on a successivement trouvé de l'or & où l'on en ramasse encore aujourd'hui.

Les mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San-Felix, Meia-Ponta, O Fanado, Mocambo, Natividade sont les districts où elles sont situées.

L'an 1735 en offrit de nouvelles dans la province de Matto-Grosso, à Saint-Vincent, à Chapada, à Sainte-Anne, à Cuiaba, à Araès.

Hors de ces trois contrées, appellées par excellence la région des mines, on exploite dans le gouvernement de Bahia celles de

Jacobina & de Rio-das - Contas; & dans le gouvernement de Saint-Paul celles de Parnagua & de Tibogy. Ni les unes ni les autres ne sont abondantes.

Dans cette partie du Nouveau-Monde; l'extraction de l'or n'est ni dangereuse ni fort pénible. Quelquefois, il se trouve à la superficie du sol, & c'est le plus pur. Souvent on creuse jusqu'à trois ou quatre brasses, & rarement au-delà. Une couche de terre sablonneuse, connue dans le pays sous le nom de *Saibro*, avertit alors communément les mineurs qu'il seroit inutile de fouiller à une plus grande profondeur. Quoiqu'en général les veines suivies & qui ont une direction constante soient les plus riches, on a observé que c'étoient les espaces dont la surface étoit la plus parsemée de cristaux, qui donnoient une plus grande abondance d'or. Il existe en plus grosses parties sur les montagnes & les collines stériles ou pierreuses que dans les vallées ou sur les bords des rivières. Mais dans quelque endroit qu'on l'ait ramassé, il est au sortir de la mine de vingt-trois karats & demi, à moins qu'il ne soit mêlé de soufre, d'argent, de

fer ou de mercure , ce qui n'est commun qu'à Goyas & à Araès.

Tout homme qui découvre une mine doit avertir le gouvernement. La veine est-elle jugée de peu d'importance par les gens de l'art chargés de l'examiner , on l'abandonne toujours au public. Si elle est déclarée riche , le fisc s'en réserve une partie. Le commandant en a une autre. La troisième est pour l'intendant ; & l'on en assure deux à l'auteur de la découverte. Le reste est partagé à tous les mineurs du district , selon l'étendue de leurs facultés , arbitrées par le nombre de leurs esclaves. Les contestations , que cette espèce de propriété peut faire naître , sont du ressort de l'intendant : mais il est permis d'appeller de ses arrêts à la cour suprême , établie à Lisbonne , sous le nom de conseil d'Outremer.

Les obligations des mineurs se réduisent à livrer au roi le cinquième de l'or , que des opérations plus ou moins heureuses leur rendent. Ce quint fut autrefois considérable , & il passa 9,000,000 liv. chaque année , depuis 1728 jusqu'en 1734. On l'a vu diminuer par degrés. Actuellement le

produit annuel de Minas - Geraes n'est que de 18,750,000 livres ; de Goyas que de 4,687,500 livres ; de Matto-Grosso que de 1,312,500 livres ; de Bahia & de Saint-Paul réunis que de 1,562,500 liv. C'est en tout 25,312,500 livres dont il revient au gouvernement 5,062,500 livres. Son droit pour la fabrication de l'or en espèces lui donne 1,647,500 livres, & à raison de deux pour cent, il retire 393,000 livres pour le transport que font ses vaisseaux de tout l'or qui appartient au commerce ; de sorte que sur 25,312,500 livres que rendent les mines, le ministère en prend 7,103,000 livres. Il obtiendrait même quelque chose de plus, s'il ne fortoit tous les ans en fraude environ 600,000 livres qui ne paient pas les deux dernières impositions.

On ne fait pas monter à plus de 20,000,000 de livres les métaux qui circulent habituellement dans le Brésil.

Les premiers écrivains politiques, qui portèrent leur attention sur les découvertes faites dans cette région du Nouveau-Monde, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent se rappro-

cheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié, dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grèce, l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibère. On trouve des variations sans nombre & sans mesure, dans les tems de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or étoit, à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux, qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le juge naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnoies; & son systême, avec quelques légères différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce systême existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés & n'a point du tout baissé dans les monnoies; c'est par des circonstances particulières qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'or de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des diamans; quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les tems, les hommes ont

affecté l'étalage de leurs richesses ; soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir ; soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la considération due aux talens & aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi , invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées , ont , à cet égard , la même vanité. De toutes les matières qui représentent l'éclat de l'opulence , le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce , aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Nos femmes en font quelquefois éblouissantes. On diroit qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles. Ignoreroient-elles donc qu'un cou , que des bras d'une forme élégante , ont mille fois plus d'attraits nus , qu'entourés de pierres précieuses ; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles ; que l'éclat du diamant ne fait qu'affoiblir l'éclat de leurs yeux ; que cette dispendieuse parure fait mieux la satyre de leurs époux ou de leurs

des mines
 de diamans
 découvertes dans le
 Brésil Con-
 sidération
 sur la nature de cette pierre-
 rie.

amans que l'éloge de leurs charmes ; que la Vénus de Médicis n'a qu'un simple bracelet ; & que celui qui ne voit dans une belle femme que la richesse de son écrin est un homme sans goût ?

On trouve des diamans de toutes les couleurs & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis , l'orangé de l'hyacinthe , le bleu du saphir , le verd de l'émeraude. Cette dernière couleur , lorsqu'elle est d'une belle teinte , est la plus rare & la plus chère. Viennent ensuite les diamans roses , bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres sont les moins estimés. La transparence & la netteté sont les qualités naturelles & essentielles du diamant. L'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Le diamant est une pierre crySTALLISÉE , dont la forme est un octaèdre , plus ou moins bien figuré. Ses faces forment une pyramide , ou allongée ou aplatie : mais jamais ses angles solides ne sont aussi nettement , aussi régulièrement terminés qu'ils le paroissent dans les autres pierres crySTALLISÉES , & sur-tout dans le crySTAL de roche.

Mais la crySTALLISATION n'en est pas moins

régulière dans l'intérieur. Cette pierre est composée de petits feuillets extrêmement minces, si étroitement joints ensemble qu'elle présente une face unie & brillante dans l'endroit même de la cassure. Malgré cette union si intime des élémens de la crystallisation du diamant, on ne peut le polir qu'en faisant la disposition des lames dans le sens du recouvrement formé par l'extrémité de l'une sur l'autre. Sans cette précaution, les lapidaires ne réussiroient pas, & le diamant s'échaufferoit sans prendre aucun poli, comme il arrive toujours à ceux qu'ils appellent *diamans de nature*, où ces recouvremens ne sont pas uniformes & dans le même sens. Les diamantaires comparent la composition de ceux-ci à l'arrangement des fibres du bois dans les nœuds, où elles se croisent en tout sens.

Le diamant est au-dessus de toutes les autres pierres par son éclat, son feu & sa dureté. Il joint à ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumière lorsqu'on le chauffe doucement au feu ou qu'on l'expose quelque tems aux rayons du soleil, & de la con-

server aussi plus long-tems que les autres corps, lorsqu'il est ensuite porté dans les ténèbres. C'est d'après ces propriétés, & peut-être aussi d'après quelques qualités imaginaires, que les physiciens ont présumé que le diamant étoit formé d'une matière plus pure que les autres pierres. Plusieurs même ont pensé qu'il contenoit cette terre adamique primitive, long-tems l'objet de tant de recherches pénibles & de spéculations extravagantes.

La dureté du diamant faisoit croire qu'il étoit indestructible, même au feu le plus violent; & rien ne sembloit mieux fondé que cette opinion. Cependant, jamais l'analogie tirée des autres pierres & sur-tout des pierres quartzeuses qui ne souffrent point d'altération dans le feu, ne fut plus en défaut que dans cette occasion.

On n'a pas l'idée que le diamant ait été soumis à l'action du feu avant 1694 & 1695, que le célèbre Averani en exposa un au foyer d'un miroir ardent, pour l'instruction de Jean Gaston de Médicis son élève. Les physiciens célèbres du tems, qui assistèrent à cette expérience, virent avec étonnement

que le diamant s'exhaloit en vapeurs & dis-
 paroïsoit entièrement , tandis qu'un rubis
 moins dur que le diamant ne fit que se ra-
 mollir , & que les autres pierres plus ten-
 dres encore n'éprouvèrent pas des altéra-
 tions aussi considérables. Cette tentative
 singulière , répétée sur plusieurs diamans ,
 réussit également : mais la violence du feu
 qu'on y employa , ne permit pas de soup-
 çonner qu'on pût y parvenir par d'autres
 moyens. Ces premiers essais restèrent ignorés
 jusqu'au règne de l'empereur François Ier.
 qui les réitéra à Vienne , en soumettant
 les diamans avec d'autres pierres précieuses
 au feu très-violent d'un fourneau. Le résul-
 tat fut de confirmer que le diamant se dé-
 truisoit dans le feu avec la plus grande
 facilité , tandis que les autres pierres pré-
 cieuses , même les plus tendres , n'y éprou-
 voient tout au plus qu'une légère altéra-
 tion.

Ces faits , quoique bien constatés , paru-
 rent si extraordinaires ; ils choquoient si fort
 les préjugés reçus , qu'ils retombèrent encore
 dans l'oubli. Quoique consignés dans les ou-
 vrages contemporains , ils n'en furent pas

moins inconnus , ou contredits par ceux qui n'en avoient pas été les témoins.

Enfin M. Darcet entreprit en France , en 1768 , de soumettre le diamant au feu de porcelaine. Après s'être assuré de la vérité des expériences faites en Allemagne , il les communiqua à l'Académie des Sciences , & leur donna ensuite au milieu de Paris toute l'authenticité possible. Comme ce grand physicien a depuis varié & combiné ses essais , il en résulte très - clairement , & de ceux qu'on a répétés d'après lui , que le diamant s'évapore & brûle assez rapidement au feu & à l'air libre ; que son entière destruction , loin d'exiger le feu violent qu'on lui avoit fait subir avant lui , demande à peine le degré nécessaire pour tenir l'argent fin en fusion.

M. Darcet a fait voir de plus que le diamant se détruit , non-seulement à l'air libre : mais encore dans les creusets de la meilleure porcelaine cuite & le plus hermétiquement fermés ; pourvu qu'on les tienne au feu des grandes verreries ou dans les grands feux de porcelaine long - tems continués.

Les menstrues les plus actifs , comme les

sels alkalis en fusion , les autres minéraux les plus concentrés , aidés même de la chaleur du feu , n'attaquent point le diamant. Il échappe à leur action ; il ne se mêle à aucun verre dans la vitrification ; il ne souffre d'union avec aucun corps connu jusqu'ici ; & ces propriétés sont également communes aux diamans de l'Inde & à ceux du Brésil , aux diamans blancs & à ceux qui sont noirs ou colorés , aux diamans parfaits & aux diamans de *nature* & qu'on ne peut travailler.

Tel est le caractère particulier de cette substance , jusqu'ici unique dans la nature , qu'avec les apparences extérieures des autres pierres , elle ne leur ressemble en rien , quant à la nature de sa composition : qu'avec la dureté la plus grande , elle est la seule de ce genre qui ne résiste point & qui se dissipe à un feu même assez léger. C'est ainsi que la nature se joue dans tous les règnes par une infinité d'anomalies surprenantes. Tantôt elle semble s'astreindre , dans la chaîne & l'échelle des êtres , à l'ordre des nuances insensibles ; & tantôt rompant toute série , elle fait un saut brusque , laisse derrière elle un vuide immense , & pose

deux bornes éloignées dont il est impossible de remplir l'intervalle. C'est ainsi que certains végétaux jouissent déjà de quelques avantages de l'animalité ! Il en est de même de l'or, du mercure & du soufre, comparés aux autres substances minérales & métalliques ; & enfin de l'homme qui laisse à une si grande distance les autres animaux.

Il est très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers tems, on n'en connoissoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne est sur la Gouel, qui sort des montagnes & va se perdre dans le Gange. On l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourgade bâtie près de l'endroit de la rivière où se trouvent les diamans. Mais cette mine est peu abondante ; ainsi que celle qu'on fouille aux environs du Succadan qui coule dans l'isle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en a fourni davantage.

Il y a une grande variété dans le sol d'où l'on tire ces diamans. Plusieurs de ces mines ont six, huit, jusqu'à douze pieds de profondeur, dans un terrain sablonneux & pierreux. On en fouille d'autres, dans une
espèce

espèce de minerais ferrugineux où elles s'enfoncent jusqu'à cinquante brasses. Mais partout, cette pierre singulière est isolée & ne paroît adhérente à aucune base, à aucun rocher. Elle est enveloppée de toutes parts d'une pellicule mince un peu terne & de même nature que le noyau. Cette pellicule est communément recouverte d'une première croûte peu solide, formée de la terre ou du sable même qui l'environne.

Si l'on en excepte quelques voyageurs curieux, les Européens ne fréquentent pas les mines de l'Indostan. Ce sont les naturels du pays qui les exploitent & qui livrent les diamans à de riches Banians qui les portoient autrefois à Madras & qui, depuis qu'on a pratiqué des chemins, commencent à prendre la route de Calcutta. Ce commerce tout entier est tombé, depuis assez long-tems, entre les mains de quelques Anglois qui négocient pour leur propre compte. Ils distribuent les pierres de poids différent, de qualités diverses, en bourses assorties qui, à Londres, sont vendues cachetées avec leurs factures. En faisant des six dernières années une année commune, le prix réuni

de tous ces diamans s'est élevé par an à 3,420,000 liv. A cette évaluation, qui ne comprend que ce qui étoit enregistré, il faut ajouter ce qu'on n'a pas déclaré pour éviter le droit de deux & trois quarts pour cent qu'il faut payer à la compagnie des Indes.

Entre ces diamans, il y en avoit un d'une forme très-irrégulière, qui pesoit 193 karats tout taillé. Il appartenoit à un Arménien qui refusa de le céder à l'impératrice de Russie pour deux millions cinq cens mille livres & une rente viagère de vingt-cinq mille francs. Personne ne se présenta pour l'acheter; & ce négociant fut trop heureux que M. Orloff renouvelât quelque tems après l'offre de deux millions cinq cens mille liv. mais sans pension. En 1772, Catherine voulut bien accepter, le jour de sa fête, des mains de son favori, ce riche présent.

Il étoit à craindre que les révolutions, qui bouleversent si souvent l'Indostan, ne rendissent les diamans plus rares. On fut rassuré par une découverte, qui en 1728, fut faite au Brésil sur quelques branches de la rivière das Caravelas, & à Serro de Frio dans la province de Minas-Geraes.

Des esclaves, condamnés à chercher de l'or, y trouvoient mêlées de petites pierres luisantes qu'ils repouffoient, comme inutiles, avec le sable & le gravier. Antoine Rodrigues Banha, soupçonna leur prix & fit part de ses idées à Pedro d'Almeida, gouverneur du pays. Quelques-uns de ces brillans cailloux furent envoyés à la cour de Lisbonne qui, en 1730, chargea d'Acunha, son ministre en Hollande, de les faire examiner. Après des épreuves multipliées, les gens de l'art prononcèrent qu'e'toient de très-beaux diamans.

Aussi-tôt les Portugais en ramassèrent avec tant de diligence qu'il en vint onze cens quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement : mais les mesures prises par un ministère attentif, les ramenèrent bientôt à leur première valeur. Il conféra à quelques riches associés le droit exclusif de la fouille des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on régla qu'elle ne pourroit employer à ce travail que six cens esclaves. Dans la suite, on lui accorda la liberté d'en multiplier à

son gré le nombre , en payant cent sols par jour pour chaque tête de mineur.

Pour assurer l'exécution du privilège , les mines d'or qu'on exploitoit au voisinage furent généralement fermées ; & ceux qui avoient fondé l'espoir de leur fortune sur cette base souvent trompeuse , se virent contraints de porter ailleurs leur activité. Il fut permis aux autres citoyens de rester sur leurs héritages : mais la loi décerna des peines capitales contre ceux d'entre eux qui blefferoient les droits accordés au monopole. Depuis que le souverain a pris la place de la compagnie , tous les colons ont la liberté de faire chercher des diamans : mais sous l'obligation de les livrer aux agens de la couronne , au prix qu'elle - même a fixé , & en payant vingt pour cent de cette valeur.

Les diamans qui doivent passer du Nouveau-Monde dans l'ancien , sont enfermés dans une cassette à trois ferrures , dont les principaux membres de l'administration ont séparément les clefs ; & ces clefs sont déposées dans un autre coffre sur lequel le vice-roi doit apposer son cachet. Au tems du privilège exclusif , ce précieux dépôt ,

à son arrivée en Europe, étoit remis au gouvernement qui retenoit, suivant un tarif réglé, les diamans infiniment rares qui passoient vingt karats, & en livroit tous les ans, au profit de la compagnie, à un ou plusieurs contractans réunis, quarante mille karats, à des prix qui ont successivement varié. On s'étoit engagé, d'un côté, à recevoir cette quantité, de l'autre à n'en pas répandre davantage, & quel que fût le produit nécessairement varié des mines, ce contrat ne reçut jamais d'atteinte.

Aujourd'hui, la cour jette dans le commerce soixante mille karats de diamans. C'est un seul négociant qui s'en fait & qui donne 3,120,000 liv. à raison de 25 liv. le karat. Si la fraude s'élève à un dixième, comme le pensent tous les gens instruits, ce sera 312,000 liv. qu'il faudra ajouter à la somme touchée par le gouvernement. Il se trouvera que le produit de ces mines, dont on aime à exagérer la richesse, ne s'élève pas annuellement à plus de 3,432,000 livres. L'Angleterre & la Hollande achètent ces diamans bruts, & les fournissent plus ou moins bien taillés aux autres nations.

Les diamans du Brésil ne sont pas tirés d'une carrière. Ils sont la plupart épars dans des rivières, dont on détourne plus ou moins souvent le cours. S'y font-ils formés ? Y font-ils portés par les eaux qui s'y précipitent ? C'est ce qui n'est pas encore éclairci. Ce qui feroit pencher à croire qu'ils y sont entraînés par les torrens qui les ont détachés des rochers & des montagnes, c'est l'accroissement de leur quantité dans la saison des pluies & après de grands orages.

Aux Indes Orientales & Occidentales, les mines sont placées à peu de distance de la ligne; les unes dans les premiers degrés de latitude boréale, & les autres dans les degrés correspondans de latitude méridionale. La croûte qui enveloppe les diamans bruts est plus épaisse aux diamans du Brésil qu'à ceux de l'Indostan; & il est aisé ou du moins possible de les distinguer sous cette forme. Mais lorsqu'ils sont une fois taillés, les plus habiles lapidaires s'y méprennent. Aussi la valeur est-elle la même dans le commerce. Cette égalité doit s'entendre seulement des petits diamans. Ceux d'Amérique, qui passent quatre ou cinq karats, ont la plu-

part des imperfections qu'on remarque rarement aux diamans d'Asie ; & alors la différence dans les prix est prodigieuse. Quelques artistes accordent aussi aux derniers plus de dureté , plus de vivacité qu'aux autres : mais cette opinion n'est pas généralement reçue.

Dans les pays de l'or & des diamans , on trouve encore des améthistes , des topases très-imparfaites , & des crisolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole ; & ceux qui les découvrent en peuvent disposer de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts. Cependant leur exportation annuelle ne s'élève pas au-dessus de 150,000 liv. ; & les droits que perçoit le gouvernement , à raison d'un pour cent , se réduisent à 1500 l.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de fer , de soufre , d'antimoine , d'étain , de plomb , de vif-argent , qui se retrouvent dans quelques autres provinces du Brésil , sans qu'on se soit jamais occupé du soin d'en ouvrir aucune. La nature paroît n'avoir refusé que le cuivre à cette vaste & fertile région du nouvel hémisphère.

XXV.
Situation
actuelle du
Brésil.

Une colonie si intéressante a été utile au Portugal de plusieurs manières. L'augmentation de son revenu public, par le Brésil, paroît le genre d'avantage qui, jusqu'ici, a le plus occupé ses administrateurs. L'obligation de payer la voiture des métaux, réservée aux vaisseaux de guerre; le commerce exclusif des diamans: la vente d'un grand nombre de monopoles; la surcharge des douanes: telles sont en Europe même les principales veines que s'est ouvertes un fisc insatiable.

Les vexations ont été poussées plus loin encore en Amérique. On y exige le quint de l'or & des diamans qui monte à six ou sept millions de livres. On y exige la dixme de toutes les productions qui, quoique perçue avec douceur & par abonnement avec chaque paroisse, rend 2,873,000 liv. On y exige l'achat de la croifade qui ne passe pas 160,000 liv. On y exige des droits sur les esclaves qui s'élèvent à 1,076,650 liv. On y exige pour la réédification de Lisbonne & pour les écoles publiques 385,000 liv. On y exige des officiers subalternes de justice 153,000 liv. On y exige dix pour cent sur

tout ce qui entre, dix pour cent sur tout ce qui sort, ce qui peut rendre 4,882,000 l. On y exige 1,124,000 liv. pour laisser circuler dans l'intérieur des terres les boissons & les marchandises arrivées dans les ports. Le gouvernement s'est encore réservé le monopole du sel, du savon, du mercure, de l'eau-forte & des cartes à jouer qu'il afferme 710,320 liv.

Malgré tant d'impôts, qui rendent annuellement à la couronne 18,073,970 liv., elle a contracté des engagements dans le Brésil. Elle doit au Para 713,000 livres; 517,600 liv. à SaintPaul & à Matto-Grosso; 10,110,000 liv. à Rio - Janeiro: en tout 11,340,600 livres. Dans les premiers de ces gouvernemens, les dettes ont été occasionnées par la construction récente de quelques forts, plus ou moins nécessaires; & dans le dernier, par les guerres qu'il fallut faire aux Guaranis en 1750, & par celles qu'il a fallu soutenir depuis contre l'Espagne.

De son côté, le Brésil devoit, en 1774, aux négocians de la métropole 15,165,980 liv. C'étoit du moins l'opinion de l'homme qui a le plus étudié, le mieux connu ce grand établissement.

XXVI.
Liaisons
extérieures
du Brésil.

La colonie a formé des liaisons de commerce avec diverses contrées du globe. Autrefois, les vaisseaux qui revenoient des Indes Orientales en Portugal y relâchoient & y vendoient une partie de leur cargaison. Cette communication a été interrompue dans les tems modernes pour des raisons que nous ignorons, mais qui ne sauroient être bonnes.

La côte occidentale de l'Afrique, depuis les isles du Cap-Verd jusqu'au-delà du pays d'Angole, est plus fréquentée que jamais par les navigateurs du Brésil; & ceux de Rio-Janeiro ont commencé assez récemment à se porter sur la côte orientale. Dans ces voyages sont employés des bâtimens, construits dans la colonie même, qui n'ont pas moins de soixante tonneaux, ni plus de cent quarante. Des nègres ou des mulâtres forment la totalité ou la plus grande partie des équipages. C'est pour l'exploitation des mines, c'est pour la culture des terres que se fait ce grand mouvement. Des états très-authentiques que nous avons sous les yeux démontrent que chacune des huit dernières années, on a arraché de ces malheureux

tivages feize mille trois cens trois esclaves , qui , à raison de 312 liv. l'un dans l'autre , ont dû coûter 5,161,536 liv. On les a payés avec l'or , le tabac , les eaux - de - vie de sucre , les toiles de coton que fournit le Brésil ; avec la verroterie , les miroirs , les bonnets rouges , les rubans , diverses quincailleries arrivés d'Europe.

Les liaisons de la colonie avec les isles Portugaises ont un autre but. Madère lui envoie tous les ans , sur huit ou neuf petits navires , pour 400,000 liv. de vin , de vinaigre & d'eau-de-vie. Elle reçoit des Açores , sur quatre ou cinq bâtimens de plus , pour 610,000 liv. des mêmes boissons , auxquelles on joint des toiles de lin , des viandes salées & des farines. Les agens de ce commerce se chargent en retour des productions du Brésil , dont la métropole ne s'est pas réservé la propriété exclusive. Ces différentes branches de commerce réunies n'emportent chaque année des denrées de la colonie , que pour 2,271,000 liv.

Presque toutes les richesses de cette vaste contrée du Nouveau-Monde arrivent en Portugal. Depuis 1770 jusqu'en 1775 , elles

s'élevèrent annuellement à 56,949,290 liv. L'or, les diamans ; quatre cens quarante-trois mille quintaux de sucre ; cinquante-huit mille cinq cens quintaux de tabac ; quatre mille cinq cens quintaux de coton ; vingt mille quintaux de bois de teinture ; cent quatorze mille quatre cens vingt cuirs ; d'autres objets moins importans formèrent ce grand produit.

Quelques variations ont suivi l'époque dont on vient de parler. Elles ne nous sont pas assez connues, pour que nous en puissions parler avec la dernière précision. Ce que nous savons certainement, c'est que la métropole a reçu tous les ans de Rio-Janeiro, un peu plus de café, un peu plus d'indigo, mille quintaux de sucre de plus qu'elle n'en recevoit antérieurement. Ce que nous savons certainement, c'est que le Para & le Maragnan lui ont envoyé tous les ans trois cens vingt-un quintaux de riz & cent quatre-vingt-douze quintaux de coton de plus qu'ils ne lui envoyoient autrefois. Ce que nous savons certainement, c'est qu'il y a eu tous les ans une diminution de quatre mille cuirs & de 965,000 livres en or dans les envois qui lui ont été faits.

La colonie est payée avec des marchandises qui, originairement, n'ont pas coûté au-dessus de quinze ou seize millions. Les droits que s'est réservé le souverain, divers monopoles, des taxes exorbitantes, la cherté du fret, le bénéfice du marchand absorbent le reste.

Le Portugal ne fournissoit autrefois de son propre fonds à la colonie que quelques boissons. Depuis que l'industrie de ses provinces a été un peu réveillée, il suffit à la moitié des consommations qui se font dans la contrée du nouvel hémisphère qui lui est soumise.

C'est avec les deux tiers des produits du Brésil qu'on livre à l'étranger; c'est avec l'or & les diamans qui arrivent de cette région; c'est avec les vins, les laines, les sels, les fruits de la métropole même, que le Portugal parvient à payer soixante-millions de marchandises qu'il reçoit annuellement des diverses contrées de l'Europe. Il y a eu de grandes variations dans la part que les différens peuples ont prise à ce commerce. Au tems où nous écrivons, l'Angleterre en a quatorze portions, l'Italie huit, la Hollande

sept, Hambourg six, la France cinq, la Suède quatre, le Dannemarck quatre, l'Espagne deux, & la Ruffie une seulement. On ne s'est pas toujours ainsi disputé les dépouilles de cette nation.

XXVII.
Le Portugal & ses établissemens éloignés font tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'est-il fait ?

Les premières conquêtes des Portugais en Afrique & en Asie, n'éteuffèrent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenu le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque manière un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de calamités, dont la tyrannie Espagnole écrasa le royaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guère diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme faifit les peuples. Une partie passa les mers, pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il

ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontières. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle, qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravage dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministère favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévèrement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui affuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puissances, presque aussi

176 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
intéressées qu'elle-même à sa conservation.
Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pou-
voient tout hasarder : & leur avidité osa fran-
chir encore les privilèges qu'on leur avoit
si mal-à-propos prodigués. L'industrie Portu-
gaïse fut entièrement écrasée par cette con-
currence. Une faute du ministère de France
la releva un peu.

Cette couronne possédoit depuis assez long-
tems quelques isles en Amérique. Les en-
traves , dont on les avoit enveloppées ,
avoient étouffé jusqu'alors leur fertilité. Une
liberté bien dirigée y auroit infailliblement
& rapidement animé les cultures. On préféra
d'assurer au monopole qui les tenoit asservies ,
l'approvisionnement exclusif du royaume ;
& les sucres , les tabacs du Brésil y furent
sévérement interdits en 1664. La cour de
Lisbonne aigrie , comme elle devoit l'être ,
par cette prohibition inconsidérée , défendit
de son côté l'entrée des manufactures Fran-
çoises les seules qui eussent à cette époque
de la faveur dans le Portugal. Gênes s'em-
para aussi-tôt de la fourniture des soieries
qu'elle a depuis toujours conservée ; l'An-
gleterre s'appropriâ celle des étoffes de laine ,
mais

mais avec un succès moins soutenu. Les Portugais, dirigés par des ouvriers appelés de toutes parts, commencèrent, en 1681, à mettre eux-mêmes en œuvre les toisons de leurs troupeaux. Les progrès de cette industrie furent assez rapides, pour qu'en 1684 on pût proscrire plusieurs espèces de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espèce.

La Grande-Bretagne vit avec chagrin ces arrangemens. Elle s'occupa long-tems & vivement du projet de se r'ouvrir la communication qui lui avoit été fermée. Ses soins lui promettoient quelquefois une issue favorable; mais l'instant d'après il falloit renoncer à des espérances qu'on avoit dû croire les mieux fondées. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvemens aboutiroient, lorsqu'il se fit dans le système politique de l'Europe, un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit-fils de Louis XIV fut appelé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandissement d'une maison, qu'on trouvoit déjà trop ambitieuse & trop redoutable. Le Portugal, en particulier,

qui n'avoit vu jusqu'alors dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui desireroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner tous les événemens à l'avantage de son commerce, ne pouvoit manquer de saisir avec chaleur une occasion si favorable à ses intérêts. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa le 27 décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant leur prohibition; à condition que les vins de Portugal paieroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties contractantes, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre, qui obtenoit un privilège exclusif pour ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déjà établi pour son intérêt particulier, ce

qu'elle montrait à son allié sous l'aspect d'une faveur tout-à-fait signalée. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la consommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envifager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. La Grande-Bretagne habilla son nouvel allié; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de sel, de fruits, n'étoit presque rien en comparaison de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Brésil. La balance pencha de plus en plus de son côté; & il n'étoit guère possible que cela fût autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en appro-

prier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens, qu'il les dégoûte, & se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne parvint à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournissoit son vêtement, sa nourriture, sa quincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe; elle lui renvoyoit ses propres matières manufacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, étoient occupés de ces travaux utiles.

Elle lui vendoit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissemens du Nouveau-Monde, & faisoit toute sa navigation dans l'ancien.

Elle avoit mis dans ses mains tout le commerce d'argent du Portugal. On en empruntoit à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocioit à Lisbonne, où il en valoit dix. Au bout de dix ans, le capital étoit payé par les intérêts, & il se trouvoit encore dû.

Elle lui enlevoit tout le commerce intérieur. Des maisons Angloises, établies à Lisbonne, recevoient les marchandises de leur patrie, & les distribuoiēt à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendoient le plus souvent pour le compte de leurs commettans. Un modique salaire étoit l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travailloit chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui ravissoit jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil appartenoient en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportoient devoient leur revenir. Ils ne souffroient pas seulement que ces produits passassent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntoient & n'achetoient que le nom, parce qu'ils ne pouvoient s'en passer. Ces étrangers disparoissoient aussi-tôt qu'ils étoient parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tenoient l'état, aux dépens duquel ils s'enrichissoient, dans un épuisement continuel. Il est prouvé, par les registres des flottes, que dans l'espace de soixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1756, il étoit

forti du Brésil , en or , deux milliards quatre cens millions de livres. Cependant tout le numéraire de Portugal se réduisoit , à cette dernière époque , à quinze ou vingt millions ; & cet état en devoit cent ou davantage.

Mais ce que Lisbonne perdoit , Londres le gagnoit. L'Angleterre n'étoit appelée par ses avantages naturels , qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion , dans son gouvernement , dans son industrie , eussent amélioré sa situation , augmenté ses forces , développé son génie ; il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens , qui , dans les gouvernemens anciens , pouvoient élever un peuple à tout , lorsque sans liaisons avec ses voisins , il sortoit pour ainsi dire seul de son néant , n'étoient pas suffisans dans les tems modernes , où la communication des peuples rendant les avantages de chacun commun à tous , laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats , les généraux , les nations se vendoient pour faire la guerre ; depuis que l'or ouvroit tous

les cabinets & faisoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ses richesses, & que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité, qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussi - tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, & qu'elle l'eut lié, par des traités, à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis, pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, selon l'expression d'un politique, comme deux ancrs que les Bretons avoient jettées dans cet empire. Ils allèrent plus loin; ils lui firent perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales; en lui persuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Reposez-vous sur nous de votre sûreté, lui disoient les Anglois; nous négocierons, nous combattons pour vous. C'est ainsi que sans avoir prodigué ni sang, ni travaux, sans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal,

que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature & dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être, qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les bons principes de police & d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Aussi-tôt que la Grande-Bretagne l'eut condamné à l'inaction, il tomba dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumière qui brilloit dans l'Europe entière, n'arriva pas jusqu'à ses portes. On vit même cette nation retrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir des loix supportables, tandis que les autres états gémissoient dans une confusion horrible : cet avantage inestimable ne lui a servi de rien. Il a perdu le fil de son génie dans l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux ; parce qu'il se trouve diffi-

lement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne font guère l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumière, qui ont préparé les instrumens nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens ne paroît pas s'être formée en Portugal, ce royaume sera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte, avec les modifications convenables, les principes si heureusement suivis par les nations les plus éclairées.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux sans lequel tous les autres seroient chancellans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle, le Portugal ne sauroit se passer des marchandises étrangères. Il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du su-

XXVIII.

Moyens qu'il conviendrait à la cour de Lisbonne d'employer pour tirer la métropole & les colonies de leur languer.

perflu de son fol & de celui de fes colonies ; il doit, par la même raifon, attirer dans fes ports le plus qu'il pourra d'acheteurs , pour augmenter la maffe & le prix de fes exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre , aux conditions ftipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations , fans s'expofer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple , ne fut jamais un privilège exclusif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reffe toujours néceffairement le juge de ce qui convient à fon état. On ne conçoit pas ce que le miniftère Britannique pourroit oppofer de raifonnable à un roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront , qui nourriront mes fujets à auffi bon marché, à meilleur marché que vous ; des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Il est prouvé par les registres des douanes Angloises, que la Grande-Bretagne qui naguère, faisoit presque tout le commerce du Portugal, n'y a envoyé, dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, que pour 95,613,547 liv. 10 sols de marchandises; qu'elle a reçu pour 37,761,075 liv. en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 57,692,475 liv.

Ce qui trompe l'Europe entière sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi régulièrement que la mer le permet; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur isle, d'où les négocians, répandus dans différentes contrées, les reti-

rent, en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le ministère Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès; parce que c'est un de ces événemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; si cette couronne avoit été dépouillée des privilèges dont elle étoit en possession; des négociations heureusement conduites, pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plu-

sieurs des choses qu'ils achètent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les défavantages de son commerce purement passif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Ses administrateurs subjugués par le goût dominant du siècle, ont déjà établi quelques manufactures de soie, de laine & d'acier. Nous pensons qu'il auroit fallu commencer par renouveler les cultures anéanties, par ranimer les cultures languissantes.

Le climat du Portugal est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés, qui les cultivoient & les travailloient. L'inquisition, plus sévère & plus puissante sous la maison de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabriquans se réfugièrent dans le royaume de Valence; & ceux qui vendoient leur industrie, portèrent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmentèrent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la

190 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste
point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle
existe. Elle fournit constamment aux besoins
de l'état. Il n'y a pas même d'année où
l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas
assez. Il est facile au Portugal, d'entrer d'une
manière plus marquée en concurrence avec
les nations, qui tirent le plus d'avantage
de cette production, réservée aux provinces
méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles
d'augmentation. Quoiqu'elles soient infé-
rieures à celles d'Espagne; les François, les
Hollandois, les Anglois même ne laissent
pas d'en emporter annuellement douze à
treize mille quintaux; & ils en acheteroient
une plus grande quantité encore, s'il s'en
trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui
ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'ob-
servation qui fait juger sagement des choses,
pensent que la quantité en pourroit être
doublée, sans faire aucun tort aux autres
branches d'industrie, peut-être même en les
encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec

plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids, qui peuvent coûter 1,500,000 livres. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des alimens : mais il a l'avantage de conserver plus long-tems, le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à mesure que la navigation sera plus étendue.

Ses vins avoient trouvé plus de débouchés que leur goût & leur qualité ne permettoient de l'espérer. Des circonstances particulières les avoient rendus la boisson la plus ordinaire du nord de l'Europe & de l'Amérique. Il étoit impossible de prévoir que ce seroit la cour de Lisbonne elle-même qui en arrêteroit le cours. L'ordre d'arracher les vignes en Portugal ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire, n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde, que le terrain que couvroient les sèps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la chose seroit possible, ce ne seroit pas moins un attentat contre le

droit sacré & imprescriptible de la propriété. Dans un monastère, tout est à tous; rien n'est individuellement à personne; les biens forment une propriété commune. C'est un seul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société. Ici, chacun a sa tête & sa propriété; une portion de la richesse générale, dont il est le maître & maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa terre en friche, si cela lui convient, sans que l'administration s'en mêle. Si le gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera pas à se constituer juge de l'us; & toute véritable notion de propriété & de liberté sera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela sous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne suis plus le maître absolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à

en

en être sévèrement puni par la misère, & par le mépris plus cruel encore que la misère. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre, est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion universelle & sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les tems & les nations; & cette grande & belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il lui faut employer d'autres moyens que ceux dont il s'est servi pour ranimer la culture du bled. Elle

est si languissante que le royaume achète les trois-quarts des grains qu'il consomme. Peut-être ne devra-t-il jamais à un sol trop peu arrosé sa subsistance entière : mais il lui convient de diminuer le plus qu'il lui sera possible le besoin qu'il a de secours étrangers. Sa population est suffisante pour pousser vivement ces travaux ; puisqu'à compter quatre personnes & demie par feu, elle s'élève à un million neuf cens soixante mille ames, sans compter les moines.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le tems seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par une réforme entière dans les impôts, qui n'ont jamais été bien réglés depuis la fondation de la monarchie, & dont la confusion augmente d'année en année. Lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes, à la prospérité des empires, est celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges, prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'a-

près lui avoir beaucoup donné. Il n'y a dans le Portugal, que très-peu de cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours. Un revenu de 46,884,531 livres bien administré, facilitera ces libéralités, souvent plus économiques que l'avarice la plus fardide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement, & s'élèveront avec elle. De proche en proche, l'industrie étendra, poussera toutes ses branches; & le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier, pour trouver de l'occupation. Des maisons commodes se rétabliront sur des ruines. Des ateliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui semblables à des arbuttes épars & rampans tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet état, presque anéanti, cesseront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation, & n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition finira avec la paresse, l'ignorance.

ce, le découragement. Les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de fortilèges, s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un effor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera, qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force, à sa marine, & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-sept vaisseaux de ligne, à vingt-cinq bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, à une centaine de navires marchands; tous mal construits & mal équipés. Sa population, réduite à un million neuf cens soixante mille ames, renâtra pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un siècle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir; mais un gouvernement devenu sage, surmontera tous les obstacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état des sommes considérables, que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des îles soumises à la couronne. Madère, dont les exportations annuelles s'élèvent à 4,658,800 l. verra augmenter ses travaux, ses prospérités & ses richesses. L'amélioration des Açores fera plus grande encore. On fait que cet archipel, composé de neuf îles, dont Tercère est la principale, n'a que cent quarante-deux mille habitans, & ne vend actuellement à sa métropole, au Brésil & à l'Amérique Septentrionale de ses vins, de ses toiles, de ses grains & de ses bestiaux que pour 2,440,000 l. Les îles même du Cap-Verd, malgré les fréquentes sécheresses qu'elles éprouvent, pourront multiplier leurs mulets & plus particulièrement l'orseille, cette espèce d'herbe couleur de mousse que le nord de l'Europe emploie si utilement dans ses teintures. Le gouvernement ne se bornera pas à encourager, dans ses possessions, les cultures qui y sont connues. Ses soins y en introduiront de nouvelles, que la fertilité du sol, que la température & la variété du climat ne cessent d'appeller.

Ce nouvel esprit se fera sentir principalement dans le Brésil, cette grande colonie qui ne fut jamais ce qu'elle devoit être.

Avant 1525 , elle ne reçut que quelques proscrits sans mœurs ou sans fortune.

Les grands qui , à cette époque , y obtinrent des provinces , en firent un théâtre de carnage & de destruction. Ce fut une lutte de soixante ans entre les Portugais qui vouloient tout asservir & les Indiens qui se refusoient aux chaînes qu'on leur présentoit , ou qui les brisoient après les avoir portées.

Les travaux même du peu de Brésiliens qu'une tyrannie vigilante parvenoit à retenir sous le joug , étoient peu de chose. Ceux des Européens n'étoient rien , parce qu'ils se feroient crus dégradés par les occupations de l'esclavage. On ne pouvoit attendre quelque succès que des noirs : mais ils ne commencèrent à se multiplier que vers 1570.

Dix ans après , le Portugal fut asservi ; & l'on croira sans peine que le gouvernement Espagnol , qui laissoit tomber dans le cahos ses anciennes possessions de l'autre hémisphère , ne travailla pas à donner une meilleure direction aux colonies d'une nation qui , quoique soumise , lui étoit suspecte.

Les longues & sanglantes guerres , que le Brésil eut à soutenir contre les Hollandois ,

retardèrent de toutes les manières son amélioration.

Il vit encore ses progrès arrêtés par la révolution qui délivra le Portugal de l'Espagne, mais en tenant pendant dix-huit ans les deux peuples sous les armes.

Pendant ces démêlés, les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique, commencèrent à y cultiver des productions qui, jusqu'alors, avoient été propres au Brésil. La concurrence en fit baisser le prix; & la colonie découragée n'en exporta plus que la moitié de ce qu'elle vendoit auparavant.

Un si grand malheur avertissoit le ministère de la nécessité de décharger ces denrées des taxes qui les accabloient à leur arrivée dans la métropole. La découverte des mines fit négliger des objets qui parurent dès-lors moins intéressans qu'ils ne l'étoient.

L'or & les diamans, ces trésors, de convention, nuisirent eux-mêmes aux cultures qu'ils auroient pu encourager. L'espoir de faire une fortune brillante, en ramassant ces richesses fugitives & précaires, détermina un grand nombre de propriétaires à abandonner leurs plantations.

Cette illusion funeste commençoit à se dissiper, lorsque les monopoles arrêterent le penchant qu'on montroit généralement pour rentrer dans une carrière plus sûre, & même plus lucrative que celle qui avoit d'abord enflammé tant d'imaginations.

Enfin les derniers démêlés avec l'Espagne furent une nouvelle source de désolation pour la colonie. On arracha violemment les citoyens à leurs travaux. On en exigea, sans intérêt, des prêts dont ils ne font pas encore remboursés. On ne leur épargna aucun des outrages du plus barbare despotisme.

Maintenant que ces obstacles à tout bien sont la plupart levés, il ne faut plus repousser les richesses qu'offre inutilement le Brésil depuis trois siècles. Le climat est sain dans cette partie du Nouveau-Monde. Les ports y sont multipliés. Ses côtes, d'un accès facile, sont généralement fertiles. L'intérieur du pays, encore plus productif & coupé par un grand nombre de fleuves navigables, peut être cultivé pour les besoins ou les délices de l'Europe. Les productions particulières à l'Amérique y prospèrent toutes, malgré les dégâts des fourmis, sans qu'il faille craindre de les voir détruites

par ces terribles ouragans , par ces sécheresses dévorantes qui désolent si souvent les meilleures isles de cet hémisphère. On y est encouragé au travail par l'abondance & le bon marché des subsistances , des bestiaux , des esclaves. Rien n'y manque pour en faire un des plus beaux établissemens du globe.

Il le deviendra , lorsqu'on l'aura déchargé de cette multitude d'impôts , de cette foule de traitans qui l'humilient & qui l'oppriment ; lorsque d'innombrables monopoles n'enchaîneront plus son activité ; lorsque le prix des marchandises qu'on lui porte ne sera pas doublé par les taxes dont on les accable ; lorsque ses productions ne paieront plus de droits ou n'en paieront pas de plus considérables que celles de ses concurrens ; lorsque sa communication avec les autres possessions nationales aura été débarrassée des entraves qui la gênent ; lorsqu'on lui aura ouvert les Indes Orientales , & permis de tirer de son propre sein l'argent qu'exigeroit cette liaison nouvelle.

La colonie a des bras suffisans pour multiplier , pour étendre ses travaux. Au tems où nous écrivons , elle compte cent soixante-seize mille vingt-huit blancs ; trois cens qua-

rante-sept mille huit cens cinquante-huit esclaves; deux cens soixante-dix-huit mille trois cens quarante-neuf Indiens: ce qui lui forme une population de huit cens deux mille deux cens trente-cinq personnes. On fait monter à deux cens mille le nombre des sauvages encore errans dans le Brésil. Peut-être ne feroit-il pas impossible de leur faire reconnoître l'autorité de la cour de Lisbonne: mais ce seroit sans beaucoup d'utilité, à moins que des administrateurs plus éclairés que ceux qui les ont précédés, n'imaginâssent des méthodes qui ont échappé à trois siècles de méditation.

Un moyen plus sûr d'augmenter la masse des productions seroit de recevoir, au Brésil, tous les étrangers qui voudroient en entreprendre la culture. Une infinité d'Américains, Anglois, François, Hollandois, dont les plantations sont épuisées; beaucoup d'Européens qui ont la manie devenue si commune de faire promptement fortune, y porteroient leur activité leur industrie & leurs capitaux. Ces hommes entreprenans introduiroient un meilleur esprit dans la colonie, & redonneroient à la race dégénérée des Portugais créoles un ressort qu'ils ont perdu depuis très-long-tems.

Cet ordre de choses s'établirait, sans bleffer aucun intérêt. Les deux tiers des bords des grandes rivières sont en friche. Ces terres vierges appartiennent à la couronne, dont le système a toujours été d'accorder gratuitement une lieue de sol, sous la condition formelle de le mettre en valeur dans le tems prescrit. En distribuant ces domaines à ses nouveaux sujets, elle ne dépouillerait pas les anciens, & elle augmenterait ses cultures ainsi que le nombre de ses défenseurs.

Mais pour accélérer les avantages du nouveau plan, il faudroit effacer jusqu'à la moindre trace de l'inquisition, de ce tribunal horrible, dont le nom seul fait frémir les nations qui n'ont pas entièrement renoncé à leur raison. Ce seroit même peu, si l'on ne diminuoit encore l'influence du clergé dans les résolutions publiques & dans les affaires des particuliers.

On a vu des états favoriser la corruption des prêtres, pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas infallible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne fauroit approuver cette exé-

crable politique. Il seroit plus sûr & plus convenable d'ouvrir indistinctement à tous les citoyens , l'entrée du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elle seroit fermée à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques & des nègres. Cette distinction a fait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissemens d'Afrique. Pourquoi continue-t-elle en Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses?

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devoit jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent, seront, disent-ils, payés par ceux qui réclameront leur ministère. Cette méthode redoublera leur vigilance & leur zèle. Leur habileté, pour la conduite des ames, s'accroîtra, chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été contredits par des philosophes qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, seroit funeste au repos public; & qu'il valoit mieux

endormir ce corps ambitieux dans l'oïfiveté, que de lui donner de nouvelles forces. N'observe-t-on pas, ajoutent-ils, que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple? N'est-ce pas là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion? Le bien des empires veut que le clergé ait une subsistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps & le nombre des membres. La misère le rend fanatique, l'opulence le rend indépendant; l'un & l'autre le rendent séditieux.

Ainsi le pensoit du moins un philosophe qui disoit à un grand monarque. Il est dans vos états un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains est aussi vil devant l'être des êtres que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru

de préférence aux maîtres du monde. Quelles doivent être les suites naturelles d'un pareil systême ? De menacer la société de troubles interminables, jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance absolue du magistrat ; & ils n'y tomberont efficacement qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement que par cette voie. C'est l'ouvrage d'une administration prudente que d'amener, sans troubles & sans secousse, le sacerdoce à cet état, où sans obstacles pour le bien, il sera dans l'impuissance de faire le mal.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but salutaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans se trouvent imbus par une éducation vicieuse & monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumière semble ré-

servée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, en déterminant les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; en réformant, en perfectionnant l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matière d'opinion, ce qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser; à en faire usage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses forces. Les pères défendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne

seront plus bornés à gémir sur l'oïfiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en fera plus la satire.

XXIX. La Cour de Lisbonne devroit-elle être arrêtée dans ses projets de réforme par la crainte de se brouiller avec l'Angleterre? La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglois. On oublie que la monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le tems de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois siècles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrit un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât

imaginât qu'il ne pouvoit se soutenir par lui-même : semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la puiffillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation ; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée, il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne-foi. C'est une vérité générale, applicable sur-tout aux états qui possèdent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barrière impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop longtemps joui, soutiendra toujours un état, dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Ja-

mais la politique soupçonneuse , inquiète & prévoyante de notre siècle , ne souffriroit que tous les trésors du Nouveau - Monde fussent dans la même main , ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique , menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devoit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pouffer la négligence aussi loin qu'elle le faisoit , lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques , ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins. Comme elle n'avoit ni forces de terre , ni forces de mer , elle étoit comptée pour rien dans le systême politique ; ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la considération ? il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre , qu'elle la fasse même , si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix , lorsque tous les peuples sont en armes. Dans le monde politique , comme dans le monde physique , un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance , intéressent toutes les autres. Celles mêmes qui sont les

plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur modération ou de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment surtout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié: tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne lève enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre & l'aliment de sa prospérité; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé, pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment: semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replieroit sur elle-même, n'annonceroit que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'on fera de tems en tems pour la métropole ou pour les colonies, ne feront que de foibles pallia-

tifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

XXX.
Peut-on
raisonna-
blement ef-
pérer que le
Portugal
améliorera
son sort &
celui de ses
colonies ?

On ne fauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomènes destructeurs, peuvent renouveler la face des empires. Le tremblement de terre du premier novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces superbes cités est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme, peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés & corrompus, pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagère, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les abîmes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

Comment se bercer de l'espoir d'un meilleur

avenir, lorsqu'on ne voit point sortir des ruines de Lisbonne un meilleur ordre de choses, un nouvel état, un peuple nouveau? La nation à laquelle une grande catastrophe n'apprend rien, est perdue sans ressource, ou sa restauration est renvoyée à des siècles si reculés, qu'il est vraisemblable qu'elle sera plutôt anéantie que régénérée. Que le ciel écarte ce terme fatal du Portugal! qu'il en éloigne le présage de ma pensée où il ne pourroit se fixer ou rentrer sans me plonger dans une profonde affliction. Mais, dans ce moment, je ne puis me dissimuler qu'autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les âmes flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement, qui se joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimèrent les consciences foibles; & l'époque de ce grand phénomène, fut celle d'une grande servitude. Triste & commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque tou-

214 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE, &c.
jours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire ; soit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir ; soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, & qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Amérique Méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les isles de ce Nouveau - Monde.

Fin du neuvième Livre.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIXIÈME.

*Établissement des nations Européennes dans le
grand Archipel de l'Amérique.*

JUSQU'A présent, nous avons marché
d'horreurs en horreurs, à la suite des Espa-
gnols & des Portugais. Les Anglois, les Fran-
çois, les Hollandois, les Danois avec les-
quels nous allons descendre dans les isles,

I.
Confidéra-
tions sur la
conduite de
toutes les
nations de
l'Europe

dans le Nou-
veau-Mon-
de.

y feront - ils moins féroces que ceux qui se font emparés du continent ? Les habitans renfermés dans ces espaces limités, subiront-ils le sort déplorable des Péruviens, des Mexicains & des Brésiliens ? Des hommes civilisés ayant tous vécu dans leur patrie sous des gouvernemens, sinon sages du moins anciens ; ayant tous été nourris dans des foyers où ils avoient reçu les leçons & quelquefois l'exemple des vertus ; tous élevés au centre de villes policées où l'exercice d'une justice severe les avoit accoutumés à respecter leurs semblables, auront-ils tous, tous sans exception, une conduite que l'humanité, leur intérêt, leur sûreté, les premières lueurs de la raison proscrivent également, & continueront-ils à devenir plus barbares que le sauvage ? En ferai-je donc réduit à ne tracer que d'affreux tableaux ? Bon Dieu ! A quel ministère étois-je réservé ? Cette métamorphose de l'Européen expatrié est un phénomène si étrange ; l'imagination en est si profondément affectée, que tandis qu'elle s'en occupe avec étonnement, la réflexion se tourmente pour en découvrir le principe, soit dans la nature

humaine en général, soit dans le caractère particulier des navigateurs, soit dans les circonstances antérieures ou postérieures à l'événement.

On se demande si l'homme une fois affranchi, par quelque cause que ce soit, de la contrainte des loix, n'est pas plus méchant que l'homme qui ne l'a jamais sentie. Des êtres assez mécontents de leur sort, assez dénués de ressources dans leur propre contrée, assez indigens ou assez ambitieux pour dédaigner la vie & s'exposer à des dangers, à des travaux infinis sur l'espérance vague d'une fortune rapide, ne portoient-ils pas au fond de leurs cœurs le germe fatal d'une déprédation qui dut se développer avec une célérité & une fureur inconcevables, lorsque sous un autre ciel, loin de toute vindicte publique & des regards imposans de leurs concitoyens, ni la pudeur, ni la crainte n'en arrêterent pas les effets ? L'histoire de toutes les sociétés ne nous prouve-t-elle pas que l'homme à qui la nature a accordé une grande énergie, est communément un scélérat ? Le péril d'un long séjour, la nécessité d'un prompt retour se joignant au desir de

justifier les dépenses de l'entreprise par l'étalage de la richesse des contrées découvertes, n'en dûrent-ils pas occasionner & accélérer la dépouille violente? Les chefs de l'entreprise & leurs compagnons, tous également effrayés des dangers qu'ils avoient courus, de ceux qui leur restoit à courir, des misères qu'ils avoient souffertes, ne pensèrent-ils pas à s'en dédommager comme des gens résolus à ne s'y pas exposer une seconde fois? L'idée de fonder des colonies dans ces régions éloignées & d'en accroître le domaine de leur souverain, se présenta-t-elle jamais bien nettement à l'esprit d'aucun de ces premiers aventuriers; & le Nouveau-Monde ne leur parut-il pas plutôt une riche proie qu'il falloit dévorer, qu'une conquête qu'il falloit ménager? Le mal, commencé par cet atroce motif, ne se perpétua-t-il pas tantôt par l'indifférence des ministres, tantôt par les divisions des peuples de l'Europe; & n'étoit-il pas consommé, lorsque le tems du calme amena nos gouvernemens à des vues plus solides? Les premiers députés à qui l'on confia l'inspection & l'autorité sur ces contrées, avoient-ils, pouvoient-ils avoir

les lumières & les vertus propres à s'y faire aimer, à s'y concilier la confiance & le respect, & y établir la police & les loix; & n'y passèrent-ils pas aussi avec la soif de l'or qui les avoit dévastées? Falloit-il se promettre à l'origine des choses une administration que l'expérience de plusieurs siècles n'a pas encore amenée? Est-il possible, même de nos jours, de régir des peuples séparés de la métropole par des mers immenses, comme des sujets placés sous le sceptre? Des postes lointains ne devant jamais être sollicités & remplis que par des hommes indigens & avides, sans talent & sans mœurs, étrangers à tout sentiment d'honneur & à toute notion d'équité, le rebut des hautes conditions de l'état, la splendeur de ces colonies dans l'avenir n'est-elle pas une chimère, & le bonheur futur de ces régions ne seroit-il pas un phénomène plus surprenant encore que leur première dévastation?

Maudit soit donc le moment de leur découverte! Et vous, souverains Européens, quel peut être le motif de votre ambition jalouse pour des possessions, dont vous ne

pouvez qu'éterniser la misère ? & que ne les restituez-vous à elles-mêmes , si vous désespérez de les rendre heureuses ! Dans le cours de cet ouvrage , j'ai plus d'une fois osé vous en indiquer les moyens : mais je crains bien que ma voix n'ait crié & ne crie encore dans le désert.

L'Amérique renferme , entre le huitième & le trente-deuxième degré de latitude septentrionale , l'archipel le plus nombreux , le plus étendu , le plus riche que l'océan ait encore offert à la curiosité , à l'activité , à l'avidité des Européens. Les isles qui le forment sont connues , depuis la découverte du Nouveau-Monde , sous le nom d'Antilles. Les vents qui soufflent presque toujours de la partie de l'Est , ont fait appeller celles qui sont plus à l'orient , isles du vent , & les autres , isles sous le vent. Elles composent une chaîne dont un bout semble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo , & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne seroit-il pas téméraire de les regarder comme les sommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme , & qui sont devenues des

isles par une révolution qui a submergé tout le plat pays.

Toutes les isles du monde paroissent avoir été détachées du continent, par des embrâsemens souterrains ou par des tremblemens de terre.

La fameuse Atlantide, dont le nom ne subsiste plus, depuis plusieurs milliers d'années, fut une vaste terre, située entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonstances font présumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les isles du Cap-Verd, les Açores, Madère, les Canaries, doivent avoir fait partie des continens voisins, ou d'autres continens abîmés. Les observations récentes des navigateurs Anglois ne permettent presque pas de douter que toutes les isles de la mer du Sud n'aient formé plus ou moins anciennement une même masse. La Nouvelle-Zélande, la plus considérable de ces isles, est remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitans ne sont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; & malgré un éloignement de six cens quatre-

II.

Est-il vraisemblable que le grand archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voisin?

vingts lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'isle d'Otahiti, découverte il n'y a que peu d'années.

Des monumens certains attestent ces grands changemens. Le physicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les espèces, des coraux, des bancs d'huitre, des poissons de mer, entiers ou mutilés, entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & sur la superficie des montagnes : l'instabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleversé par l'océan, dont il éprouve les vicissitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenses, & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de fables devant des cités, qui furent autrefois des ports fameux : la situation horizontale & parallèle des couches de terre & de productions marines ; assemblées alternativement de la même façon, composées des mêmes matières, régulièrement cimentées par l'action constante & successive de la même cause : la correspondance entre les côtes séparées par

quelque bras de mer , où l'on voit d'un côté des angles faillans opposés à des angles rentrans de l'autre , à droite des lits du même sable ou des mêmes pétrifications , placés au niveau de semblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur source commune : la formation des collines & des vallons où ce vaste fluide a , pour ainsi dire , laissé l'empreinte éternelle de ses ondulations : tout nous dit que l'océan a franchi ses bornes naturelles , ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'insurmontables , & que disposant du globe de la terre au gré de son inconstance , il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ses habitans. De-là ces déluges successifs & jamais universels , qui ont couvert la face de la terre , sans la dérober toute entière à la fois : car les eaux agissant en même-tems dans les cavités & sur la superficie du globe , ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit , sans en diminuer les autres dimensions , ni se déborder d'une part sans tarir de l'autre ; & l'on ne sauroit imaginer une altération dans la masse entière qui fit tout-à-coup disparoître les mon-

tagnes, ou s'élever la mer au-dessus de leur sommet. Quel changement subit d'organisation poufferoit tous les rochers & toutes les matières solides au centre du globe pour exprimer de ses flancs & de ses veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une masse d'eaux & de germes perdus? N'est-ce pas assez que chaque hémisphère soit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer? Ce sont ces assauts continuels qui nous ont sans doute caché si long-tems le Nouveau-Monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que séparé du nôtre.

Quelles que soient les causes secrètes de ces révolutions particulières, dont la cause générale est visiblement dans les loix connues du mouvement universel, les effets en seront toujours sensibles pour tout homme qui aura le courage & la sagacité de les voir. Ils le seront plus particulièrement pour les Antilles, si l'on parvient à constater qu'elles éprouvent des secousses violentes toutes les fois que les volcans des Cordelières jettent des matières, ou que le Pérou est ébranlé.

Cet

Cet archipel, comme celui des Indes orientales, situé presque à la même hauteur, paroît formé par la même cause, c'est-à-dire, par le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pousse la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée; où la mer semble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppose, & s'ouvrant un cours sans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, est, à peu de chose près, nord, & nord nord-ouest. Cette direction se continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-ouest, & se termine à Antigoa. Ici la ligne se courbe tout-d'un-coup, & se prolongeant en ligne droite à l'ouest, au nord-ouest, rencontre successivement Porto-Rico, Saint-Dominique, Cuba, connues sous le nom d'isles sous le vent. Ces isles sont séparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont six lieues, d'autres quinze ou vingt;

mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'est pas à dix brasses.

La direction des montagnes, dont les Antilles sont couvertes, suit celles que ces isles gardent entre elles. Cette direction est si régulière, qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent, dont la Martinique seroit le promontoire le plus au nord-ouest.

Les sources d'eau, qui, aux isles du vent, se précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces isles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire, celui qui, selon nos conjectures, a été mer dans tous les tems, est privé d'eau courante. Nulles sources n'y coulent des hauteurs. Elles eussent été perdues; parce qu'après avoir parcouru un espace fort court & très-rapide, elles se seroient jettées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques rivières dont l'embouchure est

à la côte du nord, & la source est dans les montagnes qui règnent de l'est à l'ouest ; c'est-à-dire, dans toute la longueur de ces isles. Ces rivières arrosent un plat pays considérable, qui n'a pas été sans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes, qui regarde vers le sud, où la mer bat plus furieusement & imprime des traces de submersion, verse dans les trois isles plusieurs belles rivières, quelques-unes même assez considérables pour recevoir les plus grands vaisseaux.

Ces observations, qui paroissent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, sont fortifiées par des observations d'un autre genre, mais aussi décisives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les isles les plus voisines de la terre ferme, produisent comme elle des arbres mous, du cacao sauvage. Ces espèces ne se retrouvent plus, du moins en quantité, dans les isles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba, située à l'autre extrémité des Antilles, produit, comme la Floride, dont elle est peut-être détachée, du cèdre, du cyprès, l'un & l'autre très-propres pour la construction des vaisseaux.

III.

Quelle est
la nature du
sol des isles?
Quels végé-
taux y trou-
voit-on
avant l'in-
vasion?

Le sol des Antilles est en général une couche d'argile ou de tuf plus ou moins épaisse, sur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argile ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là, où l'argile moins humide & plus friable se mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il se forme une couche de terre plus épaisse que celle qu'on trouve sur des argiles grasses. Le tuf a aussi ses propriétés suivant ses différentes qualités. Là, où il est moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties se détachent en forme de caissons toujours altérés, mais conservant une fraîcheur utile aux plantes. C'est ce qu'on appelle en Amérique un sol de pierre ponce. Par-tout où l'argile & le tuf ne comportent pas ces modifications, le sol est stérile, aussi-tôt que la couche formée de la décomposition des plantes originaires, est détruite par la nécessité des sarclages qui exposent trop souvent les sels aux rayons du soleil. De-là vient que la culture, qui exige le moins de sarclage, & dont la plante couvre de ses feuilles les sels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorsque les Européens abordèrent aux Antilles, ils les trouvèrent couvertes de grands arbres, liés pour ainsi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui, s'élevant comme du lierre, embrassoient toutes les branches & les déroboient à la vue. Cette espèce parasite croissoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois sans la couper. On lui donna le nom de liane analogue à sa flexibilité. Ces forêts, aussi anciennes que le monde, avoient plusieurs générations d'arbres qui, par une singulière prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, sans excrescence, ni défecuosité. La chute annuelle des feuilles, leur décomposition, la destruction des troncs pourris par le tems, formoient, sur la surface de la terre, un sédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuse dans les nouvelles plantations qu'on substituoit à ces arbres.

Dans quelque terrain qu'ils eussent poussé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins : mais elles s'étendoient en superficie

à proportion du poids qu'elles avoient à soutenir. L'extrême sécheresse de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénétrèrent jamais bien avant, parce que le soleil les repompe en peu de tems, & des rosées continuelles qui humectent sa surface, leur donnoient une direction horizontale, au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croissoient au sommet des montagnes & dans des endroits escarpés, étoient très-durs. Ils se laissoient à peine entamer par l'instrument le plus tranchant. Tels étoient l'agouti, le palmiste, le barata, qu'on a depuis si utilement employés dans la charpente : tels étoient le courbaril, le mance-nilier, l'acajou, le bois de fer, qui se sont trouvés propres aux ouvrages de menuiserie : tel l'acomat, qui, caché en terre ou exposé à l'air, se conserve long-tems, sans être attaqué par les vers ou pourri par l'humidité : tel le mapou, dont le tronc de quatre ou cinq pieds de diamètre, sur une flèche de quarante ou cinquante, servoit à former des canots d'une seule pièce.

Les vallées, fertilisées aux dépens des

montagnes, étoient couvertes de bois mous. Au pied de ces arbres croissoient indistinctement les plantes qu'un sol libéral produisoit pour la subsistance des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étoient l'igname, le chou caraïbe, la patate, dont les racines tubéreuses, comme celles de la pomme de terre, pouvoient donner, ainsi qu'elles, une nourriture saine. La nature, qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractère des peuples & les denrées destinées à leur subsistance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du soleil, qui se plaisoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne traversoient pas le travail libre & spontané de la nature, en détruisant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation, sans lui assigner le lieu & le tems de féconder. Cueillant au hasard & dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins, ils avoient observé sans étude

que la décomposition de ce que nous appelons mauvaises herbes, étoit nécessaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-faines : mais insipides sans préparation, elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les assaisonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & avec le fruit acide d'une plante assez semblable à notre oseille, elles donnoient une liqueur forte, qui étoit l'unique boisson composée des sauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans l'eau commune, aux rayons d'un soleil brûlant.

Outre ces nourritures, les isles offroient à leurs habitans une assez grande variété de fruits, mais fort différens des nôtres. Le plus utile étoit la banane. La racine du bananier est tubéreuse, garnie de chevelu. Sa tige tendre & molle a sept pieds dans sa plus grande hauteur & huit pouces de diamètre : elle est composée de plusieurs tuniques ou gaines concentriques, assez épaisses, terminées chacune par une pétiole ferme, creusée

en gouttière, qui supporte une feuille de six pieds de long sur deux de large. Ces feuilles, rassemblées en petit nombre au sommet de la tige, se courbent par leur propre poids, & se dessèchent successivement. Elles sont minces, très-lisses, vertes en-dessus, plus pâles en-dessous, garnies de nervures parallèles & très-ferrées, qui se réunissent à la côte & donnent à la feuille un œil fatiné. Au bout de neuf mois, le bananier pousse du milieu de ses feuilles, lorsqu'elles sont toutes développées, un jet de trois à quatre pieds de longueur & de deux pouces de diamètre, garni par intervalles de bourlets demi-circulaires, qui supportent chacun un bouquet de douze fleurs ou plus, recouverts d'une spathe ou enveloppe membraneuse. Chaque fleur a un pistil chargé d'un style de six étamines & d'un calice à deux feuillets; l'un intérieur, alongé, terminé par cinq dents; l'autre intérieur, plus court & concave. Ce pistil & une des étamines avortent dans les fleurs de l'extrémité dont les bouquets sont petits, ferrés, cachés sous des enveloppes colorées & persistantes. Dans les autres fleurs, on trouve jusqu'à cinq étamines avortées;

mais le pistil devient un fruit charnu, allongé, légèrement arqué, couvert d'une pellicule jaune & épaisse, rempli d'une substance pulpeuse, jaunâtre, un peu sucrée & très-nourrissante. L'assemblage de ces fruits, porté au nombre de cinquante & plus sur une même tige, prend le nom de régime de bananes : c'est la charge d'un homme. Lorsqu'il tient à la tige, son poids le fait pencher vers la terre. Dès qu'il est cueilli, cette tige se dessèche & fait place à de nouveaux rejettons qui sortent de la racine & fleurissent neuf mois après ou plus tard, lorsqu'ils sont transplantés. On ne connoît pas d'autre manière de multiplier le bananier qui ne donne jamais de graine.

Cette plante fournit plusieurs variétés qui ne diffèrent que par la forme, la grosseur & la bonté du fruit. Il est agréable au goût. On le mange cru ou préparé de diverses manières.

Une singularité qui mérite d'être observée, c'est que tandis que la plante vorace, que nous avons appelée liane, embrassoit tous les arbres stériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confusément

mêlés avec les premiers. Il sembloit que la nature lui eût ordonné de respecter ce qu'elle destinoit à la nourriture des hommes.

Les isles n'avoient pas été traitées aussi favorablement en plantes potagères, qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le cresson formoient en ce genre toutes leurs richesses.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domestiques. Les quadrupèdes, tous bons à manger, se réduisoient à cinq espèces, dont la plus grosse ne surpasseoit pas nos lapins. Les oiseaux, plus brillans & moins variés que dans nos climats, n'avoient guère d'autre mérite que leur parure: peu d'entre eux rendoient de ces sons touchans qui charment les oreilles; tous, ou presque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poisson y étoit à-peu-près aussi commun que dans les autres mers: mais il y étoit ordinairement moins sain & moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les isles contre les infirmités peu communes de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les man-

geât, soit qu'on en prit le suc par infusion; elles produisoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux, autrefois paisibles, ont adopté ces simples toujours verts, toujours dans leur force; & ils les ont préférés à tous les remèdes que l'Asie est en possession de fournir au reste de l'univers.

IV.

Le climat
des isles est-
il agréable,
est-il sain?

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux isles; celle de la sécheresse & celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse & qui cache ses opérations secrètes sous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les observateurs qui étudient sa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du tems, & dans celle de la végétation, découvrent, qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une manière moins sensible.

Ces changemens presque imperceptibles ne préservent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la Zone Torride. Comme ces isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des posi-

tions & des qualités du terrain, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Rien n'est plus rare qu'un tems couvert, propre à la température. Quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des saisons que du vent. Partout où il ne souffle pas, on brûle; & tous les vents ne rafraîchissent pas: il n'y a que les vents de l'est qui tempèrent la chaleur. Ceux qui tiennent du sud ou de l'ouest, procurent peu de soulagement. Mais ils sont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'est. Les arbres exposés à son action, sont forcés de pousser leurs branches vers l'ouest dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche leurs racines sont plus robustes & plus alongées sous terre du côté de l'est, comme pour former un point d'appui dont la résistance soit égale à la force du vent dominant. Aussi

remarque-t-on que lorsque le vent d'ouest souffle avec quelque violence, les arbres sont renversés facilement; de sorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne suffit pas de savoir combien d'arbres sont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'est a deux causes permanentes, dont la vraisemblance est frappante. La première est ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, & qui est nécessairement plus rapide sous la ligne équinoxiale que sous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'espace à parcourir dans le même tems. La seconde vient de la chaleur du soleil qui en paroissant sur l'horizon, raréfie, l'air, & l'oblige à fluer vers l'occident, à mesure que la terre avance vers l'orient.

Aussi le vent d'est, qui ne se fait guère sentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à mesure que le soleil monte sur l'horizon. Il diminue à mesure que cet astre baisse. Il tombe enfin tout-à-fait vers le soir; mais le long des côtes seulement, & non en pleine mer. Les raisons de cette différence s'offrent d'elles-

mêmes. Après le coucher du soleil, l'air de la terre qui demeure long-tems raréfié à cause des exhalaisons qui sortent continuellement du globe échauffé, reflue nécessairement sur celui de la mer : c'est ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il se fait sentir la nuit ; & continue jusqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du soleil reflue à son tour vers la terre, où l'air s'est condensé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on observe que le vent d'est se trouve plus régulier, plus fort sous la canicule que dans les autres tems ; parce que le soleil agit plus vivement sur l'air. Ainsi la nature fait servir les ardeurs même de cet astre, au rafraîchissement des contrées qu'il embrâse. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir sans cesse de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuise continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue aussi à tempérer le climat des isles de l'Amérique ; mais non partout également. Là où rien ne fait obstacle au vent d'est, il chasse les nuées à mesure qu'elles se forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou sur les montagnes. Mais

quand les orages sont trop violens, ou que les vents variables & passagers du sud & de l'ouest viennent troubler l'empire du vent d'est, alors il pleut. Dans les autres positions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies sont si communes & si abondantes, sur-tout durant l'hyver qui dure depuis la mi-juillet jusqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent, suivant les meilleures observations, autant d'eau dans une semaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'espace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce sont des torrens dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle, si elle n'étoit pour ainsi dire inconnue sous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchissent l'air, mais elles causent une humidité dont les suites sont également incommodes & funestes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conserve au plus vingt-quatre heures. Les fruits se pourrissent, soit qu'on les cueille mûrs, ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biscuit pour ne pas moisir. Les vins ordinaires s'aigrissent en fort peu de tems. Le fer se rouille
du

du matin au soir. Ce n'est qu'avec des précautions continuelles qu'on conserve les semences, jusqu'à ce que la saison de les confier à la terre soit arrivée. Dans les premiers tems qui suivirent la découverte des Antilles, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitans du pays, se gâtoit si vite, qu'il fallut l'envoyer avec ses épis. Cette précaution nécessaire enchérissoit si fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On substitua la farine aux grains, ce qui diminueoit les frais, mais abrégeoit la conservation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du son qui contribue à sa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des pilons de fer, de manière qu'elle formoit un corps dur presque impénétrable à l'air. L'expérience confirma une physique si judicieuse; & cet usage généralement adopté s'est toujours perfectionné de plus en plus.

On croyoit qu'il ne restoit plus rien à

faire, lorsque M. Duhamel propofa une autre précaution, celle de faire fécher les farines dans des étuves, avant de les embarquer. Cette idée fixa l'attention du miniftère de France. On envoya dans le Nouveau-Monde des farines préparées fuyant la nouvelle méthode & d'autres fuyant la pratique ancienne. A leur retour, les premières n'avoient rien perdu, & les dernières fe trouvèrent à demi-pourries & dépouillées de leur matière glutineufe. Tous les effais ont donné les même réfultats. Il eft doux d'efpérer qu'une découverte fi utile ne ferapas perdue pour les nations qui ont formé des établifsemens au midi de l'Amérique. Si elle n'y assure pas aux fubfiftances la même durée qu'elles ont dans nos climats fecs, & tempérés, du moins s'y corrompront-elles moins vîtes, du moins s'y conferveront-elles plus long-tems.

V.
Phénomè-
mes ordina-
res dans les
ifles.

Quelque fâcheux que foient ces effets naturels de la pluie, elle en occafionne de plus redoutables encore : ce font des tremblemens de terre affez fréquens, & quelquefois terribles dans les ifles. Comme ils fe font sentir le plus fouvent dans le cours, ou vers la fin de la faifon pluvieufe, & dans

les tems des grandes marées, d'habiles physiciens ont conjecturé que ce phénomène pouvoit provenir de ces deux causes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creusent & ravagent la terre de plus d'une manière. L'océan, sur-tout, attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les assauts que cet élément inquiet & turbulent ne cesse de lui livrer, il en est un connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée*. On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis juillet jusqu'en octobre; & c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'ouest ou du sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui, de loin, paroissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cens pas, s'élèvent tout-à-coup près du rivage, comme si elles étoient pressées obliquement par une force supérieure, & crèvent avec une violence extrême. Les vaisseaux qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni se soutenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les infortunés

matelots qui ont vu approcher pendant plusieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement si extraordinaire de la mer a été regardé jusqu'ici comme la fuite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; & le raz de marée se fait sentir dans une partie d'une isle couverte par une autre isle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette observation a déterminé M. Dutasta qui a vu l'Afrique & l'Amérique en physicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cause plus vraisemblable de ce singulier phénomène. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une science, s'il se détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraisemblablement des lumières plus sûres sur les ouragans.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, & toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la Zone Torride, succède une nuit universelle & profonde; à la pa-

rure d'un printems éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés ou leurs débris dispersés. Les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisoit à regarder des côteaux riches & verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleversées & des cavernes hideuses. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parens sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & se brisent contre les rochers ébranlés & fracassés; les cris & les hurlemens des hommes & des animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres & de débris: tout semble annoncer les dernières convulsions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amènent des récoltes plus abondantes, & hâtent les productions de la terre. Soit que de si violentes agitations ne déchirent son sein que pour le préparer à la fécondité, soit que l'ouragan charie quelques matières propres à la végétation des plantes; on a remarqué que ce désordre apparent & passager étoit

non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la régénération par la destruction même, mais un moyen de conserver ce tout, qui n'entretient sa vie & sa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitans des Antilles croyoient avoir de sûrs pronostics de ce phénomène effrayant. Lorsqu'il doit arriver, disoient-ils, l'air est trouble, le soleil rouge, & cependant le tems est calme & le sommet des montagnes clair. On entend sous terre, ou dans les citernes, un bruit sourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le disque des étoiles semble obscurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel est au nord-ouest, d'un sombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & se soulève même au milieu du calme. Le vent tourne subitement de l'est à l'ouest, & souffle avec violence par des reprises qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'ose assurer la vérité de toutes ces observations, il semble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philosophie, à négliger les idées & même

les préjugés des peuples sauvages sur les tems & sur les saisons. Leur désœuvrement & l'habitude où ils sont de vivre en plein champ, les met dans l'occasion & la nécessité d'observer les plus petits changemens qui se passent dans l'air, & d'acquérir sur ce sujet des connoissances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus sédentaires. Peut-être est-ce à l'homme des forêts à trouver les faits, & aux savans à chercher les causes. Démêlons, s'il se peut, celle des ouragans, phénomène si commun en Amérique, qu'il auroit suffi seul pour la faire désertée, ou la rendre inhabitable depuis des siècles.

Aucun ouragan ne vient de l'est, c'est-à-dire, du plus grand espace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien constaté nous engageroit à croire qu'ils se forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'ouest qui règne constamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du sud, depuis juillet jusqu'en janvier, & le vent du nord qui souffle en même-tems dans la partie septentrionale, doivent, lorsqu'ils se rencontrent, se heurter avec une violence

proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit fortir avec impétuosité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raison combinée de sa force motrice & du diamètre de la gorge. Tout corps solide qui se trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impression plus ou moins forte, selon qu'il lui opposera plus ou moins de surface; enforte que si sa position coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne fait ce qui pourroit en résulter pour la masse entière. Heureusement les divers gissemens des isles, leur forme sphérique ou angulaire présentent à ces effroyables torrens d'air, des surfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant, divisent ses forces, ou les brisent par degrés. L'expérience même autorise à dire que leur activité s'épuise à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs observateurs ont remarqué que tous les ouragans qui, successivement ont bouleversé les isles, venoient du nord-ouest, & par conséquent

des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La distance où sont quelques îles de cette direction, n'est pas une raison suffisante pour faire rejeter ce sentiment; parce que plusieurs causes peuvent faire décliner vers le sud ou vers l'est un courant d'air. Ainsi nous croyons qu'on s'est mépris, quand on a pensé que la violence d'un ouragan agissoit sur tous les rumb de vent. Tels sont les phénomènes destructeurs, au prix desquels la nature fait acheter les richesses du Nouveau - Monde: mais quel obstacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert?

Christophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trouva pas des insulaires aussi foibles aussi timides que ceux qu'il avoit d'abord subjugués. Les Caraïbes, qui se croyoient originaires de la Guyane, avoient la taille médiocre, renforcée & nerveuse; telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robustes, si leur vie & leurs exercices avoient fécondé ces dispositions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites;

VI.
Habitudes
des Carai-
bes, anciens
habitans
des îles du
vent.

leurs yeux étoient noirs , gros & un peu faillans. Leur figure auroit été agréable , s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature , pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des fourcils & des cheveux, ils n'avoient pas un seul poil sur tout le corps. Ils ne portoient aucune espèce de vêtement, & n'en étoient pas moins chastes. Seulement pour se garantir de la morsure des insectes , ils se peignoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écreviffe cuite.

Leur religion se borroit à cette opinion si naturelle à l'homme , qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares , & conservée même chez plusieurs des nations civilisées ; c'est-à-dire , qu'ils croyoient confusément un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit guère ; mais ils redoutoient beaucoup l'être mal-faisant. Leurs autres superstitions étoient plus absurdes que dangereuses , & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au christianisme , lorsqu'on le leur offrit. Sans disputer contre ceux qui

leur en prêchoient les dogmes, ils refusoient de les croire, de peur, disoient-ils, que leurs voisins ne se moquassent d'eux.

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espèce de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix dont ils jouissoient, à cette pitié innée qui précède toute réflexion, & d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme, auquel il suffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ses semblables. Ainsi, pour humaniser les despotes, il suffiroit qu'ils fussent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilassent de leurs mains voluptueuses les eunuques de leur ferrail; qu'ils allâssent dans les champs de bataille recueillir le sang, entendre les imprécations, voir les convulsions & l'agonie de leurs soldats mourans; qu'ils entrâssent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies, les fractures, les maladies occasionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal-sains, par la dureté des corvées & des impôts, par

les calamités qui naissent des vices de leur caractère. Combien ces sortes de spectacles ménagés à l'éducation des princes, épargneroient de crimes & de maux aux humains ! Que les larmes des rois vaudroient de biens aux peuples !

Les Caraïbes qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent, ne connoissoient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni les assassins, si communs chez les peuples policés. La religion, les loix, les échafauds, ces dignes par-tout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne suivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquoit quelque chose, ils disoient que *les Chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces insulaires connoissoient peu les grands mouvemens de l'ame, sans en excepter celui de l'amour. Ce sentiment n'étoit pour eux qu'un besoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonstration de tendresse, pour ce sexe si recherché dans

d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, avoient usurpé le droit de les répudier, sans leur laisser celui de changer d'engagement. Elles-mêmes se sentoient nées pour obéir, & se résignoient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectoit guère l'ame des Caraïbes. Sans distinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils remarquèrent de la subordination entre les Européens. Ce systême bleffoit si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servoient-ils les moins forts? Comment un seul commandoit-il à tous? La guerre, la fourberie & la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problème.

Un peuple qui ne connoissoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas

avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille composoit une espèce de république séparée, jusqu'à un certain point, du reste de la nation. Elle formoit un hameau appelé *Carbet*, plus ou moins considérable, selon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec ses femmes & ses enfans du bas-âge. Tout autour, on voyoit les cases de ceux de sa postérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit; & pour meubles, des armes, des lits de coton sans art & sans travail, quelques corbeilles & des ustensiles de calbasse.

C'est-là que les Caraïbes passoit la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en sortoient, c'étoit pour rester accroupis dans un coin, où ils paroïssent enlévelis dans une profonde méditation. Lorsqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit sans les interrompre, sans les contredire, sans leur répondre que par un signe muet d'approbation.

Le soin de leur subsistance ne les occupoit pas beaucoup. Des sauvages qui passoit

leur vie dans l'air condensé des forêts ; qui se couvroient habituellement d'une couche de rocou , propre à boucher les pores de la peau ; qui couloient des jours oisifs dans une inaction entière : ces sauvages devoient transpirer fort peu & ne manger guère. Sans être réduits au pénible travail des défrichemens , ils trouvoient au pied des arbres une nourriture assurée , saine , convenable à leur tempérament , & qui ne demandoit pas une grande préparation. Si quelquefois on ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de la chasse & de la pêche , c'étoit le plus souvent à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractère. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danses étoient si graves & si sérieuses , que les mouvemens du corps se ressentoient de la pesanteur de l'ame. Cependant ces tristes fêtes , semblables à ces tems sombres qui couvrent des orages , se terminoient rarement sans effusion de sang.

Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivroient assemblés; l'ivresse échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes. On finissoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les seuls sentimens profonds qui pussent émouvoir ces ames sauvages, se perpétuoient ainsi par les plaisirs mêmes. C'est dans la joie des festins que les parens, les amis s'embrassoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent, & quelquefois dans les grandes isles.

Les Caraïbes s'embarquoient sur des bateaux formés d'un seul arbre, qu'on avoit abbatu en le brûlant par le pied. Des années entières avoient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes où tantôt un caprice aveugle & tantôt une haine violente les conduisoient, ces guerriers libres & volontaires y cherchoient des nations à exterminer. Ils attaquoient avec une espèce de massue, moins longue que le bras, avec leurs flèches empoisonnées

poisonnées. Au retour de l'expédition , d'autant plus promptement finie , que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive , les sauvages retomboient dans leur inaction.

Les Espagnols , malgré l'avantage de leurs armes , ne firent pas long-tems la guerre à ce peuple , & ne la firent pas toujours avec succès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils cherchèrent des esclaves : mais n'ayant pas trouvé des mines , & les Caräibes si fiers & si mélancoliques mourant dans l'esclavage , les Espagnols renoncèrent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur , & qu'ils ne pouvoient ni faire , ni conserver , sans des guerres continuelles & sanglantes.

Les Anglois & les François instruits de ce qui se passoit , hasardèrent quelques foibles armemens pour intercepter les vaisseaux Espagnols qui alloient dans ces parages. Les succès multiplièrent les corsaires. La paix qui régnoit souvent en Europe , n'empêchoit pas les expéditions. L'usage où étoit l'Espagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique , justifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis

VII.

Les Anglois & les François s'établirent aux îles du vent, sur la ruine des Caräibes.

long-tems les isles du vent sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de se brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention, un fol qui ne produisoit aucune des denrées qui étoient d'usage dans l'ancien monde? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Danambuc abordèrent, en 1625, à Saint-Christophe, le même jour, par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres, qu'ils ne s'enrichiroient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorsqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliment. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagèrent paisiblement les côtes de l'isle où le hafard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignèrent d'eux en leur disant : *il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous, ou que vous en ayez bien peu, pour en venir chercher si loin à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Frédéric de Tolède, qu'elle en-

voyoit en 1630 au Brésil avec une flotte redoutable , destinée contre les Hollandois , eut ordre d'exterminer en passant les pirates qui , suivant les préjugés de cette couronne , avoient usurpé une de ses possessions. Le voisinage de deux nations actives , industrieuses , caufoit de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentoient que leurs colonies seroient exposées , si d'autres peuples parvenoient à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne restèrent pas dans l'action , morts ou prisonniers , se réfugièrent avec précipitation dans les isles voisines. Le danger passé , ils retournèrent la plupart à leurs habitations. L'Espagne occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importans , ne les inquiéta plus , & se reposa peut-être de leur destruction sur leur jalousie.

Les deux nations vaincues suspendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà , soupçonnés de méditer une trahison à Saint-Christophe , ils avoient été chassés

ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'esprit d'inquiétude qui fuit l'usurpation, fit penser aux Européens que les autres peuples sauvages entroient dans la conspiration. On les attaqua dans leurs isles. Inutilement ces hommes simples, qui ne songeoient pas à disputer un terrain où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à mesure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en poursuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, sans être injustes.

Dans les premiers tems, les Anglois & les François faisoient cause commune contre les Caraïbes : mais cette espèce de société fortuite étoit souvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avoient l'adresse de faire la paix tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre; & par-là ils se ména-

goient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires, si l'Europe, qui ne s'occupoit guère d'un petit nombre d'aventuriers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de janvier 1660 leurs sujets du Nouveau-Monde à faire eux-mêmes une convention qui assuroit à chaque peuple les possessions que les événemens variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nièves, à Antigoa, à

Montferrat, en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation se réunirent. Leur population n'excédoit pas alors six mille hommes.

VIII.

Les François s'emparent d'une partie de St. Domingue. Caractère de ces aventuriers.

A cette époque, les établissemens Anglois qui, sous un gouvernement supportable quoique vicieux, avoient acquis quelque consistance, virent augmenter leur prospérité. Les colonies Françoises, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans, qui étoient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des privilèges exclusifs. Ces hommes, passionnés pour la liberté, se réfugièrent à la côte septentrionale de Saint-Domingue, qui servoit d'asyle à plusieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chassés de Saint-Christophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la manière des sauvages, ils faisoient sécher à la fumée, dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils se nourrissoient. Comme ils étoient sans femmes

& sans enfans, ils avoient pris l'usage de s'affocier deux à deux, pour se rendre les services qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces sociétés, & demeuroient toujours à celui qui survivoit à son compagnon. On ne connoissoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé; & ce qu'on ne trouvoit pas chez soi, on l'alloit prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de les en prévenir s'ils y étoient; ou s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. César trouva dans les Gaules le même usage qui porte le double caractère, & d'un état primitif où tout étoit à tous, & d'une condition postérieure, où la notion du tien & du mien étoit connue & respectée. Les différends étoient rares, & facilement terminés. Lorsque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fusil. Si la balle avoit frappé par derrière ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on caffoit la tête à l'auteur de l'affassinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils s'en prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu

au passage du tropique. Ces aventuriers avoient quitté jusqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendans.

Une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse; un caleçon encore plus sale fait en tablier de brasseur; pour ceinture une courroie où pendoient un sabre fort court & quelques couteaux; un chapeau sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant; des souliers sans bas; tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornoit à avoir un fusil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

La vie des Boucaniers se passoit à faire la guerre aux bœufs sauvages, extrêmement multipliés dans l'isle, depuis que les Espagnols y en avoient introduit la race. Les meilleures parties de ces animaux, assaisonnées avec du piment & du jus d'orange, étoient la nourriture ordinaire de leurs destructeurs, qui avoient oublié l'usage du pain & qui étoient réduits à l'eau pour boisson. On en rassembloit les cuirs dans les différentes rades où les navigateurs venoient

les acheter. Ils y étoient portés par les *engagés*, espèce d'hommes qui se vendoient en Europe, pour servir comme esclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux osa représenter à son maître, qui choissoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proscriit cet usage, quand il avoit dit : *Tu travailleras six jours, & le septième tu te reposeras. Et moi*, reprit le féroce Boucanier, *& moi je dis : six jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le septième tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font observer & tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractère, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoissoient peu les infirmités. Leurs courses n'étoient interrompues que par des fièvres éphémères, dont ils ne se ressentoient pas le lendemain. Le tems devoit cependant les affoiblir, sous un ciel trop brûlant pour une vie si dure.

Le climat étoit proprement le seul ennemi que les Boucaniers eussent à craindre. La

colonie Espagnole , d'abord si considérable , n'étoit plus rien. Oubliée de sa métropole , elle avoit perdu elle-même le souvenir de sa grandeur passée. Le peu qui lui restoit d'habitans vivoient dans l'oïiveté. Leurs esclaves n'avoient d'autre travail , que celui de les bercer dans leurs hamachs. Bornés aux besoins que la nature seule pouvoit satisfaire , la frugalité les faisoit parvenir à une vieillesse rare sous un ciel plus tempéré.

Il est vraisemblable que leur indolence ne se seroit pas réveillée , si une activité trop entreprenante & trop audacieuse ne les eût poursuivis à mesure qu'ils s'éloignoient. Désespérés de voir leur tranquillité continuellement troublée , ils firent venir du continent & des isles voisines , des troupes qui coururent sur les Boucaniers dispersés. Elles surprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courses , ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Plusieurs furent massacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient successivement péri , s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se séparoient nécessairement pendant le jour , mais ils se rassembloient le soir. Si quelqu'un manquoit ,

on concluoit qu'il avoit été pris ou tué, & les chasses étoient suspendues jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que sa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands sans patrie & sans loix; chasseurs & guerriers par besoin, par instinct; excités au sang & au massacre par l'habitude d'attaquer & la nécessité de se défendre. Aussi, dans leur fureur, tout étoit-il immolé, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin, les Espagnols désespérant de vaincre des ennemis si féroces & si acharnés, s'avisèrent de détruire eux-mêmes, par des chasses générales, tous les bœufs de l'isle. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers de leurs ressources ordinaires, les réduisit à former des habitations & à les cultiver.

La France qui avoit désavoué jusqu'alors des brigands dont les succès n'avoient aucune stabilité, les reconnut pour ses sujets quand ils devinrent sédentaires. Elle leur envoya, en 1665, un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A sa suite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait passer en différens tems dans le

Nouveau-Monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas blessés de ces mœurs. Chacun disoit à celle que le sort lui assignoit :

« Je te prends, sans savoir qui tu es &
 » sans m'en soucier. Tu ne serois pas venue
 » me chercher, si quelqu'un avoit voulu
 » de toi dans l'endroit d'où tu viens ; mais
 » que m'importe ? Je ne te demanderai pas
 » compte du passé, parce que je n'ai au-
 » cun droit de m'offenser de ta conduite,
 » lorsque tu étois maîtresse de l'avoir bonne
 » ou mauvaise à ton gré ; & que je n'aurai
 » point à rougir des actions que tu te permis
 » dans un tems où tu n'étois pas à moi. Ré-
 » ponds-moi seulement de l'avenir ; je te
 » quitte du reste. Puis frappant de la main
 » sur le canon de son fusil, il ajoutoit : Voilà
 » qui me vengera de tes infidélités. Si tu me
 » manques, celui-là ne te manquera pas ».

IX.

Les An-
glois font la
conquête de
la Jamaï-
que.

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établissement. La décadence de l'Espagne affoiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne & du

Portugal, par les convulsions du royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ses pertes continuelles dans les Pays - Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choses, avoit dégénéré en une paresse superbe : la décadence de l'Espagne ne laissoit pas douter qu'on ne lui fit la guerre avec succès. La France profitoit habilement de tous ces désordres, qui étoient en partie son ouvrage ; & Cromwel se joignit à elle, en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'érouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois, qui n'y appercevoient qu'une grande injustice, & les déterminâ à abandonner le service. Ils jugeoient que la volonté de leurs supérieurs ne suffisoit pas pour justifier une entreprise qui blessoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à son exécution, ils se rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuses, comme l'effet de cet esprit moitié fanatique, moitié républicain,

qui régnoit alors en Angleterre : mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Espagne avoit long-tems menacé de ses fers les autres nations. Il étoit possible, que la multitude, qui n'est pas faite pour calculer les forces des puissances, pour suivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ses préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit saisi ceux des bons esprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que si le torrent des prospérités de la France n'étoit arrêté par une cause étrangère, elle dépouilleroit les Espagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'assureroit l'héritage de Charles-Quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venoit de renverser le gouvernement de sa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois, mais ils le regardèrent comme le plus inepte des politiques, lorsqu'ils lui virent former des liaisons que ses intérêts particuliers, ceux de sa nation, ceux de l'Europe entière, sembloient lui interdire absolument.

Ces réflexions ne dûrent point échapper au génie pénétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il soutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que sa nation avoit de ses talens. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il se déclaroit pour l'Espagne; parce qu'il pouvoit tout au plus se promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ses vues de se lier d'abord avec la France, & de la combattre ensuite, lorsqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de son ambition. Quoi qu'il en soit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'histoire, & qui conviennent du moins au caractère du politique étonnant auquel on attribue cette manière de raisonner, les Anglois allèrent attaquer dans le Nouveau-Monde l'ennemi qu'ils venoient de se donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitans à la vue d'une flotte nombreuse commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, se réfugièrent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces

fugitifs, ils revinrent sur leurs pas, & le forcèrent à se rembarquer honteusement. Ce revers étoit l'effet des mesures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprise n'avoient que peu de talent. Ils se haïssent réciproquement & n'étoient pas attachés au protecteur. Des surveillans, sous le nom de commissaires, gênoient leurs opérations. Les soldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & les milices tirées de la Barbade & de Saint-Christophe manquoient de discipline. L'espoir du butin, cet aiguillon si nécessaire pour faire réussir des entreprises éloignées & difficiles, étoit interdit. On avoit tellement disposé les choses qu'il ne pouvoit exister aucune harmonie entre les divers instrumens qui devoient concourir au succès. Les armes convenables, les vivres propres au climat, les connoissances pour se bien conduire : tout manquoit également.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit se faire sans danger dans le port même, se fit sans guide, à quarante milles. Les troupes errèrent quatre jours

Jours sans eau & sans subsistances. Epuisées par les chaleurs excessives du climat, découragées par la lâcheté, la mésintelligence de leurs officiers, elles ne disputèrent seulement pas la victoire aux Espagnols. On avoit regagné les vaisseaux, qu'on se croyoit à peine en sûreté.

Cependant la mauvaise fortune rapprocha des esprits aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ses fautes même à l'amour de la patrie, du devoir, & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette isle soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoroient les événemens qui venoient de se passer à Saint-Domingue, ne savoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans les mers voisines. Aussi les assaillans firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchèrent fièrement à l'assaut de Sant-Iago, le seul poste fortifié de la colonie; lorsque le gouverneur rallentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles adroitement prolongée, donna le tems

aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors & sans provisions.

Cette ruse remplit les Anglois de rage. Ils envoyèrent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien trouvé; la privation de toutes les commodités plus sensible pour ce peuple que pour les autres; la mortalité qui augmentoit tous les jours; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du Nouveau-Monde: ces causes réunies faisoient demander à grands cris un prompt retour en Europe. On alloit s'exposer aux reproches flétrissans de la nation par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la Jamaïque, si l'on n'eût enfin découvert les prairies où les fugitifs avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Ce bonheur inespéré changea les dispositions; & les Anglois prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle déterminat-

tion avoit inspirée , fit sentir aux assiégés qu'ils ne seroient pas en sûreté dans les forêts & les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime , ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette isle avec l'ignominie que méritoit la foiblesse de leur défense , on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée , mais avec des secours insuffisans contre les forces qu'il falloit combattre. Par un sentiment de cet honneur qui , chez la plupart des hommes , est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire , ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuèrent une isle importante , qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuse des possessions Britanniques dans le Nouveau-Monde.

Avant que les Anglois fussent établis à la Jamaïque , & les François à Saint-Domingue , des corsaires des deux nations , si célèbres depuis sous le nom de Flibustiers , avoient chassé les Espagnols de la petite isle de la Tortue , située à deux lieues de celle de Saint-Domingue , s'y étoient for-

X.

Les Flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine , mœurs , expéditions , décadence de ces corsaires.

tifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formoient entre eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande, c'étoit-là toute leur force navale. A peine pouvoit-on s'y coucher; & rien n'y mettoit à l'abri des ardeurs d'un climat brûlant, des pluies qui tombent en torrens dans ces parages. Souvent on y manquoit des premiers soutiens de la vie. Mais à la vue d'un navire, tant de calamités étoient oubliées. De quelque grandeur qu'il fût, les Flibustiers alloient sans délibérer à l'abordage. Dès que le grapin étoit une fois jetté, c'étoit un vaisseau enlevé.

Dans un besoin extrême, ces brigands attaquoient toutes les nations, & l'Espagnol en quelque moment que ce fût. Ils fondoient la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, sur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les Américains. Mais à cette singulière humanité se joignoit un ressentiment personnel, la douleur de se voir interdire dans le Nouveau-Monde la chasse & la pêche qu'ils croyoient avec raison de droit naturel. Tel étoit leur aveuglement,

qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui arrivoient d'Europe tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandises dont la vente eût été peu avantageuse, ou auroit exigé des soins trop suivis. C'étoit lorsque ces bâtimens repartoisent chargés de l'or, de l'argent, des pierreries de l'autre hémisphère, qu'on les attendoit. S'il n'y en avoit qu'un, il étoit toujours attaqué. On suivoit les flottes; & malheureux aux navires qui s'en écartoient ou qui restoient en arrière. C'étoit une proie infaillible pour les Flibustiers. L'Espagnol, que glaçoit la vue de ces ennemis impitoyables, ne savoit que se rendre. Il obtenoit la vie, si la prise étoit riche: mais lorsque l'espérance du vainqueur étoit trompée, l'équipage étoit souvent jetté à la mer.

Pierre Legrand; natif de Dieppe, n'a sur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foiblesse ne l'empêche pas d'attaquer le vice-amiral des galions. Il

l'aborde , après avoir donné ses ordres pour faire couler à fond son bâtiment ; & il étonne si fort les Espagnols par son audace , que nul d'entre eux ne se met en action pour le repousser. Arrivé à la chambre du capitaine , occupé à jouer , il lui met le pistolet sur la gorge , & l'oblige de se rendre. Ce commandant & la plus grande partie des siens sont mis à terre au cap le plus proche , comme un poids inutile d'un vaisseau qu'ils ont si mal gardé ; & l'on n'y conserve que ce qu'il faut de matelots pour en faire la manœuvre.

Cinquante - cinq Flibustiers , entrés dans la mer du Sud , ont poussé leurs courses jusqu'aux plages de la Californie. Pour regagner les mers du Nord , ils font deux mille lieues contre le vent dans un canot. Au détroit de Magellan , la rage de ne rien emporter d'un océan si riche les saisit , & ils reprennent la route du Pérou. On les avertit qu'au port d'Yauca est un vaisseau de force , chargé de plusieurs millions. Ils l'attaquent , s'en rendent les maîtres & s'y embarquent.

Le Basque , Jonqué & Laurent le Graff croisent devant Carthagène avec trois petits

& mauvais navires. On fait fortir du port deux vaisseaux de guerre pour combattre ces forbans & les amener vifs ou morts. L'espoir des Espagnols est si bien trompé, qu'ils sont faits prisonniers eux-mêmes. Le vainqueur retient les bâtimens : mais il en renvoie les équipages avec une dérision qui ajoute beaucoup d'amertume à une défaite en elle-même si humiliante.

Michel & Brouage, instruits qu'on vient d'embarquer à Carthagène, sous pavillon étranger, des richesses considérables, pour les soustraire à leurs rapines, attaquent les deux navires chargés de ces trésors & les en dépouillent. Blessés de se voir ainsi vaincus par des bâtimens si inférieurs aux leurs, les capitaines Hollandois osent dire en face au premier de ces aventuriers, que seul il n'auroit pas osé se commettre avec eux. *Recommençons le combat*, répond fièrement le Flibustier; *mon compagnon restera tranquille spectateur de l'action. Si je vous bats encore, les vaisseaux seront miens aussi.* Loin d'accepter le défi, les prudens républicains s'éloignent au plus vite, craignant, pour peu qu'ils s'arrêtent, de n'être pas les maîtres de le refuser.

Laurent, monté sur un très-petit bâtiment, est surpris par deux vaisseaux Espagnols, l'un & l'autre de soixante canons. *Vous êtes, dit-il à ses camarades, trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout hasarder, se défendre & attaquer en même-tems. La valeur, la ruse, la témérité, le désespoir même : tout doit être mis en usage dans cette occasion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis ; & pour leur échapper, combattons.*

Après ce discours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des Flibustiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier signal qu'il lui en fera ; témoignant par cette résolution qu'il n'y a de salut que dans la mort même, ou dans le courage. Montrant ensuite de la main les ennemis : *c'est entre leurs bâtimens, dit-il qu'il nous faut passer, & tirer à droite & à gauche comme vous savez faire.* Ce mouvement est exécuté avec une rapidité, une résolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les bâtimens, mais on en éclairecit si bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou

n'osent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui, même en se retirant, remportent l'honneur de la victoire. Le commandant Espagnol va payer de sa tête la honte que son ignorance & sa lâcheté impriment à sa nation. Dans tous les combats les Flibustiers montraient la même intrépidité.

Lorsqu'ils avoient fait un butin considérable, ils se rendoient dans les premiers tems à l'isle de la Tortue pour faire leur partage; dans la suite les François allèrent à Saint-Domingue, & les Anglois à la Jamaïque. Tous juroient qu'ils n'avoient rien détourné du pillage. Si, ce qui fut très-rare, quelqu'un étoit convaincu de parjure, à la première occasion, il étoit abandonné comme infâme sur quelque côte déserte. Les premières distributions étoient toujours pour ceux qui avoient été mutilés dans les combats. La perte d'une main, d'un bras, d'un pied se payoit deux cens écus. Pour un œil ou pour un doigt, on ne recevoit que la moitié de cette somme. Pendant deux mois, les blessés recevoient trois livres par jour pour leur pansement. S'il ne se trouvoit pas de quoi remplir ces obligations sacrées, l'équipage

entier étoit obligé de reprendre la courſe , de la continuer même juſqu'à ce qu'il y eût des fonds ſuffiſans pour acquitter une dette ſi respectable.

Ce qui reſtoit , après ces actes de juſtice & d'humanité , étoit partagé. Le commandant n'avoit étroitement droit qu'à un ſeul lot comme les autres : mais il lui en étoit accordé trois ou quatre , ſelon qu'on étoit plus ou moins content de ſon intelligence , de ſa valeur & de ſa conduite. Si le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage , celui qui l'avoit fourni , avec les munitions de guerre & de bouche , emportoit le tiers des priſes. Jamais la faveur n'influa dans le partage. Tout étoit tiré rigoureuſement au fort. Cette probité s'étendoit juſqu'aux morts. Leur part étoit donnée à leur compagnon. Si quelqu'un n'en laiſſoit point , ſa part étoit envoyée à ſa famille. Au défaut de l'un & de l'autre , elle étoit diſtribuée aux pauvres & aux églieſes , qui devoient prier pour celui au nom duquel ſe faiſoient ces largeſſes , fruit d'un brigandage inhumain , mais forcé.

Enſuite commençoient les profuſions de tous les genres. La fureur du jeu , du vin ,

des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finissoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit sans habits, sans vivres, absolument ruinés, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de plusieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même destinée. Si l'on demandoit à ces insensés quel plaisir ils trouvoient à dissiper si rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de risque, ils répondoient ingénument : « Exposés comme » nous le sommes à une infinité de dangers, » notre sort est bien différent de celui des » autres hommes. Aujourd'hui vivans, de- » main morts, que nous importe d'amasser ? » Nous ne comptons que sur le jour où nous » vivons, jamais sur celui que nous avons » à vivre. Notre soin est plutôt de con- » sumer la vie que de la conserver ».

Les colonies Espagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, désespérées de se voir continuellement la proie de ces brigands, se dégoûtèrent de la navigation. Elles sacrifièrent ce que leur liaison leur procuroit de force, de commodités, de richesses, & formèrent presque

autant d'état isolés. Elles ne se dissimuloient pas les inconvéniens de cette conduite : mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces , étoit plus forte que l'honneur , que l'intérêt , que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des Flibustiers. Ils ne s'étoient montrés jusqu'à lors dans les établissemens Espagnols , que pour y enlever même rarement quelques subsistances. La diminution de leurs prises les détermina à demander à la terre ce que la mer leur refusoit. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées , furent pillées & dévastées. La culture tomba comme la navigation ; & les Espagnols n'osèrent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les Flibustiers qui se distinguèrent dans cette nouvelle carrière , Montbars , gentilhomme Languedocien , se fit un nom singulier. Le hasard ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance , une relation détaillée des cruautés commises dans le Nouveau Monde , il conçut contre la nation qui avoit

produit tant de maux, une haine qu'il portoit jusqu'à la frénésie. On raconte à ce sujet, qu'étant au collège, & jouant dans une pièce le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Espagnol, il se jetta sur son interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, si on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui représentoit sans cesse des peuples innombrables, égorgés par les monstres sortis de l'Espagne. Il ne respiroit que l'ardeur d'expié tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que la soif de l'or ou le fanatisme de religion qui avoient immolé tant de victimes. On eût dit que leurs mânes crioient vengeance au fond de son ame. Il entendit parler *des frères de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom Espagnol; & il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaisseau espagnol qui fut attaqué, & aussi-tôt abordé: c'étoit l'usage du tems. Montbars fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux, & se portant deux fois d'un

bout du bâtiment à l'autre , massacra tout ce qui se trouvoit sur son passage. Lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre , laissant à ses compagnons toute la joie d'un riche butin , on le vit contempler avec une volupté sanguinaire les cadavres entassés de cette nation , à laquelle il avoit juré une haine infatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler , sans s'affouvir. Le vaisseau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les François de l'isle y portent peu de rafraîchissemens , & allèguent pour excuse que l'Espagnol a ravagé leurs établissemens. « Comment le souffrez-
 » vous , dit brusquement Montbars ? Nous
 » ne le souffrons pas non plus , repli-
 » quent - ils du même ton ; & l'ennemi
 » nous connoît bien. Aussi a-t-il pris le tems
 » où nous étions à la chasse. Mais nous allons
 » joindre quelques - uns de nos camarades
 » encore plus maltraités que nous ; & alors
 » on verra beau jeu. Si vous voulez , reprend
 » Montbars , je marcherai à votre tête , non
 » pour vous commander , mais pour m'ex-
 » poser le premier ». Ces barbares , jugeant

favorablement de lui, acceptent sa proposition. Le jour même, on joint les Espagnols; & le nouvel agrégé fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides. Rien n'échappe à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette première action. Il fit tant de mal sur terre & sur mer à cette nation, qu'il lui en resta le surnom d'*Exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres Flibustiers qui suivoient ses traces, ayant déterminé les Espagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces considérables, & les associations devinrent plus nombreuses. La première qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit son nom des Sables-d'Olonne, sa patrie. Du vil état d'engagé, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvient à se rendre maître sur la côte de Cuba, d'une frégate Espagnole. Un esclave ayant vu achever tous les blessés, & craignant pour sa vie, veut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on

lui avoit destiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour servir de bourreau à tous les Flibustiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent faits prisonniers. A ces mots, le feroce l'Olonois saisi de rage, se fait amener les Espagnols l'un après l'autre, & leur coupa la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoutte de son sabre. Il se rend ensuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse. Il les prend, jette leurs équipages à la mer, & ne fait grace qu'à un seul homme, qu'il envoie au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui marque ce qu'il vient de faire, & l'avertit que ce traitement est réservé à tous les Espagnols qui tomberont entre ses mains, à lui-même, s'il a ce malheur. Après cette expédition, il échoue ses canots, ses prises, & se rend avec la frégate seule à la Tortue.

Il y trouva le Basque, fameux pour avoir pris sous le canon même de Porto-Belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq ou six millions de livres, & pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publièrent

publièrent qu'ils partoient ensemble pour l'exécution d'un grand projet ; & quatre cens quarante hommes les joignirent. Ce corps, le plus nombreux qu'eussent encore formé les Flibustiers, se porta sur la baie de Venezuela, qui s'enfonce cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garnison de deux cens cinquante hommes passée au fil de l'épée. On se rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie sur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de son embouchure. Cette ville, enrichie par son commerce de cuirs, de tabac & de cacao, étoit abandonnée. Les habitans s'étoient retirés avec leurs effets, à l'autre côté de la baie. Si les Flibustiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar, vers l'extrémité du lac, ce qu'on vouloit soustraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrèrent que des retranchemens nouvellement construits, qui leur coûtèrent beaucoup de sang pour une victoire inutile. Déjà tous les effets précieux en avoient été transportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit

fubi le même fort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de sa rançon, ils emportèrent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le dessein, disoient-ils, de bâtir une chapelle dans l'isle de la Tortue, & d'y consacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la religion de ces hommes féroces, qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils dissipent follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accredité des Flibustiers Anglois, partoit de la Jamaïque pour attaquer Portobelo. Ses mesures étoient si bien concertées, qu'il surprit la ville, & s'en rendit maître sans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres, persuadé que la galanterie & la superstition des Espagnols ne leur permettoient pas de tirer sur ce qu'ils aimoient, sur ce qu'ils respectoient le plus. Mais la garnison ayant résisté à ce piège, il fallut la vaincre de force; & l'on acheta par beaucoup de sang les trésors qui furent emportés de ce port célèbre.

Une conquête encore plus importante,

c'étoit celle de Panama. Pour la faire réuffir, Morgan crut devoir aller fur les parages de Costa-Rica , chercher des guides dans l'ifle Sainte - Catherine , où les malfaiteurs des Indes Efpagnoles étoient confinés. Ce poste étoit fi bien fortifié , qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers le guerrier le plus intrépide. Cependant , dès que les pirates parurent , le gouverneur envoya feccrètement pour favoir comment il pourroit fe rendre , fans être accusé de lâcheté. On arrêta que Morgan infulteroit pendant la nuit un fort détaché ; que le commandant fortiroit de la citadelle pour aller au fecours de cet ouvrage important ; que les affaillans viendroient enfuite le prendre par derrière , & le feroient prifonnier , ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu auffi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre , mais qu'on ne tueroit perfonne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Efpagnols , fans avoir couru de rifque , eurent l'air d'avoir fait leur devoir ; & les Flibuftiers , après avoir détruit de fond en comble les fortifications , après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avoient

trouvées à Sainte - Catherine , tournèrent leurs voiles vers le Châgré , la seule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs espérances.

A l'embouchure de cette rivière importante étoit un fort, construit sur un roc escarpé, que battoient les flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une garnison digne de son chef. Les Flibustiers éprouvèrent pour la première fois une résistance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le siège, quand un heureux hasard vint au secours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'assaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laissa ses vaisseaux à l'ancre, avec les gens nécessaires pour les garder, & sur ses chaloupes remonta le fleuve l'espace de quarante-trois milles, jusqu'à Crucès, où il finissoit d'être navigable. Il continua son chemin par terre jusqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une

vaste prairie, qui est devant la ville, il rencontra des troupes nombreuses qu'il dissipa sans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des trésors immenses, cachés dans les puits & dans les cavaux. On arrêta des riches effets sur des bateaux que la basse marée avoit laissés à sec. Les forêts voisines rendirent des dépôts précieux. Peu contens de ce butin, les partis de Flibustiers qui couroient les campagnes, employèrent les plus affreux tourmens, pour faire avouer aux Espagnols, aux Nègres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recélé leurs richesses & celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le hasard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits, dont il se revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demandèrent où étoit son or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Aussi-tôt il fut mis à la question; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des esclaves qui l'achevèrent. C'est ainsi que les Espagnols rendoient les trésors du Nouveau-

Mondé comme ils les avoient amassés, dans le sang & les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractère n'étoit pas propre à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher, par la violence, de la belle Espagnole qui tourmentoit son cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle, en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir, & me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant, toujours brûlant d'une passion que cette opiniâtre résistance avoit changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitemens barbares. Mais l'Espagnole inébranlable irritoit & repouffoit toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en

route avec un grand nombre de prisonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Châgre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan avec les principaux Flibustiers de sa nation, fit voile pour la Jamaïque sur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui seroit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du Nouveau - Monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglois suivirent le voleur dans l'espérance d'arracher de ses mains la proie dont il avoit frustré leurs droits & leur avidité. Pour les François associés à la même perte, ils se retirèrent à la Tortue, d'où ils firent diverses expéditions. Mais elles furent médiocres jusqu'en 1683, qu'ils en tentèrent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Ostende, mais qui toute sa vie avoit servi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de souffrir une marque de

foiblesse parmi ceux qui s'affocioient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit son vaisseau, observoit ses gens l'un après l'autre, & tuoit sur le champ ceux qui baïssioient la tête, au bruit imprévu des coups de pistolet, de fusil, de canon. Cette étrange discipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reste, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ses immenses richesses, fruit d'un courage si bien aguerrî. Pour l'ordinaire, il faisoit la course avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godfrey, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célèbre qu'eux. Douze cens Flibustiers se joignirent à ces chefs si renommés, & l'on partit sur six bâtimens pour la Vera-Cruz.

Le débarquement se fit à la faveur des ténèbres, à trois lieues de la place, où l'on arriva sans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les casernes, les postes importants, tout ce qui étoit capable de faire quelque résistance étoit pris, lorsque le jour

parut. Les citoyens , hommes , femmes , enfans furent enfermés dans les églises , où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple , on avoit roulé des barils de poudre , pour faire sauter l'édifice. Un Flibustier , la mèche allumée , devoit y mettre le feu au moindre signal de soulèvement.

Pendant qu'on tenoit ainsi la ville dans la consternation , elle fut pillée à loisir ; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche , on proposa aux citoyens qu'on tenoit en prison dans l'asyle des temples , de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de 10,000,000 livres. Ces malheureux , qui n'avoient ni bu , ni mangé depuis trois jours , acceptèrent avec joie la proposition. La moitié de la somme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres , lorsqu'on apperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes , & près du port une flotte de dix - sept vaisseaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces , les Flibustiers , sans s'étonner , se retirèrent tranquillement avec quinze cens esclaves qu'ils emmenèrent comme un foible dédomma-

gement du reste de la somme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyèrent la liquidation à un tems plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne-foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, sur les côtes où ils étoient descendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils se faisoient signer l'engagement, mais sur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuse. Ils passèrent fièrement au milieu de la flotte Espagnole, qui n'osa pas tirer un coup de canon: elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il est vraisemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, si les bâtimens s'ibustiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou si la flotte ennemie avoit eu sur son bord d'autres richesses que des marchandises dont ces corsaires faisoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorsque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les esprits. On espéra, sans doute, trouver plus de

tréfors sur une mer pour ainsi dire intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis si long-tems. Les Anglois, les François, les bandes même particulières des deux nations, formèrent sans s'être concertés, ce plan, à la même époque. Quatre mille hommes prirent la route de cette partie du nouvel hémisphère. Les uns se rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs espérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, cette importante colonie étoit perdue pour l'Espagne. Leur caractère s'opposoit invinciblement à une union si rare. Ils formèrent toujours plusieurs corps séparés, & quelquefois jusqu'à dix ou douze qui se quittoient & se rapprochoient au moindre caprice. Grogner, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les plus accredités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Touflé.

Ceux de ces aventuriers qui étoient passés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, se jettèrent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouvèrent sur la côte. Leurs

camarades venus sur leurs propres bâtimens ; n'étoient guère mieux équipés. Dans cet état de foiblesse , ils repouffèrent , ils coulèrent à fond ou ils prirent tous les vaisseaux qu'on arma contre eux. Alors s'arrêta la navigation des Espagnols. Pour avoir des vivres , il fallut aborder la côte ; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On surprit ou l'on força Seppo , Pueblo-Nuevo , Leon , Reulejo , Pueblo-Viego , Chiriquita , Esparza , Grenade , Villia , Nicoya , Tecoantepec , Mucmeluna , Chulutequa , la Nouvelle-Ségovie , & Guayaquil plus considérable que les autres villes.

Grogner revenoit d'une de ces expéditions rapides. Un défilé qu'il devoit passer étoit occupé par des bataillons retranchés qui offroient de ne pas troubler sa retraite , s'il consentoit à relâcher les prisonniers qu'il avoit faits. *Mes prisonniers , dit-il , il faut couper leurs chaînes à coup de sabre : quant au passage , mon épée me l'ouvrira.* Cette réponse lui valut une victoire , & il continua paisiblement sa marche.

L'épouvante étoit générale dans l'empire. L'approche des Flibustiers , la crainte seule

de les voir arriver disperçoit les peuples. Amollis par le luxe le plus extravagant, énervés par l'exercice paisible de la tyrannie, abrutis comme leurs esclaves, les Espagnols n'attendoient pas l'ennemi, sans être vingt contre un, & encore étoient-ils battus. Rien en eux ne portoit l'empreinte de la fierté, de la noblesse de leur origine. Leur abrutissement étoit tel que l'art de la guerre leur étoit étranger, qu'ils connoissoient à peine les armes à feu. On ne les trouvoit que peu supérieurs aux Américains dont ils fouloient la cendre. Cette étrange dégradation étoit augmentée par l'idée qu'ils s'étoient formée des hommes féroces qui les attaquoient. Leurs moines leur avoient peint ces brigands avec les traits hideux qu'on donne aux monstres de l'enfer; & eux-mêmes ils avoient chargé le tableau. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans toutes les ames la haine avec la terreur.

Malgré l'excès de son ressentiment, l'Espagnol ne favoit se venger que d'un ennemi qui n'étoit plus à craindre. Aussi-tôt que les Flibustiers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, si quelqu'un d'eux avoit péri

dans l'attaque , on déterroit son cadavre ; on le mutiloit , on le faisoit passer par tous les genres de supplice qu'on eût voulu rassembler sur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les Flibustiers s'étendoit sur les endroits même qu'ils avoient fouillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient prises ; on devoit à l'anathême les murailles & le sol des places dévastées , & les habitans les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuissante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorsqu'ils prenoient une ville , elle étoit livrée aux flammes , à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les prisonniers qu'ils faisoient étoient massacrés sans pitié , si le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or , des perles ou des pierreries. L'argent trop commun , trop pesant pour sa valeur , les auroit embarrassés. Enfin le sort , dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition , & les malheurs sans dédommagement expia la conquête du Nouveau - Monde ,

& les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisoient le mal en jouirent peu. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misère, ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tentèrent de gagner par terre la mer du Nord, laissèrent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & se trouvèrent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le tems qu'on ravageoit la mer du Sud, celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un gentilhomme Parisien, qui avoit servi avec quelque distinction en Europe, & que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices, de la grace, de la politesse, de la

générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, une valeur distinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des Flibustiers François. Dès qu'on fut qu'il alloit armer, mille braves se rangèrent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue, qui avoit fait enfin goûter à sa cour le projet si sage & si juste de fixer les forbans & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projetée, & la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'esprit que ses pareils n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore, & dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours ?* Cette réponse charma tous les Flibustiers, qui s'embarquèrent sans délai en 1685, pour aller attaquer Campêche.

Le débarquement se fit sans résistance. On fut assailli à quelque distance du rivage par huit cens Espagnols qu'on battit, & qu'on poursuivit jusqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque stratagème pour se rendre maître de la place, lorsqu'on

lorsqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit resté qu'un canonnier, un Anglois, & un officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le général Flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux présens : tant l'honneur, le courage & la fidélité conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société!

Les vainqueurs de Campêche employèrent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées, soit au-dedans, soit au-dehors de la place, on proposa au gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cens hommes, de racheter sa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la destruction de la forteresse. Les François voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de Saint Louis. Dans les transports du patriotisme, de l'ivresse, de l'amour national pour le prince, ils brûlèrent pour un million

de bois de Campêche, qui faisoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, dont il n'y a que des François qui puissent se glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les Flibustiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernières expéditions dans le continent, les avoit ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorsque les François se virent renagés par les circonstances dans une carrière dont tout les dégoûtoit.

Quelques particuliers entreprenans avoient équipé en 1697 dans les ports de France, sous la protection du gouvernement, sept vaisseaux de ligne & un nombre proportionné de bâtimens d'un ordre inférieur. La flotte commandée par le chef d'escadre Pointis, portoit des troupes de débarquement. Cet armement étoit destiné contre Carthagène, une des villes les plus riches du Nouveau-Monde & la mieux fortifiée. On prévoyoit de grandes difficultés dans cette entreprise : mais on espéra qu'elles seroient surmontées,

si les Flibustiers vouloient la seconder; & ils s'y engagèrent pour plaire à Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue, qui étoit leur idole & qui méritoit de l'être.

Ces hommes, dont rien n'arrêtoit l'audace, firent encore plus qu'on n'attendoit d'eux. Ils ne virent pas plutôt un commencement de brèche aux fortifications de la ville basse, qu'ils montèrent à l'assaut & plantèrent leurs drapeaux sur la muraille. D'autres ouvrages furent emportés avec la même intrépidité. La place se rendit, & sa soumission fut l'ouvrage des Flibustiers.

Des forfaits de tous les genres suivirent cet événement. Le général, homme injuste, avare & cruel, viola la capitulation dans tous les points. Quoique la crainte d'une armée qui se formoit dans l'intérieur des terres l'eût fait consentir à laisser aux habitans la moitié de leurs richesses mobilières, tout fut abandonné au plus horrible brigandage. Les officiers furent les premiers voleurs. Ce ne fut qu'après qu'ils se furent gorgés de pillage, qu'il fut permis aux soldats de fouiller les maisons. Pour les Flibustiers, on les occupoit, hors de la ville, pendant qu'on s'emparoit de l'or.

Pointis prétendit que le butin ne passoit pas sept ou huit millions de livres. Ducasse le portoit à trente & d'autres à quarante. Quel qu'il fût les Flibustiers, selon leurs conventions, en devoient avoir le quart. Cependant il leur fut signifié que leur profit se réduisoit à quarante milles écus.

On avoit mis à la voile, lorsque cette proposition fut faite aux hommes intrépides qui avoient décidé la victoire. Indignés d'un traitement qui bleffoit si visiblement leurs droits & leurs espérances, ils résolurent d'aborder sur le champ le *sceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaisseaux, pour être secouru à tems. Cet infâme commandant alloit être massacré, quand un des mécontents s'écria: *Frères, pourquoi nous en prendre à ce chien? il n'emporte rien à nous. Il a laissé notre part à Carthagène, c'est-là qu'il la faut aller chercher.* Cette proposition est reçue avec acclamation. Une joie féroce succède tout-à-coup au noir chagrin qui dévorait ces brigands; & sans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglent vers la ville.

Reçus dans la place sans opposition, les

Flibustiers enferment tous les hommes dans le temple principal & leur tiennent ce langage.

» Nous n'ignorons pas que nous ne sommes
 » à vos yeux que des gens sans religion ,
 » sans foi , des êtres infernaux plutôt que
 » des hommes. L'horreur que vous nous
 » portez s'est manifestée dans les termes
 » injurieux par lesquels vous affectez de
 » nous désigner , & votre défiance par le
 » refus que vous avez fait de traiter avec
 » nous de votre capitulation. Vous nous
 » voyez les armes à la main & maîtres de
 » nous venger. La pâleur qui s'est répandue
 » sur vos visages décèle à quels supplices
 » vous vous attendez ; & votre conscience
 » vous dit sans doute que vous les méritez.
 » Soyez enfin désabusés ; & reconnoissez ,
 » dans ce moment , que c'est à l'infâme gé-
 » néral sous lequel nous vous avons com-
 » battus , & non pas à nous que doivent
 » être donnés les titres odieux dont vous
 » nous flétrissez. Le perfide à qui nous
 » avons ouvert les portes de votre ville ,
 » dans laquelle il ne fût jamais entré sans
 » nous , s'est emparé du prix de notre péril

» & de notre courage ; & c'est son injustice
 » qui nous ramène ici , malgré nous. C'est
 » à notre modération à justifier notre sincé-
 » rité. Hâtez-vous de nous délivrer 5,000,000
 » livres , nous n'exigerons pas davantage ;
 » & nous jurons , sur notre honneur , de
 » nous éloigner sur le champ. Mais si vous
 » vous refusez à une si modique contri-
 » bution , regardez nos sabres. Nous jurons
 » sur eux de n'épargner personne ; & lorf-
 » que les malheurs qui vous menacent seront
 » tombés sur vos têtes , sur celles de vos
 » femmes & de vos enfans , n'en accusez
 » que vous ; n'en accusez que l'indigne
 » Pointis que nous abandonnons d'avance
 » à votre malédiction ».

Après ce discours , un orateur sacré monte en chaire , & emploie l'éloquence de ses mœurs , de son autorité , de la parole , pour convaincre ses auditeurs de la nécessité de livrer sans réserve tout ce qui pouvoit leur rester d'or , d'argent & de bijoux. La quête qui suit le sermon n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit , le pillage est ordonné. Il s'étend , sans de grands succès , des maisons aux églises &

aux tombeaux. Enfin les instrumens de la torture s'apprêtent.

On fait deux citoyens des plus distingués & deux encore , pour leur arracher où sont cachées les richesses du fisc , où sont cachées les richesses des particuliers. Tous répondent séparément avec tant de franchise & de fermeté , qu'ils l'ignorent , que l'avarice même en est défarmée. Cependant quelques coups de fusil sont tirés pour faire croire que ces malheureux ont eu la tête cassée. Chacun craint cette destinée ; & dès le soir même 1,000,000 livres est porté aux pieds des Flibustiers. Les jours suivans leur rendent aussi quelque chose. Désespérant enfin de rien ajouter à ce qu'ils ont reçu , ils se rembarquent. Un malheureux hasard les conduit au milieu d'une flotte Angloise & Hollandoise , alliée de l'Espagne. Plusieurs de leurs petits bâtimens sont pris ou coulés à fond. Le reste se sauve à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'histoire des Flibustiers.

La séparation des Anglois & des François , lorsque la guerre du prince d'Orange divisa

les deux nations ; les heureux efforts de l'un & l'autre gouvernement , pour accélérer la culture de leurs colonies , par le travail de ces hommes entreprenans ; la sagesse qu'on eut de fixer les plus accrédiés d'entre eux , en leur confiant des postes civils ou militaires ; la protection qu'ils furent obligés de donner successivement aux possessions Espagnoles qu'ils avoient ravagées jusqu'alors ; l'impossibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périssoient tous les jours : toutes ces causes , & cent autres , se réunirent pour anéantir la société la plus singulière qui eût jamais existé. Sans système , sans loix , sans subordination , sans moyens , elle devint l'étonnement de son siècle , comme elle le fera de la postérité. Elle auroit subjugué l'Amérique entière , si elle avoit eu l'esprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre , la France , la Hollande , firent passer à diverses reprises de nombreuses flottes dans le Nouveau - Monde. L'intempérie du climat , le défaut de subsistances , le découragement des troupes , ruinèrent les projets les mieux concertés.

Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès considérables. Sur le théâtre de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteusement repoussées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient de ressource pour faire la guerre que la guerre même, réussissoient dans les entreprises les plus difficiles. Ils suppléoiént à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puissance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une passion démesurée pour l'indépendance & la liberté, produisoit & nourrissoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette supériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaisons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus honorables, les distinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romanesques, n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin: ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux, par des gens

moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice ? Ils n'auroient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à sa défense, à son agrandissement, à ses vengeances, qu'ils se devoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connue, les auroit préservés de cette foule d'atrocités & de crimes, qui offusquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'espoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les causes morales qui donnèrent aux Flibustiers une existence si singulière ? Cette terre où la nature sembloit avoir condamné toutes les passions turbulentes à un silence perpétuel ; où les hommes avoient besoin de se réveiller d'une léthargie habituelle, par l'ivresse & l'intempérance des festins ; où ils vivoient contents de leur repos & de leur ennui : cette terre se trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impétueux, qui semble respirer avec l'air d'une atmosphère brûlante l'excès de tous les sentimens, le délire de toutes les passions. Tandis qu'un ciel de feu

Énervoit les anciens conquérans du Nouveau-Monde ; que les Espagnols , alors si remuans dans leur patrie , partageoient avec les Américains vaincus , l'habitude de l'abattement & de l'indolence ; des hommes fortis des climats les plus tempérés de l'Europe , alloient puiser sous l'Equateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux sources de cette révolution , on verra que les Flibustiers avoient vécu dans les entraves des gouvernemens Européens. Le ressort de la liberté comprimé dans les ames depuis des siècles , eut une activité incroyable , & produisit les plus terribles phénomènes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthousiastes de toutes les nations , se joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs succès. L'attrait de la nouveauté , l'idée & le desir des choses éloignées , le besoin d'un changement de situation , l'espérance d'une meilleure fortune , l'instinct qui porte l'imagination aux grandes entreprises , l'admiration qui mene promptement à l'imitation , la nécessité de surmonter les obstacles où l'imprudence a précipité , l'en-

couragement de l'exemple , l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres ; en un mot , cette fermentation passagère que le ciel , la mer , la terre , la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons , plongés dans le sang & dans la volupté , fit des Flibustiers un peuple isolé dans l'histoire , mais un peuple éphémère qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on est accoutumé à regarder ces brigands avec une sorte d'exécration. Elle est juste , parce que la fidélité , la probité , le défintéressement , la générosité même qu'ils pratiquoient entre eux , n'empêchoient pas les outrages qu'ils faisoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits , une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des Flibustiers s'étoient chargés , pour une somme , d'escorter un vaisseau Espagnol très-richement chargé. Un d'entre eux osa proposer à ses camarades de faire tout-d'un-coup leur fortune , en s'emparant de ce bâtiment. Montauban , qui commandoit

la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi ? nous quitter ! lui dirent ces hommes intrépides. Ya-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? on délibéra sur le champ. On arrêta que le coupable seroit jetté sur la première côte qui se présenteroit. On jura que cet homme sans foi ne seroit jamais reçu dans aucun armement où se trouveroit un seul des braves gens que sa société déshonoreroit. Si ce n'est pas là de l'héroïsme, fera-ce dans un siècle où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros ?

Non, l'histoire des tems passés n'offre point & celle des tems avenir n'offrira pas l'exemple d'une pareille association, aussi merveilleuse presque que la découverte du Nouveau-Monde. Il n'y avoit que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appelant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avoient produit d'ames énergiques & violentes.

Ces hommes d'une trempe peu commune n'avoient en Europe pour toute fortune que

leur épée & leur audace , dont ils firent un si terrible usage en Amérique. Là , ennemis de tous , redoutés de tous , sans cesse exposés aux périls extrêmes , ils devoient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie , & dissiper la richesse comme ils l'avoient acquise ; s'abandonner à tous les excès de la débauche & de la profusion ; au retour d'un combat porter dans leurs festins l'ivresse de la victoire ; enlacer de leurs bras sanglans leurs maîtresses ; s'affoupir un moment dans le sein de la volupté , & ne se réveiller que pour aller à de nouveaux massacres. Indifférens où ils laisseroient leurs cadavres , sur la terre ou dans le sein des eaux , ils devoient regarder d'un œil également froid la vie & le trépas. Avec un cœur féroce & une conscience égarée , sans liaisons , sans parens , sans amis , sans concitoyens , sans patrie , sans asyle , sans aucun des motifs qui tempèrent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'existence , ils devoient se livrer en aveugles aux tentatives les plus désespérées. Incapables de supporter l'indigence & le repos ; trop fiers pour s'occuper de travaux communs , s'ils n'avoient pas été

les fléaux du Nouveau-Monde, ils l'auroient été de celui-ci. S'ils n'étoient pas allé ravager les contrées éloignées, ils auroient ravagé nos provinces, & laissé un nom fameux dans la liste des grands scélérats.

L'Amérique respiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'industrie des Flibustiers, devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le spectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Espagne venoit de finir une carrière agitée. Ses sujets convaincus qu'un Bourbon seul étoit en état de conserver la monarchie sans démembrement, l'avoient pressé sur la fin de sa vie d'appeller à sa succession le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes transportées dans une maison rivale & ennemie de la sienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats & des irrésolutions sans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de justice & de magnanimité, qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foiblesse de son caractère.

L'Europe fatiguée depuis un demi-siècle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie

XI.
Raisons
qui empê-
chent les
Anglois &
les Hollan-
dois de faire
des conquê-
tes en Amé-
rique du-
rant la
guerre pour
la succession
d'Espagne.

de Louis XIV, réunit ses forces pour empêcher l'accroissement d'une puissance déjà trop redoutable. L'anéantissement où la plus mauvaise administration avoit plongé l'Espagne; l'esprit de bigoterie, & par conséquent de foiblesse, qui dominoit alors en France, procurèrent à la ligue des succès dont on voit peu d'exemples dans l'union de plusieurs puissances contre une seule. Cette ligue prit un ascendant que des victoires également glorieuses & utiles, augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne resta aux deux couronnes ni forces, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs désastres étoient l'objet de la joie universelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compassion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur sang & leurs trésors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Espagne, depuis la destruction de ses galions à Vigo, n'avoit pas un vaisseau; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers, qui la conduisirent sur les bords du précipice, avoit
laissé

laissé tomber sa marine. Cette conduite vicieuse avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans sa jeunesse de toutes les espèces de gloire, pensa qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de son règne, s'il ne créoit une marine formidable. Bientôt ses nombreuses flottes balancèrent les forces combinées de l'Angleterre, de la Hollande, & portèrent la terreur de son nom aux extrémités du monde. Mais ce nouveau genre de grandeur ne tarda pas à lui échapper. A mesure que son ambition défordonnée lui suscita de nouveaux ennemis; qu'il se vit obligé d'avoir sur pied un plus grand nombre de troupes; que les frontières de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles se multiplièrent, on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses, pour supprimer une partie des fonds destinés à soutenir sa puissance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres causes aussi frivoles, absorbèrent la partie du revenu public qu'auroient exigé

les armemens. Dès-lors cette branche de la force Françoisse s'affoiblit. Elle tomba insensiblement, & se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque, les possessions des deux couronnes dans les Indes Occidentales, se trouvèrent sans défense. Elles s'attendoient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies, les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immenses découvertes avoient mis, il est vrai, dans les mains des Castillans & des Portugais, la possession exclusive de trésors & de productions qui sembloient leur promettre l'empire de l'univers, si les richesses pouvoient le donner : mais ces nations ivres d'or & de sang, n'avoient pas seulement soupçonné qu'un monde nouveau dût soutenir leur puissance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un système fondé sur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe, emportèrent les Anglois & les Hollandois dans une extrémité tout-à-fait opposée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit

nuls avantages naturels , & l'autre n'en avoit que de médiocres , avoient faisi de bonne heure les vrais principes du commerce , & les avoient suivis avec plus de persévérance que les différentes situations où elles s'étoient trouvées ne paroissent le leur permettre. Le hasard des circonstances ayant d'abord excité l'industrie de la plus pauvre , elle s'étoit vue rapidement égalée par sa rivale dont le génie étoit plus ardent & les ressources plus considérables. La guerre d'industrie , excitée par la jalousie , dégénéra bientôt en combats vifs , opiniâtres & sanglans. Ce n'étoient pas seulement des hostilités entre un peuple & un peuple , c'étoit une haine , c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La nécessité de se réunir , pour contenir , pour réprimer la France , suspendit ces hostilités. Des succès peut-être trop rapides , trop décisifs , réveillèrent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'agrandissement l'une de l'autre , elles renoncèrent à toute invasion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particulière , elle se fit accorder des

avantages qui laissèrent la nation rivale de la sienne, fort en arrière. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

XII.
Grande activité qu'on remarque dans les isles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht, rappellèrent le siècle d'or à l'univers, qui seroit toujours assez tranquille, si les Européens qui ont porté leur armes & leurs hâines dans les quatre parties du monde, n'en troubloient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moisson du laboureur. Le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers, sans crainte des pirates. Les mères ne virent plus leurs enfans arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur sang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un ministre ambitieux. Les nations ne s'affocièrent plus, pour servir les passions de leurs maîtres. Les hommes vécurent quelque tems en frères, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fut l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raison universelle y avoient quelque part. La philosophie

commençoit à parler de l'*humanité*, que l'imposture ne cesse d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques sages étoient passés de leur cabinet dans les mains de la multitude; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les esprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu jusqu'alors à s'égorger. La soif du sang paroissoit apaisée, & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur, avec des lumières nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur industrie.

Cette activité se faisoit sur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent se soutenir, & même prospérer lorsque le feu de la guerre est allumé dans le voisinage & sur leurs frontières; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la subsistance, & les consommations intérieures. Il n'en est pas ainsi des établissemens que plusieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richesses y sont également précaires. On n'y recueille

326 *HISTOIRE PHILOSOPHIQUE*
rien de ce qui est nécessaire à la nourriture. Les vêtemens & les instrumens du labourage , n'y font pas fabriqués. Toutes les productions sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre & facile avec l'Afrique , avec les côtes septentrionales du Nouveau-Monde , & sur-tout avec l'Europe , qui puisse procurer à ces isles cette circulation libre du nécessaire qu'elles reçoivent , & du superflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient souffert du long & terrible embrâsement qui avoit tout consumé , plus elles se hâtoient de réparer les brèches faites à leur fortune. L'espérance même qu'on avoit conçue que l'épuisement universel rendroit la tranquillité durable , enhardissoit les négocians les moins confians à faire aux colons des avances , sans lesquelles , malgré tant de soins , les progrès auroient été nécessairement fort lents. Ces secours assuroient & augmentoient la prospérité des isles , lorsqu'on vit crever en 1739 un nuage qui se formoit depuis long-tems , & qui troubla le repos de la terre.

XIII.
Les isles de
l'Amérique

Les colonies Angloises , sur-tout la Jamaïque , avoient ouvert avec les possessions

Espagnoles du Nouveau-Monde , un commerce interlope qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid devenue plus éclairée sur ses intérêts , prit des mesures pour arrêter , pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être sage , mais il falloit que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude se fussent bornés à arrêter les bâtimens qui la faisoient , ils auroient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent , l'âpreté du gain , peut-être l'esprit de vengeance , firent que sous prétexte de contrebande , on arrêta loin des côtes suspectes , des navires qui avoient une destination légitime.

La nation Angloise qui , mettant sa sûreté , sa puissance & sa gloire dans le commerce , avoit souffert impatiemment de voir réprimer ses usurpations , fut révoltée des vexations qui passoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres , dans le parlement , que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit , qu'invectives contre le ministère qui les souffroit. Robert Walpole ,

occasionnèrent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens & la fin.

qui gouvernoit depuis long-tems la Grande-Bretagne avec un caractère & des talens plus propres pour la paix que pour la guerre, & le conseil d'Espagne qui, à mesure que l'orage approchoit montroit moins de vigueur, cherchèrent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & signées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts, par son ressentiment, par l'esprit de parti, & singulièrement par des écrits politiques qui se succédoient avec rapidité.

Par-tout où le souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matières économiques & politiques, il donne l'attestation la plus authentique de son penchant à la tyrannie & du vice de ses opérations. C'est précisément comme s'il disoit au peuple. « Je fais tout aussi-bien que » vous que ce que j'ai résolu est contraire » à votre liberté, à vos prérogatives, à » vos intérêts, à votre tranquillité, à votre » bonheur: mais il me déplaît que vous en » murmuriez. Je ne souffrirai jamais qu'on » vous éclaire; parce qu'il me convient » que vous soyez assez stupides pour ne pas

» distinguer mes caprices , mon orgueil ,
 » mes folles dissipations , mon faste , les
 » déprédations de mes courtisans & de mes
 » favoris , mes ruineux amusemens , mes
 » passions plus ruineuses encore , de l'utilité
 » publique qui ne fut , qui n'est , & qui ne
 » sera jamais , autant qu'il dépendra de
 » moi & de mes successeurs , qu'un honnête
 » prétexte. Tout ce que je fais est bien fait.
 » Croyez-le , ne le croyez pas : mais tai-
 » sez-vous. Je veux vous prouver de toutes
 » les manières les plus insensées & les plus
 » atroces que je règne pour moi , & que je
 » ne règne ni par vous , ni pour vous. Et
 » si quelqu'un d'entre vous a la témérité
 » de me contredire , qu'il périsse dans l'ob-
 » scurité d'un cachot , ou qu'un lacet le
 » prive à jamais de la faculté de commettre
 » une seconde indiscretion : car tel est mon
 » bon plaisir ». En conséquence voilà l'homme
 » de génie réduit au silence ou étranglé ,
 & une nation retenue dans la barbarie de sa
 religion , de ses loix , de ses mœurs , & de
 son gouvernement ; dans l'ignorance des
 choses les plus importantes à ses vrais inté-
 rêts , à sa puissance , à son commerce , à

sa splendeur & à sa félicité ; au milieu des peuples qui s'éclairent autour d'elle par les libres efforts & le concours des bons esprits vers les seuls objets vraiment dignes de les occuper. La logique d'une administration prohibitive pêche de tous côtés. On n'arrête point les progrès des lumières ; on ne les ralentit qu'à son désavantage. La défense ne fait qu'irriter & donner aux ames un sentiment de révolte , & aux ouvrages le ton du libelle ; & l'on fait trop d'honneur à d'innocens sujets , lorsqu'on a sous ses ordres deux cens mille assassins , & que l'on redoute quelques pages d'écriture.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de livres , où tout ce qui touche la nation est traité avec liberté. Parmi ces écrits , il en est de solides , composés par de bons esprits , par des citoyens instruits & zélés. Leurs avis servent à éclairer le public sur ses intérêts , & à diriger le gouvernement dans ses opérations. On connoît dans l'état peu de réglemens utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués , préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui se prive de cet avantage.

« Mais , dira-t-on , pour un homme sage
 » qui répand la lumière , il se trouve des
 » écrivains sans nombre , qui , soit par mé-
 » contentement des gens en place , soit
 » pour flatter le goût de la nation , soit
 » pour des raisons personnelles , se plaisent
 » à émouvoir les esprits. Le moyen qu'ils
 » emploient le plus ordinairement , est de
 » porter les prétentions de leur pays au-delà
 » de leurs justes bornes , de lui faire envi-
 » fager comme des usurpations manifestes ,
 » les moindres précautions que prennent
 » les autres puissances pour conserver leurs
 » possessions. Ces exagérations remplies de
 » partialité & de fausseté , répandent des
 » opinions , établissent des préjugés , dont
 » l'effet ordinaire est d'entretenir la nation
 » dans un état de guerre perpétuelle avec
 » ses voisins. Si le gouvernement qui vou-
 » droit tenir une balance de justice entre
 » ses sujets & les étrangers , refuse de se
 » conduire par des erreurs populaires , il s'y
 » voit forcé ».

La liberté de la presse produit , sans doute ,
 ces inconvéniens : mais ils sont si frivoles ,
 si passagers , en comparaison des avantages ,

que je ne daignerai pas m'y arrêter. La question se réduit à ces deux mots : *Vaut-il mieux qu'un peuple soit éternellement abruti que d'être quelquefois turbulent ?* Souverains , voulez-vous être méchans ? Laissez écrire ; il se trouvera des hommes pervers qui vous serviront selon votre mauvais génie & qui vous perfectionneront dans l'art des Tibères. Voulez-vous être bons ? Laissez encore écrire ; il se trouvera des hommes honnêtes qui vous perfectionneront dans l'art des Trajans. Combien il vous reste de choses à savoir pour être grands, soit en bien, soit en mal !

La populace de Londres , la plus vile populace de l'univers , comme le peuple Anglois , considéré politiquement , est le premier peuple du monde , soutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce , assiège par des cris & par des menaces le sénat de la nation , & règle ses délibérations. Souvent ces clameurs sont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes méprisables , une fois émus , insultent le meilleur citoyen , qu'on a réussi à leur rendre suspect , incendient sa maison , & insultent scandaleusement les têtes

les plus sacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le ministère toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais suivie, du commerce sur les résolutions publiques, ne fut peut-être jamais aussi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande supériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arsenaux étoient remplis de munitions, & ses chantiers étoient animés. Ses escadres toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de son pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi sa patrie, en négligeant de si grands avantages. Il doit être au-dessus de tout soupçon, puisqu'il ne fut pas accusé de corruption dans un pays où l'on a souvent formé ces accusations sans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de se précipiter dans des embarras qui mettroient en danger son administration; l'obligation d'appliquer à des armemens militaires les trésors destinés jusqu'alors à lui acheter des partisans; la né-

cessité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour sa personne & pour ses principes : toutes ces considérations & quelques autres le jettèrent dans des irrésolutions funestes. Il perdit un tems toujours précieux, décisif sur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagène, plutôt par l'intempérie du climat, par la méfintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garnison. Anson vit ruiner son armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé sans risque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une escadre par ce qu'il fit avec un vaisseau, on peut penser qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Espagnol dans la mer du Sud. Un établissement, entrepris dans l'isle de Cuba, eut une issue funeste. Ceux qui vouloient y fonder une ville n'y trouvèrent que leur cimetièrre. Le général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le siège du fort Saint-Augustin dans la Floride,

vaillamment défendu par Manuel-Montiano, à qui on avoit laissé le loisir de se préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Espagnole eussent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur restoit leur marine, leur caractère, leur gouvernement, trois grands moyens qui faisoient trembler. Inutilement la cour de Versailles joignit ses forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminueoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne rassuroit pas des esprits trop abattus par la crainte. Heureusement pour les deux nations & pour cette partie du monde, la mort de l'empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts fort équivoques, y retenoit les forces Britanniques. Les hostilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, se réduisirent insensiblement de part & d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la prise de l'Isle Royale, qui exposoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puissance recouvra à la paix une

possession si précieuse : mais le traité qui la lui rendit , ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François , toujours imbus de cet esprit de chevalerie , qui a été si long-tems la brillante folie de toute l'Europe , regardent leur sang comme payé , lorsqu'il a reculé les frontières de leur patrie , c'est-à-dire , lorsqu'ils ont mis leur prince dans la nécessité de les gouverner plus mal ; & ils croient leur honneur perdu , si leurs possessions sont restées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes , qu'il faut pardonner à des tems barbares , mais dont les siècles éclairés ne devoient pas avoir à rougir , fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle , qui restituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation , trop frivole , trop légère pour être politique , ne voulut pas voir , qu'en formant en Italie un établissement quel qu'il fût à l'infant dom Philippe , on s'assuroit de l'alliance de l'Espagne à qui on donnoit de grands intérêts à discuter avec la cour de Vienne ; qu'en garantissant au roi de Prusse la Silésie , on établissoit en Allemagne deux puissances rivales ,

rivales, fruit précieux de deux siècles de méditation & de travaux; qu'en rendant Frisbourg & les places de Flandres détruites, on se procuroit des conquêtes aisées, si les fureurs de la guerre recommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les tems de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainsi, quand la France n'auroit pas eu besoin de s'occuper de son intérieur dont le dépérissement étoit extrême; quand son crédit & son commerce n'auroient pas été ruinés; quand quelques-unes de ses plus importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada; quand ses colonies n'auroient pas été menacées d'une invasion infaillible & prochaine; quand sa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un seul vaisseau à envoyer dans le Nouveau-Monde; quand l'Espagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre: la conclusion de la paix auroit encore mérité l'approbation des esprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra sans peine que rien ne paroïssoit impossible aux armes victorieuses de Louis XV : mais feroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne desiroient rien tant que cet événement ? Si la république, qui étoit dans l'impossibilité de se détacher de ses alliés, avoit été conquise, ses habitans, qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre sous sa domination ? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur industrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de si grands avantages n'eussent été infiniment plus précieux pour les Anglois, que l'alliance de la Hollande ?

A cette observation nous oserons en ajouter une autre, qui, pour être aussi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuse ou fort habile d'avoir, par la

négociation, arraché des mains des François
 ce que les malheurs de la guerre lui avoient
 fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile
 ou plus heureuse, si elle eût laissé à son
 ennemi une partie de ses conquêtes ? Il est
 passé ce tems, où la maison d'Autriche éga-
 loit, surpassoit peut-être les forces de la
 maison de Bourbon. Sa politique est donc
 d'intéresser les autres puissances à son sort,
 même par ses pertes. Elle le pouvoit en
 faisant des sacrifices apparens à la France.
 L'Europe, alarmée de l'agrandissement de
 cette monarchie qu'on est porté à haïr, à
 envier, à redouter, auroit repris contre
 elle cette haine qu'on avoit vouée à Louis
 XIV ; & des ligue plus redoutables que
 jamais devenoient la suite nécessaire de ces
 sentimens. Cette disposition universelle des
 esprits étoit plus propre à relever la gran-
 deur de la nouvelle maison d'Autriche, que
 le recouvrement d'un territoire éloigné,
 borné & toujours ouvert.

On doit, il est vrai, avoir assez bonne
 opinion du plénipotentiaire François qui
 conduisoit la négociation, & du ministre
 qui la dirigeoit, pour penser qu'ils auroient

démêlé le piège. Nous ne balancerons pas même à assurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandissement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conseil, auquel ils devoient compte de leurs opérations ? C'est ce qu'on n'ose décider. En général tous les gouvernemens du monde sont portés à s'étendre, & celui de France est de nature à le desirer.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, il faut avouer que l'espérance des deux ministres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conservation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette source d'une opulence illimitée, aussi-tôt que le danger fut passé. La France garda des troupes sans nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, foudroya une partie de l'Allemagne, se conduisit comme si un nouveau Charles-Quint eût menacé ses frontières, ou si un autre Philippe II eût pu bouleverser l'intérieur de son pays par ses intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent; qu'il n'y avoit point de

puissance qui, seule, pût oser l'attaquer ; & que les événemens de la dernière guerre, les arrangemens de la dernière paix, avoient rendu la réunion de plusieurs puissances impossible. Mille petites craintes toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêchèrent de sentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de son attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuses flottes.

Les Anglois, plus portés à s'affliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas seulement être riches : ils veulent être les seuls riches. Leur ambition est d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce ; & le desir de le rendre exclusif leur a fait faire de grandes choses & de grandes injustices ; & les met dans la cruelle nécessité de continuer à faire de grandes choses & de grandes injustices. Les nations ne se laisseront-elles jamais de cette espèce de tyrannie qui les brave & les avilit ? resteront-elles éternellement dans cet état

de foiblesse qui les contraint à supporter un despotisme qu'elles ne demanderoient pas mieux que d'anéantir ? Si jamais il se formoit une alliance entre elles , comment une seule nation pourroit - elle résister , à moins d'une faveur constante du destin sur laquelle il seroit imprudent de compter ? qui est-ce qui a promis aux Anglois une prospérité continue ? quand elle leur seroit assurée , ne seroit - elle pas trop payée , par la perte d'une tranquillité dont ils ne jouiroient jamais , & trop punie par les alarmes d'une jalousie qui tiendrait leurs yeux inquiets perpétuellement ouverts sur les mouvemens les plus légers des autres puissances ? Est-il bien glorieux , est - il bien doux , est-il bien avantageux & bien sûr à un peuple de régner au milieu des autres peuples , comme un sultan au milieu de ses esclaves ? Un accroissement dangereux de la haine au-dehors , est-il suffisamment compensé par le corrupteur accroissement de l'opulence au-dedans ? Anglois , l'avidité n'a point de terme , & la patience a le sien , presque toujours funeste à celui qui la pousse à bout. Mais la passion du com-

merce est si forte en vous , qu'elle a subjugué jusqu'à vos philosophes. Le célèbre Boyle disoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux sauvages ; parce que , dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés , ce seroit un grand bien pour les manufactures Angloises.

Un tel systême , que la nation n'a guère perdu de vue , se manifesta , en 1755 , avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. La culture des colonies Françoises , dont l'accroissement rapide étonnoit tous les esprits attentifs , réveilla la jalousie Angloise. Cependant cette passion , honteuse de se montrer , se couvrit quelque tems des ombres du mystère ; & un peuple assez fier ou assez modeste pour appeller les négociations *l'artillerie de ses ennemis* , ne dédaigna pas d'employer tous les détours , toutes les ruses de la politique la plus insidieuse.

La France , effrayée du désordre de ses finances , intimidée par le petit nombre de ses vaisseaux & l'inexpérience de ses amiraux , séduite par l'amour de l'oïveté , du plaisir & de la paix , secondoit les efforts

XIV.
C'est de
l'Amérique
que sortit la
guerre de
1755.

qu'on faisoit pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétoient sans cesse que la Grande Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande. Ces inquiétudes paroissent absurdes dans un pays où l'on n'avoit fait jusqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les espèces, où on l'avoit continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature, un sol excellent; au hasard, de riches colonies; à sa sensibilité vive & souple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouissances; à ses conquêtes, à sa gloire littéraire, à la dispersion même des protestans qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le desir qu'on avoit de l'imiter: cette nation qui seroit trop heureuse, si on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque chose de ses

avantages, & se prêtoit sans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui étoit plus nécessaire, elle commença les hostilités, sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Ce peuple, réputé si fier, si humain, si sage, réfléchit-il à ce qu'il faisoit? Il réduisoit les conventions les plus sacrées des nations entre elles aux leures d'une perfidie politique; il les affranchissoit du lien commun, en foulant aux pieds la chimère du droit des gens. Vit-il qu'il n'y avoit plus qu'un état, celui de la guerre; que la paix n'étoit qu'un tems d'alarmes; qu'il ne régnoit plus sur le globe qu'une fausse & trompeuse sécurité; que les souverains devenoient autant de loups, prêts à s'entre-dévo-
rer; que l'empire de la discorde s'établissoit sans limites; que les plus cruelles & les plus justes représailles étoient autorisées, & qu'il n'étoit plus permis de déposer les armes? alors il y eut un semi-Thémistocle dans le ministère; mais il n'y eut pas un Aristide dans toute la grande Bretagne, puisque loin

de s'écrier à l'exemple de ces Athéniens qui n'étoient pas les hommes les plus scrupuleux d'entre les Grecs : *La chose est utile, mais elle n'est pas honnête, qu'on ne nous en parle pas*, les Anglois se félicitèrent d'une infamie contre laquelle toutes les voix de l'Europe s'élevèrent avec indignation. L'hostilité, sans déclaration de guerre, lors même qu'il n'y a point de traités de paix, est un procédé de barbares. L'hostilité, contre la foi des traités, mais précédée d'une déclaration de guerre, de quelque prétexte qu'elle ait été palliée, seroit d'une injustice révoltante, si l'usage n'en avoit été fréquent, & si presque toutes les puissances n'en avoient à rougir. L'hostilité, sans déclaration de guerre, contre un peuple voisin qui sommeille tranquillement sur la foi des traités, le droit des gens, un commerce réciproque de bienveillance, des mœurs civilisées, le même Dieu, le même culte, le séjour & la protection de ses citoyens dans la contrée ennemie, le séjour & la protection des citoyens de l'ennemi secret dans la sienne, est un crime qui seroit traité entre les sociétés, comme l'assassinat sur les grandes

routes, dans chacune d'elles; & contre lequel, s'il y avoit un code exprès, comme il y en a un tacite, formé & souscrit entre toutes les nations, on liroit : QU'ON SE RÉUNISSE CONTRE LE TRAITRE ET QU'IL SOIT EXTERMINÉ DE DESSUS LA SURFACE DE LA TERRE. Celui qui le commet, jaloux, fans frein & fans pudeur de son intérêt, montre qu'il est sans équité, sans honneur; qu'il méprise également & le jugement du présent & le blâme de l'avenir; & qu'il tient plus à son existence entre les nations qu'à son rôle dans leur histoire. S'il est le plus fort, c'est un lâche tyran; c'est un lion qui s'abaisse au rôle abject du renard. S'il est le plus foible & qu'il craigne pour lui-même, il en est peut-être moins odieux, mais il n'en est pas moins lâche. Combien l'usage du peuple Romain est plus noble! Combien il a d'autres avantages! Ouvrons, comme lui, les portes de nos temples: qu'un ambassadeur se transporte sur la frontière ennemie & qu'il y secoue la guerre du pan de sa robe, au son de la trompette du héraut qui l'accompagnera. N'égorgeons point un ennemi qui dort. Si nous plon-

geons notre main dans le sang de celui qui se croit notre ami , la tache ne s'en effacera jamais. Macbeth du poète fera son image.

Quand même la déclaration de guerre ne seroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être, ne se doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger ; on ne peut s'empêcher de voir que le ministère Britannique faisoit plus que soupçonner le vice de sa conduite. La timidité de ses démarches, l'embarras de ses opérations, les variations de ses défenses justificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction si scandaleuse par le parlement : cent autres choses déceloient une conscience coupable. Si, dans ces foibles administrateurs d'une grande puissance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé le plan le plus vaste. En faisant illégalement attaquer les vaisseaux François sur les côtes de l'Amérique Septentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La destruction du seul pouvoir qui fût en état de faire quelque résistance, étoit la suite nécessaire d'une combinaison

si forte. Sa chute auroit effrayé les autres nations ; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à se montrer pour donner des loix par tout l'univers. Un succès brillant & décisif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude , l'auroit justifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des sages.

Une conduite foible , mais toujours injuste , produisit des effets contraires. Le conseil de George II fut haï & méprisé de toute l'Europe. Les événemens secondèrent ces sentimens. La France , quoique surprise , fut victorieuse dans le Canada , remporta sur mer un avantage considérable , conquit Minorque menaça Londres même. Son ennemi sentit alors ce que les bons esprits disoient depuis long-tems, même en Angleterre , que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes ; qu'ils réunissoient des vertus & des vices , des traits de foiblesse & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles : qu'ils étoient effeminés , mais braves ; également amoureux du plaisir & de l'honneur ; sérieux dans la

XV.

Les commencemens de la guerre furent funestes à l'Angleterre.

bagatelle & enjoués dans les choses graves ; toujours prêts à la guerre & prompts dans l'attaque : en un mot des enfans , comme les Athéniens , se laissant agiter & passionner pour des intérêts vrais ou faux ; aimant à entreprendre & à marcher , quels que soient leurs guides , & se consolant de toutes leurs disgrâces par le moindre succès. L'esprit Anglois qui , suivant le mot si trivial & si énergique de Swif , *est toujours à la cave ou au grenier* , & qui n'a jamais connu de milieu , commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injustement méprisée. Le découragement prit la place de la présomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit mise dans son opulence ; abaissée par l'introduction des troupes étrangères , par le caractère moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient ; affoiblie même par le choc des factions , qui , chez un peuple libre , exercent ses forces dans la paix , mais les lui ôtent dans la guerre : la nation flétrie , étonnée , incertaine , gémissoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver & de ceux qu'elle prévoyoit , sans s'occuper du soin de venger

Les uns ni d'écarter les autres. Tout le zèle pour la défense commune se bornoit à des subsides immenses. On paroissoit ignorer que le lâche est plutôt prêt que le brave à ouvrir sa bourse pour éloigner le péril ; & que dans la crise où l'on se trouvoit , il ne s'agissoit pas de savoir qui paieroit , mais qui combattoit.

Les François , de leur côté , furent éblouis de quelques succès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdissement de leur ennemi pour une démonstration de sa foiblesse , ils s'engagèrent plus que leur situation ne le permettoit , dans les troubles qui commençoient à diviser l'Allemagne.

Un système qui devoit les couvrir de honte s'il ne réussissoit pas , & ruiner leur puissance s'il réussissoit , leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier , que quelques mois auparavant ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme , qui , pour écarter une guerre de terre que quelques ministres vouloient commencer en désespérant de soutenir la guerre de mer , avoit dit avec la chaleur & l'assurance du génie :
Messieurs , partons tous tant que nous sommes

dans le conseil, & la torche à la main, allons brûler nos vaisseaux, s'ils ne servent qu'à nous faire insulter & non à nous défendre. Cet aveuglement politique les jetta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajoutèrent des fautes militaires. Les intrigues de cour présidèrent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une suite de disgraces. Ce peuple léger & superficiel ne vit pas qu'en supposant, ce qui étoit impossible, que tous ceux qu'il chargeoit successivement de diriger les opérations guerrières eussent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme supérieur. Ses malheurs ne changèrent rien à sa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

2 Pendant que les François prenoient ainsi le change, le peuple Anglois passant du découragement à la fureur, proscrivoit un ministère justement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des résolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet esprit de parti

qui

qui fait tout dans la Grande-Bretagne , il se trouva tel que les circonstances l'exigeoient. Guillaume Pitt avoit la passion des grandes choses , une éloquence sûre d'entraîner les esprits , le caractère entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever sa patrie au-dessus de tout , & de s'élever avec elle. Son enthousiasme transporta une nation ; qu'au défaut de son climat , sa liberté passionnera toujours. On saisit un amiral , qui avoit laissé prendre l'isle de Minorque ; on le jette dans les fers , on l'accuse , on le juge , on le condamne. Ni son rang , ni ses talens , ni sa famille , ni ses amis , ne peuvent le sauver de la sévérité de la loi. Le mât de son vaisseau lui sert d'échafaud. L'Europe entière , en apprenant cet événement tragique , fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On se crut ramené au tems des républiques anciennes. La mort de Bing , coupable ou non , annonçoit d'une manière terrible à ceux qui servoient la nation , le sort qui les attendoit , s'ils trahissoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne se dit au fond de son cœur dans le moment du combat :

c'est ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du supplice. Ainsi le sang d'un homme accusé de lâcheté devint un germe d'héroïsme.

A ce ressort de crainte fait pour vaincre la peur, se joignit un encouragement qui annonçoit le rétablissement de l'esprit public. La dissipation, le plaisir, le désœuvrement, souvent le crime & la corruption des mœurs forment des liaisons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois se communiquent moins, vivent moins ensemble, ont moins, si l'on veut, le goût de la société que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les rassemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les sectes, concourent à son succès, avec une générosité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à soi. Et en effet, pourquoi s'occuperoit-on de la gloire d'une nation, lorsqu'on ne peut se promettre de ses sacrifices qu'un accroissement de misère? lorsque les victoires & les défaites sont également funestes; les victoires par des impôts qui les préparent,

les défaites par des impôts qui les réparent. Sans un reste d'honneur qui subsiste au fond des ames, malgré tous les efforts qu'on emploie pour l'étouffer, & qui montre que sous les vexations de toute espèce, le peuple ne perd pas toute sensibilité à l'avilissement national, il s'affligeroit également des succès & des revers. Que le souverain soit victorieux ou vaincu; qu'il acquière ou qu'il perde une province; que le commerce tombe ou prospère, en sera-t-il traité avec moins de dureté? L'ardeur des Anglois est sur-tout remarquable, lorsque la nation a une confiance entière dans le ministre qui est à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il se forma une société de marine qui, ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte, & n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens, invita dans la classe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes à se faire mouffes; & les pères à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit

nécessaire pour naviguer sainement. Le roi , touché de ce trait de patriotisme , donna 22,500 livres , le prince de Galles 9000 l. la princesse sa mère , 4500 livres. Les acteurs des différens spectacles , dont cette nation philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent , jouèrent leurs meilleures pièces pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avoit vu un si grand concours au théâtre. Cent de ces mouffes , cent de ces matelots , habillés par un zèle vraiment sacré , ornoient l'enceinte de la scène ; & cette décoration valoit bien celle des lustres , des dentelles & des diamans.

XVI.

Les Anglois fortirent de leur léthargie , & s'emparèrent des îles Françoises & Espagnoles. Quel fut l'auteur de leurs succès ?

Ce dévouement public au service de la patrie , échauffa les esprits. Tous les Anglois se crurent d'autres hommes. Ils portèrent le ravage sur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent sur toutes les mers. Ils interceptèrent sa navigation. Ils tinrent toutes ses forces en échec dans la Westphalie. Ils le chassèrent de l'Amérique Septentrionale , de l'Afrique & des grandes Indes. Jusques au ministère de M. Pitt , toutes les entreprises de sa nation dans les contrées éloignées avoient eu & dû avoir une issue

funeste , parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui , il forma des projets si sages & si utiles ; il fit ses préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité ; il combina si juste la fin avec les moyens ; il choisit si bien les dépositaires de sa confiance ; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & celles de mer ; il éleva si haut le cœur Anglois , que son administration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame , plus haute encore , lui fit mépriser les vains discours des esprits timides , qui blâmoient ce qu'on nommoit ses dissipations. Il répétoit après Philippe , père d'Alexandre , *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent , & non conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes , M. Pitt avoit toujours & par-tout triomphé des François. Il les poursuivit jusque dans leurs isles les plus chères , jusque dans leurs colonies à sucre. Ces possessions quoique justement vantées pour leurs richesses , n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées sans intelligence , & tombant en ruine. Ces mesures manquoient également de défenseurs ,

d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hostilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établissemens & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des subsistances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens nécessaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les esclaves, également depourvus de tout, se nourrissoient des animaux consacrés à l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient jusqu'à eux, c'étoit à travers de si grands périls, qu'il falloit payer au plus haut prix ce qu'ils apportoit, leur céder comme pour rien ce qu'ils consentoient à prendre. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas présumer que sa vertu iroit jusqu'à se défendre opiniâtrément, contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ses calamités.

C'est dans ces circonstances que dix vaisseaux de ligne, des galiotes à bombe, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, se présentèrent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22

janvier 1759. Le lendemain ils écrasèrent de bombes la ville de Basse-terre. Si les assaillans avoient su profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la résistance de l'isle eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvemens, donnèrent le tems à la garnison & aux habitans de se fortifier dans un défilé, qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. De là ils tinrent en échec leur ennemi, qui souffroit également & de la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchissemens. Les Anglois désespérant de réduire la colonie par ce côté, l'allèrent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-terre, qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retombèrent encore dans leur première faute, & ils en furent punis de la même manière. Le succès de leur expédition devenoit douteux, lorsque Barington, que la mort d'Hopson venoit de placer à la tête des troupes, changea de système. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses

soldats , qui fondirent fucceffivement fur les habitations & les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient , firent tomber les armes des mains des colons. L'isle entière se foumit , mais à des conditions très-honorables , mais après trois mois de défense. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête , ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après , la Grande - Bretagne reprit un projet trop légèrement abandonné : mais elle y destina de plus grands moyens & de meilleurs instrumens. Le 16 janvier 1762 , dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton , & autant de vaisseaux de ligne commandés par l'amiral Rodney , les uns partis d'Europe , & les autres de l'Amérique Septentrionale , parurent à la vue de la capitale de l'isle. La descente , qui se fit le lendemain , ne fut ni longue , ni meurtrière , ni difficile. Il paroissoit moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues , qui dominoient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs ; & la place , qui se voyoit

à la veille d'être écrasée par les bombes , capitula le 9 de février. La colonie entière suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination Angloise , influa beaucoup dans une résolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres isles du vent , ou Françoises , ou quoique neutres , peuplées de François , ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même , la seule possession qui restât à la France dans le grand archipel de l'Amérique , étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroissoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la première proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer , pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à son avidité ? Une puissance si ambitieuse auroit-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités , jusqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble ? Cet événement n'étoit pas un problème. Tout le monde favoit que la colonie sans défense au-dedans & au-dehors , étoit hors d'état de faire la moindre résistance. Elle-même étoit si convaincue de son impuif-

362 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
fance, qu'elle paroïssoit disposée à se soumettre à la première sommation qui lui seroit faite.

La cour de Versailles fut également étonnée & consternée des pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une résistance opiniâtre, insurmontable même. Les descendans des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroïssent un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient se briser. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie secrète, de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le ministère avoit inspiré sa confiance à la nation, & c'étoit être mauvais citoyen, que d'oser montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire, que ce qui est arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune consiste dans des champs & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ses possessions avec courage. Il ne hasarde tout au plus que la récolte d'une année; & un revers, quel qu'il soit, ne le ruine pas. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs de ces colonies opulentes.

Comme en prenant les armes, ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs esclaves enlevés, les espérances même de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation, ils se soumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils seroient contens du gouvernement sous lequel ils vivent, ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlèrent jamais la confiance, n'affoiblit pas cette observation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire, & d'en chasser les habitans: aujourd'hui, la guerre faite à une colonie, n'est qu'une guerre faite à son souverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique; mais il ne conduisoit plus les affaires dans le tems qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célèbre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les causes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un historien qui ose écrire les événemens de son siècle, a rarement des lumières sûres,

Les conseils des rois font un sanctuaire ; dont le tems seul ouvre le voile d'une main lente. Leurs ministres , fidèles au secret ou intéressés à le cacher , ne parlent que pour égarer dans ses recherches la curiosité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque sagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaison des événemens , il est réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but , c'est sans le savoir , ou sans oser l'affurer ; & cette incertitude ne satisfait guère plus qu'une ignorance entière. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt, dispensés du silence , laissent éclore la vérité ; que la mort lui rende , pour ainsi dire , le jour & la voix , en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive ; & que des mémoires précieux & originaux devenus publics , dévoilent enfin le jeu des ressorts qui ont fait la destinée des nations.

Ces considérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que suivre le fil des intrigues politiques. Il se brise au tems qu'elles se nouent. On n'en recueilleroit que des débris isolés , qu'on ne rapprocheroit que par des conjectures hasardées qui s'éloigne-

roient peut-être d'autant plus de la vérité, qu'on y montreroit plus de pénétration. On s'exposeroit souvent à remplir par quelque grande vue, par une spéculation profonde, un vuide qui subsiste par l'ignorance d'un mot plaissant, d'un caprice frivole, d'un petit ressentiment, d'un mouvement puérile de jalousie : car voilà les merveilleux leviers avec lesquels on a si souvent remué la terre, & avec lesquels on la remuera si souvent encore. S'il est sage alors de se taire sur les causes obscures des événemens, c'est le tems de parler sur le caractère des acteurs. On fait ce qu'ils étoient dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mur, dans la famille & dans la société; dans la vie privée & dans les affaires; quelles ont été leurs qualités naturelles, leurs talens acquis, leurs passions dominantes, leurs vices, leurs vertus; leurs goûts & leurs aversions; leurs liaisons; leurs hâines & leurs amitiés; leurs intérêts, les intérêts des leurs; ce qu'ils ont éprouvé de la faveur & de la disgrâce; les moyens qu'ils ont employés pour arriver aux grandes places, & pour s'y maintenir, la conduite

qu'ils ont tenue avec leurs protecteurs & leurs protégés ; les projets qu'ils ont conçus ; la manière dont ils les ont conduits ; le choix des hommes qu'ils ont appelés ; les obstacles qui les ont croisés ; comment ils les ont surmontés : en un mot , les succès qu'ils ont eus ; la récompense qu'ils ont obtenue , lorsqu'ils ont réussi ; le châtement , quand ils ont échoué ; l'éloge ou le blâme de la nation ; comment ils ont achevé leur carrière , & la réputation qu'ils ont laissée après leur mort.

C'est dans l'ame d'un des plus importants personnages du siècle que nous cherchons à lire , & c'en est peut-être le vrai moment. La postérité , qui ne reçoit guère que les grands traits , fera privée de mille détails simples & naïfs , qui portent la lumière dans l'esprit d'un observateur contemporain.

M. Pitt , après avoir tiré l'Angleterre de l'espèce d'opprobre où les commencemens de la guerre l'avoient plongée , arriva à des succès qui étonnèrent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non , il n'en parut pas embarrassé , & se détermina à les pousser aussi loin qu'ils pourroient aller. La modé-

ration que tant de politiques avoient affectée avant lui , ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foiblesse ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient , & qu'il étoit sans exemple qu'un état eût pu acquérir la supériorité sur un autre , & ne l'eût pas fait. Le parallèle de l'Angleterre & de la France l'affermissoit dans ses principes. Il voyoit avec douleur que la puissance Angloise , fondée sur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre , étoit peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale , que la nature , l'art , les événemens , avoient élevée à un degré de force , qui , sous d'heureuses administrations , avoit fait trembler l'Europe entière. Il le sentit. Dès-lors il résolut de dépouiller les François de leurs colonies , & de les réduire à la condition où l'affranchissement plus ou moins prompt du Nouveau-Monde ramenera toutes les nations qui y ont formé des établissemens.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée lui paroissoient assurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes , les

montagnes s'abaissoient devant lui. Quoique la nation, dont il étoit l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagements, il n'en étoit pas embarrassé, parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'étoit qu'un torrent auquel il fauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses succès avoient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il étoit despote avec les grands, avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentimens différens des siens.

Il se servoit utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie, qui, s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre-humain, ramène tout aux principes de la raison universelle, il nourrissoit un fanatisme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces navales, ne lui laissoit entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances, qu'on peut avoir sur terre, de changer la situation des affaires par une action heureuse, auroient été des chimères. Quand une de ses escadres auroit détruit une ou plusieurs escadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ses prétentions. Règle générale. Une puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée; à plus forte raison, si la supériorité vient de plus loin, & sur-tout si elle tient en partie au génie des nations. Autre règle générale. La prépondérance sur un continent, dépend toute entière du talent d'un seul homme: elle peut passer en un moment. La puissance sur mer, fondée au contraire sur l'intérêt toujours actif de chacun des sujets de l'état, doit aller sans cesse en augmentant, principalement lors-

qu'elle est favorisée par la constitution nationale ; elle ne peut cesser que par une invasion subite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre : mais M. Pitt en sentoit l'impossibilité. Il connoissoit les chaînes de la Hollande , la pauvreté de la Suède & du Danemarck , l'expérience des Russes , l'indifférence de plusieurs de ces puissances pour les intérêts de la France , la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inspirée à toutes , la défiance où elles étoient les unes des autres , & la crainte que chacune en particulier devoit avoir , d'être opprimée avant d'être secourue.

L'Espagne étoit dans une position particulière. Le feu qui dévorait les colonies Françoises , & qui s'étendoit tous les jours , pouvoit aisément gagner les siennes. Soit que cette couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit , soit qu'elle ne le voulût pas voir , elle porta son indolence ordinaire sur ces grands événemens. Enfin , elle changea de maître ; & en changeant de maître , elle changea de système. Dom

Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie. Il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt, qui avoit mûrement pesé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propositions qu'on lui faisoit : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté, l'épée à la main, la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il imposoit.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, & l'on ne se trompoit pas. Il consentit à ouvrir une négociation : mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit sans intention de la suivre. Ses vues étoient d'acquérir assez de preuves des engagements des deux branches de la maison de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre sa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir besoin, il rompit les conférences, & proposa de déclarer la guerre à l'Espagne. La supériorité des forces maritimes de l'An-

gleterre sur celles des deux couronnes, & la certitude qu'elles seroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le systême de M. Pitt parut à de grands politiques le seul élevé; le seul même raisonnable. Sa nation avoit contracté une si prodigieuse masse de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en soutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles sources d'opulence. L'Europe, fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faisoit éprouver, attendoit avec impatience l'occasion de mettre son oppresseur dans l'impossibilité de les continuer. Il n'étoit pas possible que la maison de Bourbon ne conservât un vif ressentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit essuyées; & qu'elle ne préparât en secret, qu'elle ne mûrît à loisir une vengeance, dont elle pourroit s'assurer par une bonne combinaison de ses forces. Toutes ces raisons faisoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour se maintenir, de s'agrandir sans cesse. Cette nécessité cruelle ne fut pas sentie par le conseil de George III,

aussi vivement que M. Pitt le fouhaitoit. L'esprit de modération lui parut une foiblesse ou un aveuglement, peut-être une trahison ; & il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture ? Les ministres Anglois voyoient tous l'impossibilité d'éviter une nouvelle guerre : mais également fatigués & avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'ame du gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le faire descendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contre eux ; ils s'attachèrent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir. Son caractère ardent s'offroit à ce piège : il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avoit plus de connoissances des affaires que des hommes. Si, comme on l'a dit, il se retira, parce qu'il ne vou-

loit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger ; il est permis de croire qu'il tenoit plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays. Mais quelle que fût la cause de sa retraite , il n'y a que la haine la plus aveugle , la plus injuste , la plus violente , qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talent.

Quoi qu'il en soit , la première démarche du nouveau ministère , fut dans les principes de M. Pitt , & une sorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Espagne , & les Indes Occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hostilités. L'expérience du passé avoit dégoûté du continent de l'Amérique , & toutes les vues se tournèrent vers Cuba. Une raison éclairée fit sentir qu'en prenant cette île , on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies ; on s'affureroit l'empire du golfe du Mexique ; on couperoit toutes les ressources à l'ennemi , principalement riche du produit de ses douanes ; on envahiroit tout le commerce du continent , dont les habitans aimeroient mieux livrer leur or au

vainqueur de leur patrie , que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe ; on réduiroit enfin la puissance qui auroit fait une si grande perte , à recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer.

D'après cette réflexion , une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne , de dix-huit frégates , d'environ cent cinquante bâtimens de transport , ayant à bord dix mille soldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique Septentrionale , fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable , l'ancien canal de Bahama , moins long , mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentoit cette navigation peu connue & trop négligée , furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à sa destination ; & le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'est des ouvrages effrayans qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi bien conduites que celles de mer. Si Albe-

marle, qui commandoit l'armée, eût eu les talens qu'exigeoit la commission dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La simple muraille sèche qui la couvroit ne pouvoit pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conseils, la régence, que ce succès facile mettoit dans ses mains, auroient décidé la capitulation du Morro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous les secours, de tous les rafraîchissemens qu'elle reçut de la ville durant le siège; & il s'affuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de tems.

Le parti qu'il prit de débiter par l'attaque du Morro, l'exposoit à de grands malheurs. L'eau qui se trouvoit à sa portée étoit malfaine, & il se vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de son camp. Comme les chaloupes chargées de cet approvisionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter, pour les soutenir, un corps de quinze cens hommes sur la hauteur d'Arosteguy, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes, absolument détachées de l'armée, & que l'on ne pouvoit ni retirer ni soutenir que par mer,

étoient continuellement exposées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractère de l'ennemi par la tranquillité dont on laissoit jouir le corps posté à ArosteGuy, auroit dû placer un autre corps sur le grand chemin de la ville. Par ce moyen il l'eût comme investie, & très-certainement affamée, empêché tout transport d'effets dans les terres, & communiqué avec ArosteGuy moins dangereusement, que par les détachemens, qu'il étoit continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siège du Morro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminoit vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton, qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, inestimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le général Anglois ayant perdu la plus

grande partie de son armée, & se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'affaut : mais il falloit passer un large & profond fossé taillé dans le roc ; & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis, depuis plus d'un mois, que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas sortis de leur léthargie. L'ennemi paroissoit à la côte ; & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de généraux de terre & de mer qui se trouvoit à la Havane, mit, durant les premiers jours du siège, une incertitude dans les conseils, qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux assaillans.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la passe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les règles de la prudence la plus ordinaire , de faire appareiller douze vaisseaux de guerre qui étoient à la Havane , qui n'étoient d'aucune utilité pour la défense de la place , & qu'il étoit important de sauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler , lorsqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombâssent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps Anglois placé à Arosteguy , où il ne pouvoit être secouru , étoit très-facile. Ce succès auroit gêné les assiégeans dans leur approvisionnement d'eau , leur auroit coûté du monde , leur auroit donné de la crainte , auroit retardé leurs opérations , auroit enfin inspiré de la confiance aux troupes Espagnoles. Bien loin de tenter une chose si aisée , on n'attaqua pas , même en plaine , un seul de leurs détachemens tous composés d'infanterie ; quoiqu'on eût à leur opposer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut presque toujours libre ;

& cependant il ne tomba dans l'esprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'administration, de faire passer le trésor du prince dans les terres, pour le soustraire à l'ennemi.

La dernière négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laissé au milieu du fossé, un bloc de rocher pointu & isolé. Les Anglois mirent dessus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la brèche, & de l'autre à la contrescarpe. Un sergent & quinze hommes y passèrent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres soldats les suivirent. Lorsqu'ils se virent à peu près cent, au bout d'une heure, ils montèrent sur la brèche, assurés de n'être pas découverts, & ils n'y trouvèrent personne pour la défendre. Il est vrai que Valasco, averti de ce qui s'y passoit, accourut pour sauver la place : mais il fut tué en arrivant ; & sa mort troublant l'esprit aux troupes qui le suivoient, elles se rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une sentinelle pour observer les mouvemens d'un ennemi logé sur le fossé, décida de ce grand évé-

nement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'isle entière. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagèrent amplement des frais de son expédition.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, rendoit la paix aussi nécessaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les ministres qui gouvernoient alors l'Angleterre, consentoient à l'accorder : mais les conditions paroïssent difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des succès prodigieux dans le nord & dans le midi de l'Amérique. Quelle que fût son ambition, elle ne pouvoit se flatter de tout retenir. On soupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ses conquêtes septentrionales qui ne lui donnoient que des espérances éloignées, médiocres, incertaines ; & qu'elle s'en tien-

XVII.

Avantages que la paix procura à l'Angleterre dans les isles.

droit aux riches colonies, aux colonies à sucre, qui venoient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paroïssoit l'exiger. L'augmentation de ses douanes qui étoit une suite nécessaire de ce système, devenoit la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables. Le premier de dépouiller une puissance rivale, & redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son commerce. Le second de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine. Le troisième de tenir dans une dépendance plus étroite & plus assurée de la métropole, la Nouvelle - Angleterre qui auroit toujours eu besoin d'appui, contre un voisin inquiet, actif & guerrier.

Mais quand le conseil de George III auroit cru devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, & garder des îles opulentes, il n'auroit peut-être osé

suivre un plan si judicieux. Dans les autres gouvernemens , les fautes des ministres ne sont que leurs fautes , ou celles des rois qui les en punissent. En Angleterre , les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation , qui veut qu'on suive ses volontés , ne fussent-elles que ses caprices.

Le peuple Anglois , qui s'est plaint des conditions de la dernière paix , lorsqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés , les avoit en quelque façon dictées par le sujet de ses murmures , soit avant , soit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages , & les sauvages beaucoup d'actes de ferocité dans les colonies Angloises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent , consternés des maux qu'ils souffroient , plus encore de ceux qu'ils craignoient , avoient fait retentir leur cris jusqu'en Europe. Leurs correspondans , intéressés à leur procurer des secours prompts & considérables , avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui faisoient avidement tout ce qui peut rendre les François odieux , n'avoient cessé de les

accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des spectacles effrayans qu'on offroit fans cesse à son imagination , desiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté , les habitans des colonies à sucre , contens de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis , étoient fort tranquilles. Loin de desirer la conquête des établissemens de leurs voisins , ils la craignoient ; parce qu'ils la regardoient , quoique avantageuse à la nation , comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de supériorité sur celles des Anglois , qu'il étoit impossible de soutenir la concurrence. Leurs associés pensoient comme eux , & imitoient leur modération.

Il résulta d'une conduite si opposée , que la nation indifférente pour les colonies à sucre , desira vivement l'acquisition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique Septentrionale. Qu'on se peigne la situation d'un homme éclairé , qui sent tous les avantages d'un projet auquel les idées fausses d'une multitude aveugle le forcent de renoncer , pour se livrer de préférence à des vues insensées
qui

qui croisent le bien général, qui le déshonoreront s'il s'y prête, ou qui l'exposent s'il s'y refuse; à côté d'un souverain qui l'éloignera, si ses sujets révoltés s'obstinent à le vouloir, & qui ne garantira pas sa tête, s'ils portent la fureur jusqu'à la demander; entre l'orgueil mal-entendu qui l'attache à sa place, & une fierté digne d'éloges qui l'attache à sa réputation; seul, retiré dans son cabinet, délibérant sur le parti qu'il doit prendre, au milieu des cris & du tumulte d'une populace dont sa maison est entourée & qui menace de l'incendier. Telle est l'alternative où se font trouvés & où se trouveront encore ceux qui conduisent les affaires dans les états libres. Il n'y a presque pas une seule circonstance dans ce monde où le bien ne se trouve entre deux inconvéniens. Le courage consiste à s'y conformer, au hasard de ce qui peut en arriver: mais ce courage est-il bien commun?

Les ministres qui, en Angleterre, ne peuvent se soutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-tems avec

succès contre sa haine , tournèrent donc toutes leurs vues vers l'Amérique Septentrionale , & trouvèrent la France & l'Espagne disposées à adopter ce système. Les cours de Madrid & de Versailles cédèrent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient possédé depuis la rivière Saint - Laurent , jusqu'au fleuve Mississipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago ; elle consentit aussi que les Anglois gardassent les isles réputées neutres de Saint - Vincent & de la Dominique , pourvu qu'elle pût de son côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions , le vainqueur restitua aux deux couronnes alliées , toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur elles en Amérique.

XVIII.

Le ministre Britannique n'eut pas des vues aussi étendues que le comportoit la situation des choses.

Dès ce moment il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais , de s'emparer des portes & des sources de toutes les richesses du Nouveau-Monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit seul l'entrée. Un si beau continent tomboit de lui-même entre ses mains. On pouvoit l'attirer , ou par les offres d'une dépendance

plus douce , ou par l'image & l'espérance de la liberté ; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ses colonies & non pour les défendre , ou tenter les Indiens de briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entière eût changé de face ; & les Anglois plus libres & plus justes que les autres peuples monarchistes , ne pouvoient que gagner à venger le genre-humain de l'oppression du Nouveau - Monde , & à faire cesser les préjudices qu'elle cause à l'Europe en particulier.

Tous les sujets qui sont la victime de nos gouvernemens , durs , exacteurs , violens & fourbes ; toutes les familles ruinées par la levée des soldats , par le dégât des armées , par les emprunts de la guerre , par les infidélités de la paix ; tous les hommes nés pour vivre & penser en hommes , au lieu d'obéir & servir en brutes ; une multitude d'ouvriers sans travail ; de cultivateurs sans terre ; d'hommes éclairés sans emploi ; des milliers de malheureux , auroient volé dans

ces régions qui ne demandent que des habitans justes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit sur-tout appelé de ces payfans du Nord, esclaves de la noblesse qui ne fait que les fouler; de ces Russes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre - humain, au lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri sans doute un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers en des climats nouveaux: mais c'eût été, sans comparaison, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & raffinée, qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin, les Anglois seroient bien plus glorieusement occupés à soutenir & favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient & tâchent de sapper au-dedans & au-dehors.

O souhait vainement juste & humain, qui ne laisse que des regrets à l'ame qui l'a formé! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde, périssent; tandis que ceux de l'ambitieux, de

l'insensé, sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité !

Quand la guerre a fait tant de mal ; que ne parcourt - elle toute la carrière des calamités , pour arriver enfin aux limites du bien ? Mais que produisit le dernier embrâsement , l'un de ceux qui aient le plus affligé l'espèce humaine ? Il ravagea les quatre parties du monde ; il coûta à l'Europe seule plus d'un million de ses habitans. Les hommes qui n'en furent pas les victimes gémissent , & leur postérité gémera long - tems , sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La nation même que la victoire suivit par - tout , trouva sa ruine dans ses triomphes. Sa dette publique qui , au commencement des troubles , ne passoit pas 1,617,087,060 livres , s'élevoit à la conclusion de la paix à 3,330,000,000 livres , pour lesquelles il lui falloit payer un intérêt de 111,577,490 livres.

Mais c'est assez parler de guerre. Il est tems de voir par quels moyens les nations qui se sont partagé le grand archipel de

390 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE, &c.
l'Amérique, source de tant de querelles,
de négociations & de réflexions, sont par-
venues à l'élever à un degré d'opulence
qu'on peut regarder, fans exagération,
comme le premier mobile des grands évé-
nemens qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du dixième Livre.



T A B L E

A L P H A B É T I Q U E

D E S M A T I E R E S

C O N T E N U E S D A N S C E V O L U M E .

A

- Acajou*, arbre des Antilles, très-dur, Page 230.
Acomat, arbre des Antilles. *Ibid.*
Agouti, arbre des Antilles extrêmement dur. *Ibid.*
Aguirre (Lopes d') homme feroce que les Espagnols, envoyés pour suivre la navigation du fleuve des Amazones, mirent à leur tête après avoir massacré Pedro d'Orfua. 74. Cruauté qu'il exerça sur sa propre fille. 75.
Albemarle, général Anglois, malgré la médiocrité de ses talens & la faute qu'il fait d'attaquer d'abord le Fort Morro, au lieu d'assiéger la ville, s'empare de la Havane par la faute des Espagnols & y trouve des richesses considérables. 376-381.
Amérique, cette partie du Monde a été nommée Indes-Occidentales, parceque, quand on la découvrit, on croyoit qu'elle tenoit aux Indes. 7. Vexations exercées dans ce pays sur l'or & les diamans & sur beaucoup d'autres objets. 168. 169.
Angleterre (l'), tire de grands avantages de la liberté d'écrire 330. Commença la guerre de 1739 avec grande supériorité. 333.
Anglois (les), attaquent l'Amérique Espagnole. 271.

- Echouent devant San-Domingo, 271-273. S'emparent de la Jamaïque. 273. Sont trompés à Sant-Yago par le Gouverneur Espagnol. 273. 274. Se séparent des François à la guerre du prince d'Orange. 311.
- Anson*, Amiral Anglois, perd son armement au Cap de Horn. 334.
- Antigoa*, l'une des Antilles, maintenue aux Anglois. 261.
- Antilles* (les), îles d'Amérique, leur division, leur situation. 220. Leur direction. 225. Sont séparées par des canaux. *Ibid.* Leur sol. 228. Etoient couvertes d'arbres à l'arrivée des Européens. 229. Abondantes en pourpier & en creffon. 235. Quelles autres nourritures s'y trouvoient. *Ibid.* Fort riches en simples. *Ibid.* Influence des vents qui y sont ordinaires. 237. & *suiv.* Manières d'y conserver la farine. 241. 242. Tremblemens de terre & autres phénomènes ordinaires aux Antilles. 242. & *suiv.*
- Arosteguy*. Poste de hauteur à un quart de lieue de la Havane. 376.
- Averani*, est le premier Physicien qui en 1694 & 1695, soumit le diamant à l'action du feu. Résultat de ses expériences. 156. 157.

B

- B***AHIA*, gouvernement du Bresil appartenant aux Portugais. 124. Mœurs & usages des habitans; contrainte où les femmes y sont assujetties. 125. 126. Vices que l'ignorance y a introduits. 127. On y recueille beaucoup de tabac. 128.
- Bananier*, plante des Antilles. 232. Sa description. *Ibid.* 233. Son fruit 234. Son usage *Ibid.*
- Barata*, arbre des Antilles, très-dur. 230.
- Barington*, général Anglois, soumet la Guadeloupe. 359.
- Basque* (le), capitaine Flibustier, avoit pris sous le canon de Porto-Belo, un vaisseau de guerre chargé de 5 à 6 millions de livres. 288.

Basse-Terre, ville de la Guadeloupe bombardée le 23 Janvier 1759 par les Anglois. 359.

Belem, ville du Bresil fondée en 1615, par François Caldeira. 113. Son commerce, sa population. 114. 115.

Bing, amiral Anglois, condamné à mort pour avoir laissé prendre Minorque. 353. Avantages de cette sévérité pour l'Angleterre. *Ibid.*

Bois de fer, arbre des Antilles, excessivement dur. 230.

Boucaniers, aventuriers François, s'emparent de St. Domingue; leur caractère, mœurs & manière de vivre. 262. & *suiv.*

Bresil (le), grande contrée de l'Amérique Méridionale, séparée des possessions Espagnoles par des lacs, des torrens & des montagnes. 5. Découverte en 1500 par Alvarez Cabral capitaine Espagnol. 6. Pourquoi nommé Bresil. 7. Le Portugal n'y envoya pendant longtems que les criminels & les femmes perdues de débauche. 9. On y fit passer ensuite les Juifs. 11. Enfin cette colonie devenant florissante on la donne à plusieurs Seigneurs Portugais. 14. Tentatives des François pour s'y établir: monument curieux de cette tentative. 38. Division actuelle de cette contrée en 9 provinces. Gouvernement civil, politique & militaire: 98. & *suiv.* Gouvernement Ecclésiastique: 101. & *suiv.* Les esclaves y possèdent quelques parties de terre qu'ils cultivent les fêtes & Dimanches, & trouvent le moyen d'acheter leur liberté. 104. Différentes loix du Portugal qui limitent la servitude. 105. & *suiv.* Provinces & Gouvernemens Portugais dont cette contrée est composée 110. & *suiv.* La pêche de la baleine qui y est très-abondante y étoit autrefois libre, maintenant elle est entre les mains du monopole. 128. Quantité de tabac qui sort annuellement du Bresil. 129. & *suiv.* On y trouva en 1577 & 1588 des mines d'or 146. On en trouva en 1699 à Minas Geraes, en 1726 à Goyas, & d'autres en 1735 en plusieurs endroits. 147. Manière de les exploiter. 148. Produit des impôts dans cette contrée. 168. Liaisons extérieures du Bresil. 170. & *suiv.* Presque toutes ses productions vont en Portugal. 171. Objets que la métropole donne en

- échange. 173 Somme pour laquelle il est sorti de l'or de cette possession Portugaise en 60 ans 182. Tableau de cette contrée depuis 1525 ; divers états par lesquels elle a passé depuis cette époque 198. & *suiv.* Moyens de faire fleurir cette Colonie. 201. Abolir l'inquisition. 203. Et diminuer l'influence du Clergé dans les affaires publiques. 204. & *suiv.*
- Bresiliens*, mœurs, usages, langue de ces peuples 17. Leur nourriture. 18. Leur religion, leur gouvernement. 19. Leur indifférence pour leur patrie. *Ibid.* La polygamie y étoit en usage. 21. Nourriture & éducation des enfans. 22. Leur manière de recevoir les voyageurs. 23. Leurs armes pour la guerre, leur manière de combattre. 28. Traitement des prisonniers. 29.
- Brouage & Michel*, capitaines Flibustiers, s'emparent de deux vaisseaux Hollandois. 279.

C

- CAMPÊCHE**, ville de l'Amérique Espagnole, prise & pillée par les Flibustiers. 304.
- Caraiïbes*, insulaires des Antilles du vent, leurs habitudes. 249. Leur figure. *Ibid.* Leur religion. 250. Leur caractère. 251. Leur bonne foi. 252. Leurs repas d'appareil. 255. Leur navigation & manière de faire la guerre. 256. Fiers & mélancoliques, ne pouvoient supporter l'esclavage. 257. Pourquoi exterminés à St. Christophe. 259. concentrés à la Dominique & à St. Vincent. 262. en quel nombre. *Ibid.*
- Carbet*, hameau renfermant une famille Caraiïbe aux Antilles du vent. 254.
- Carthagène*, ville de l'Amérique Espagnole, la plus riche & la mieux fortifiée, prise par Pointis général françois par la valeur des Flibustiers. 306. 307. Pillée indignement par ce général qui viole sa capitulation. 307. La flotte de l'amiral Vernon y échoue. 334.
- Châgre* (le), rivière de l'Isthme de Panama. 292.
- Charles II*, roi d'Espagne, près de mourir appelle un Bourbon au throne d'Espagne. 319.
- Charles VI*, Empereur d'Allemagne ; sa mort allume une guerre très-vive en Europe. 335.

- Chiriquita*, ville de l'Amérique Espagnole. 300.
Chou Caraïbe, plante indigène des Antilles. 231.
Chulutequa, ville de l'Amérique Espagnole. 300.
Clergé, examen de la question s'il vaut mieux que le Clergé soit riche en revenus, ou payé par ceux qui reclament son ministère. 204. & *suiv.*
Colomb, Christophe, reconnoit les Antilles. 249.
Colonies Anglois, occasionnent la guerre de 1739, 326. & *suiv.*
Compagnie des Indes Hollandoise. Raisons politiques qui donnerent naissance à celle qui se forma en 1609. Et qui commença par l'attaque du Bresil 41. & *suiv.* Les secours combinés de l'Espagne & du Portugal réduisent les Hollandois à se rendre prisonniers. 44. De brillans succès mettent les Hollandois en état d'attaquer de nouveau le Bresil. 45. & *suiv.*
Compagnie des Indes Portugaise. Le commerce du Portugal au Bresil ayant été établi sur une base reconnue mauvaïse, en établit le monopole d'une compagnie, remède encore pire. 93. & *suiv.* Fonds de la compagnie. 96. Sédition excitée au Bresil : les échaffauds sont dressés : autre compagnie : fonds qu'elle y mit. 97.
Courbaril, arbre des Antilles, très-dur. 230.
Cromvel se joint aux François contre les Espagnols. 269. Et fait attaquer San-Domingo. 271.
Crucès, fort de l'Isthme de Panama, où le Châgre cesse d'être navigable. 292.
Cuba, appartenant aux Espagnols, l'une des Antilles sous le vent. 225. ses productions. 227. Prise par les Anglois. 381.

D

- D***ENAMBUC*, capitaine François, aborde en 1625 à St. Christophe. 258.
Diamant, reflexions sur l'abus qu'en fait la beauté & sur l'éclat qu'il lui ôte. 153. Il y a des diamans de toutes les couleurs. 154. Enumération de chacune. *Ibid.* Nature du diamant. *Ibid.* Expériences qui démentent l'idée qu'on avoit anciennement que cette pierre étoit indef-

tructible au feu. 156. Averani en fit la première épreuve, que d'autres essais & ceux de Mr. Darcet en 1768 confirmerent. 156. & *suiv.* Aucun des menstrues qui dissolvent les autres corps n'a d'action sur lui, 158. & *suiv.* Il n'y a pas longtems qu'on ne connoissoit de mines de diamant qu'aux Indes Orientales 160. Nature du terrain où on les trouve. *Ibid.* 161. Produit de ce commerce année commune, 162. On en découvrit une mine au Bresil en 1728, & la recherche fut si heureuse qu'on en apporta en Europe 1146 onces en une fois, 192. & *suiv.* Il s'en trouva un dans les mines de l'Indostan qui pesoit tout taillé 193 Karats. Catherine Impératrice de Russie l'a reçu pour sa fête des mains de Mr. Orlof, qui l'a payé 2 millions cinq cent mille livres. 162. Précautions qu'on prend avant de les apporter en Europe pour assurer le droit dû au Gouvernement. 164. Produit annuel de ce commerce. 165. Au Bresil on les trouve souvent dans les rivières, mais dans l'Inde c'est dans les mines. 166.

Dominique (la), une des Antilles, où en 1660 furent concentrés les Caraïbes. 262. Cédée par la cour de France aux Anglois. 386.

Ducasse, gouverneur de St. Domingue, ami des Flibustiers 307. Parle en leur faveur contre Pointis. 308.

E

E*SPAGNOLS*, démêlés de la cour d'Espagne avec celle de Portugal, relativement aux colonies sur le bord du fleuve des Amazones. 87. Un traité fait en 1681 les met d'accord 88. La guerre recommence en 1705, *Ibid.* Tout se pacifie par le traité d'Utrecht. *Ibid.* Troubles qui surviennent. 89. & *suiv.* Traités de 1777 & 1778, 92. Repoussent les Anglois à St. Domingue. 272. 273. Comment y sont traités par l'Olonois capitaine Flibustier. 288. Et par Morgan autre capitaine Flibustier. 293. Leur vengeance contre les Flibustiers. 301. 302. Qui battent huit cent des leurs & prennent Campêche. 304. Perdent Carthagène par capitulation & ses immenses richesses par trahison de Pointis général François.

307. Firent de grandes fautes au siège de la Havane, 378.
Esparça, ville de l'Amérique Espagnole. 300.
Esprit national, reflexions philosophiques sur ce sentiment. 1.

F

- FERNAMBUC**, district du gouvernement de Maragnan, appartenant aux Portugais dans le Bresil. 119. Le principal commerce de cet endroit consiste en bois du même nom. 122. Population de cet endroit. *Ibid.* & *suiv.*
- Flibustiers** (les), corsaires Anglois & François, chassent les Espagnols de la Tortue, l'une des Antilles. 275. Leur hardiesse & manière de combattre. 276. N'attaquoient que les vaisseaux qui retournoient en Europe. 277. L'un deux, Pierre Legrand s'empare du vice amiral des Gallions. 277. Et de deux vaisseaux de guerre Espagnols. 279. Exemples de leur bravoure. *Ibid.* 280. Leur manière de partager le butin. 281. Leurs excès. 282. & *suiv.* Prennent Maracaïbo & brulent Gibraltar. 289. Prennent & pillent la Vera-Cruz. 296. & *suiv.* Surprennent ou forcent un grand nombre de villes de l'Amérique Espagnole. 300. Vengeance des Espagnols contre leurs morts. 302. S'emparent de Campêche & la pillent. 304. Aident Pointis chef d'escadre à prendre Carthagène. 306. Sont traités injustement par lui. 307. S'en vangent sur Carthagène. 308. & *suiv.* Tombent dans le milieu d'une flotte Angloise & Hollandoise, perdent la plupart de leurs bâtimens & se séparent. 311. Dissertation sur leur origine & leurs succès. 314. & *suiv.*
- Floride** (la), province de l'Amérique Septentrionale, appartenant aux Espagnols, ses productions. 227.
- Fort-Louis**, forteresse de la Guadeloupe, à la Grande-Terre, prise en 1759 par les Anglois 359.
- François**, brulent un jour de St. Louis pour un million de bois de Campêche. 305. Trop légers pour être politiques. 336.

G

- G** E O R G E II. roi d'Angleterre, son conseil dans la guerre de 1755, haï & méprisé de toute l'Europe. 349.
- Godofroy*, capitaine Flibustier François, fameux par ses exploits. 296.
- Gouvernement*; réflexions philosophiques sur l'injustice de la censure des peuples contre les ministres. 108.
- Grande-Terre*, quartier de la Guadeloupe. 359.
- Granmont*, capitaine des Flibustiers François, fameux par ses exploits 296. Son origine, ses mœurs 303.
- Grenade*, ville de l'Amérique Espagnole. 300.
- Grenade* (la), une des Antilles, appartenant aux François 226. 261. Cédée aux Anglois à la paix de 1763, 386.
- Grogner*, capitaine Flibustier, François, 299. Sa réponse pour un passage. 300.
- Guadeloupe* (la), une des Antilles, assurée par le traité de Janvier 1660, aux François 261.
- Guayaquil*, ville de l'Amérique Espagnole. 300.

H

- H** A V A N E (la), dans l'Ile de Cuba assiégée par Albe-marle général Anglois 375. & *suiv.* Défendue par Valasco 380. Immenses richesses trouvées par les Anglois après sa reddition. 381.
- Hayti*. Voyez St. Domingue.
- Hidalgos*, par erreur *Fidalgos*, nom donné au Bresil aux personnes de la haute noblesse. 101.
- Hollandois*, après avoir été d'abord repoussés & ensuite vainqueurs dans le Bresil, ils en entreprennent la conquête entière en 1637, sous le commandement de Maurice de Nassau, & soumettent les Portugais commandés successivement par leurs meilleurs généraux. 46. 47. Ils en sont chassés par les Portugais revoltés ayant à leur tête Jean Fernandes de Viera. 62. & *suiv.* Après bien des pertes ils évacuent le 28 Janvier 1654 le

Bresil par capitulation. 65. Et par le traité de 1661 en assurent l'entière propriété au Portugal. 66.

Hospitalité ; réflexions sur cette vertu sociale. 23 & suiv.

I

IGNAME, plante des Antilles. 231.

Ile (l') royale, de l'Amérique-Septentrionale, aux François, prise par les Anglois & rendue à la paix. 335.

J

JAMAÏQUE (la), une des Antilles, appartenant aux Anglois 273. Qui y prennent Sant Yago aux Espagnols 274. Et en achèvent la conquête. 275.

Jésuites, Missionnaires, douceur par laquelle ils s'infinuent chez les Sauvages du Bresil. 31. & suiv. Reproches à leur société de n'avoir pas employé pour leur gloire les mêmes moyens que pour leur agrandissement. 34. & suiv.

Jonqué, capitaine flibustier, François. 278.

Juifs, furent obligés de se réfugier en Portugal lorsque les Romains les dispersèrent. Histoire abrégée de leur établissement en Portugal. 11, 12. Et de leur retraite à Bordeaux, Anvers & Hambourg. 13.

L

LAURENT de Graff, Hollandois, fameux capitaine flibustier. 278, 296.

Léon, ville de l'Amérique Espagnole. 300.

Liane, plante parasite des Antilles. 229. Ne croît point parmi les arbres fruitiers. 234.

Lonck (Henri), amiral Hollandois, se présente au Bresil, & y remporte plusieurs victoires sur les Espagnols. 46.

Louis XIV, créa d'abord une marine formidable, mais accablé d'ennemis, & forcé d'avoir de nombreuses troupes sur pié, il la laissa dépérir. 321.

M

- M***ANCENILIER*, arbre des Antilles très-dur. 230.
Manuel Montiano, général Espagnol, défend vaillamment le fort St. Augustin dans la Floride. 334, 335.
Mapou, arbre des Antilles. 230.
Maracaïbo, golfe ou lac auquel aboutit la chaîne des Antilles. 220.
Maracaïbo, ville de l'Amérique-Méridionale. 289. Son commerce. *Ibid.*
Maragnan, gouvernement Portugais au Brésil. Les Portugais y abordèrent en 1535, mais ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparèrent en 1612, les Hollandois en 1641, & en 1644 les Portugais le reprennent. Productions de cette contrée. 116 & *suiv.* Sa population. 119.
Maragnon, fleuve des Indes Occidentales, nommé depuis Amazone. 69.
Marguerite (la), une des Antilles. 227. Ses productions. *Ibid.*
Martinique (la), une des Antilles, assurée en 1660 à la France par un traité. 261.
Mexique, royaume de l'Amérique-Septentrionale, appartenant aux Espagnols, pouvoit être conquis par les Anglois à l'époque du traité d'Aix-la-Chapelle, puisqu'ils étoient maîtres du golfe. 386.
Michel, capitaine flibustier, s'empare, secondé par Bromage autre capitaine, de deux vaisseaux Hollandois. 279.
Mississipi, fleuve de l'Amérique-Septentrionale. 386.
Mines. Jurisprudence concernant leur découverte & leur partage. Produit que rapportent au Portugal celles du Brésil. 149, 150.
Missionnaire. Réflexions sur l'esprit qui peut faire embrasser cet état pénible. 79 & *suiv.* Nombre de sauvages des bords de l'Amérique civilisés depuis 1637 jusqu'en 1766 par les missionnaires. 81, 82.
Moines. On en compte au Brésil, dans Rio Janeiro & à Bahia 22 maisons; il n'y en a pas de religieuses. 103.
Monckton, général Anglois, prend possession le 13 février

- 1762 de la Martinique , où il étoit arrivé le 16 Janvier sur 18 vaisseaux de ligne , commandés par l'amiral Rodney. 160.
- Montauban* , capitaine sibiustier François , donne un exemple célèbre de grandeur d'ame. 316 , 317.
- Montbars* , fameux capitaine sibiustier François. 284. Ses expéditions. 85 & suiv. Pourquoi surnommé l'Exterminateur. 287.
- Montserrat* , l'une des Antilles appartenant aux Anglois. 262.
- Morgan* , capitaine sibiustier , Anglois , s'empare de Porto-Belo. 290. Et de Panama, 291. Ses amours. 294. Enlève le butin à ses camarades avant qu'il fut partagé , & se sauve à la Jamaïque. 295.
- Morro* , citadelle de la Havane , dont le siège fait par Albemarle général Anglois coûte la vie à un grand nombre d'hommes. 377.
- Mucmeluna* , ville de l'Amérique Espagnole. 300.

N

- NICOYA* , ville de l'Amérique Espagnole 300.
- Nièves* , île d'Amérique , une des Antilles. 261.
- Nouvelle Ségovie* , ville de l'Amérique Espagnole. 300.

O

- OGLETHORPE* , général Anglois , lève le siège de St. Augustin dans la Floride. 334.
- Olonis* (l') , chef sibiustier. 287. Actes de sa férocité. 288. Sa lettre au gouverneur de la Havane. *Ibid.*
- Or*. Ses proportions à l'argent dans différentes parties des Indes. Rapports que ces métaux ont eu dans l'antiquité en Europe & qu'ils ont maintenant. 150 & suiv.
- Orsua* (Pedro d') envoyé en 1560 par le vice-roi Espagnol au Nouveau-Monde pour reconnoître le cours du fleuve des Amazones. Il est assassiné par les siens. 74.
- Ouragân* (l') , phénomène fréquent aux Antilles. 244. Ses ravages. 245. Son utilité. *Ibid.* Ses pronostics. 246. D'où il provient, 247.

P

- P**ALMISTE, arbre des Antilles, très-dur. 230.
- Panama**, ville d'Amérique prise par Morgan capitaine des flibustiers. 291. Est brûlée. 294.
- Para**. Gouvernement Portugais au Brésil. Son étendue. 112.
- Patate**, plante des Antilles. 231.
- Paulistes**, ramas de brigands & de criminels envoyés de Portugal dans la province de St. Paul au Brésil. 140 & suiv. Après bien des courses & des cruautés, ils reconnoissent le gouvernement Portugais. 143.
- Penn** amiral Anglois échoue devant San-Domingo. 271. Comment. 272.
- Pierre Legrand**, capitaine flibustier François. Sa hardiesse. 277.
- Pinçon** (Vincent) l'un des compagnons de Christophe Colomb, découvre en 1500 l'embouchure de la rivière des Amazones. 69.
- Pitt** (Guillaume), ministre d'Angleterre, homme éloquent, d'un caractère entreprenant & ferme. 353. Seul auteur du succès des armes Angloises contre les isles Françaises & Espagnoles. 356, 357. Sa retraite du gouvernement. 363. Idées de son administration. 366, 367. Comment il refuse des propositions de paix. 371. Moyens employés par ses jaloux pour occasionner sa disgrâce. 373.
- Pockock**, amiral Anglois, arrive à la Havane le 6 Juillet 1762 par le canal de Bahama. 375.
- Pointis**, chef d'escadre Française, s'empare de Carthagène secondé par les flibustiers. 306, 307. Son injustice à leur égard. 308.
- Porto-Belo**, ville de l'Amérique Espagnole, prise par Morgan capitaine flibustier Anglois. 290. Détruite par l'amiral Vernon. 334.
- Porto-Rico**, une des Antilles, appartenant aux Espagnols. 226.
- Portugal** (le), après la conspiration de 1640, qui ôta ce royaume à Philippe IV roi d'Espagne, & qui avoit été

fomentée par l'Espagne même, son nouveau roi fait alliance avec toutes les puissances de l'Europe contre les Espagnols. 59. Les Portugais restés au Brésil se révoltent contre les Hollandois, & un particulier nommé Jean Fernandez de Viera se met à leur tête. 62. Suites de cette affaire. 63 & *suiv.* Les établissemens éloignés du Portugal sont déçus de leur ancienne splendeur. Evènement qui en fut l'époque. 174. Une faute commise par la France relève un peu l'industrie Portugaise. 176. L'Angleterre surprend à la cour de Portugal un traité avantageux à elle seule. 178. Calcul des avantages de ce traité. 180. Le Portugal condamné à l'inaction, tous les arts y sont anéantis. 184. Ressources qui lui restent à embrasser. 185. Par des événemens inattendus, l'Angleterre n'a pas fait avec le Portugal depuis 1762 un aussi fort commerce qu'auparavant. 187. Faute commise en Portugal en y arrachant les vignes. 191. La culture du blé doit y être ranimée. 193 & *suiv.* Faiblesse de la marine Portugaise. 196. L'institution publique a besoin d'être réformée en Portugal. 207. La crainte de se brouiller avec l'Angleterre ne doit pas retarder les réformes que les vices actuels de l'administration Portugaise exigent. 208 & *suiv.* Il semble que le Portugal ne sauroit sortir de l'engourdissement où il est tombé. 211 & *suiv.*

Portugais (les) ont pour l'Espagne une haine nationale très-active : cependant ils en ont emprunté beaucoup d'usages ; entr'autres l'inquisition. 10. Ils perdent & reprennent successivement le Brésil, qui leur est enfin cédé en 1661 par un traité. 66. Etablissement qu'ils forment sur l'Amazone. 68.

Pueblo-nuevo, ville de l'Amérique Espagnole. 300.

Pueblo-viejo, ville de l'Amérique Espagnole. *Ibid.*

R

RAZ de marée, phénomène annuel aux Antilles. 243.

Religieuses. On n'a jamais permis au Brésil l'établissement d'aucun couvent de filles. 102.

Reulejo, ville de l'Amérique Espagnole. 300.

Richesses, pourquoi les hommes en ont toujours affecté l'égalage. 153.

Rio-Janeiro. Description de ce gouvernement du Brésil au pouvoir des Portugais. 132. Productions de cette contrée. 135. C'est la capitale du Brésil & le séjour du vice-roi. 134. Elle fut découverte en 1525 par Diaz de Solis, & quelques François y formèrent des établissemens la même année. *Ibid.* Galanterie des femmes, beauté de la ville. 135 & *suiv.* En 1711 Du Guai Trouin s'en rendit maître. 137.

S

S*AIBRO*, nom qu'on donne au Brésil à une couche de terre sablonneuse qui avertit de ne pas creuser une mine plus avant. 148.

Saint-Augustin, fort de la Floride. 334.

Sainte Catherine, une des Antilles où les Espagnols confinoient leurs malfaiteurs. 291.

Saint-Christophe, une des Antilles. 262.

Saint-Laurent, fleuve de l'Amérique-Septentrionale. 386.

Sainte-Lucie, une des Antilles, appartenant aux Anglois. 386. Cédée par la paix de 1763 aux François. *Ibid.*

Saint-Paul, gouvernement du Brésil, au pouvoir des Portugais. 141. Voyez *Paulistes*. Population actuelle de cette contrée. Ses productions. 144.

Saint-Vincent, une des Antilles, appartenant aux François. 226. Les Caraïbes y furent concentrés. 262. Cédée aux Anglois par la paix d'Aix-la-Chapelle. 386.

Sant-Jago de la Vega, capitale de la Jamaïque, assiégée par les Anglois. 273. Son gouverneur la leur abandonne après avoir tout emporté. 274.

Sauvages. Exemple frappant du pouvoir que la générosité peut acquérir sur eux. 36. Monument de la philosophie qu'on peut trouver chez eux. 38 & *suiv.*

Seppo, ville de l'Amérique Espagnole. 300.

Sociétés. Réflexions philosophiques sur les grandes sociétés. 15.

Souza (Thomas de) commandant envoyé en 1549 au Brésil par les Portugais. 31.

T

- T**ABAGO, une des Antilles, appartenant aux François. 225. Ses productions. 227. Cédée aux Anglois par le traité de 1763. 386.
Técoantepu, ville de l'Amérique Espagnole. 300.
Trinité (la), une des Antilles. Ses productions. 227.

V

- V**ALASCO, commandant Espagnol à la Havane. 380.
 Fut tué en accourant pour la défendre. *Ibid.*
Vand-Horn, d'Ostende, capitaine sibusstier intrépide. 295.
Venables, général Anglois, échoue devant San-Domingo. 271. Pourquoi. 272.
Venezuela, baye de l'Amérique-Méridionale fortifiée. 289.
Vera-Cruz, ville de l'Amérique Espagnole, prise par les sibusstiers & pillée. 296 & *suiv.*
Vernon, amiral Anglois, détruit Porto-Belo. 334. Echoue devant Carthagène. *Ibid.*
Vieira jésuite Portugais prononce au Brésil un discours très-éloquent & singulier sur la conquête que venoient d'en faire les Hollandois. 47 & *suiv.*
Viera (Jean Fernandez de), Portugais d'une naissance obscure qui fait au Brésil contre les Hollandois des actes d'une valeur incroyable. 62 & *suiv.*
Villia, ville de l'Amérique Espagnole. 300.
Voyages. Réflexions philosophiques sur la passion de voyager. 25.
Utrecht (paix d'). Suites heureuses de cet événement. 324.

W

- W**AIPOIE (Robert), ministre Anglois d'un esprit pacifique. 328. Craignoit les embarras. 333.
Warner, capitaine Anglois, aborde en 1625 à Saint-Christophe. 258.
 Fin de la Table des matières du Tome cinquième.

Tous les jours, on voit des hommes qui se font une affaire de savoir ce qu'ils ont mangé hier, et qui ne savent rien de ce qu'ils ont fait aujourd'hui.

Voilà ce que c'est que d'être un homme de bien, c'est-à-dire un homme qui ne se soucie que de son âme, et qui ne se soucie point de son corps.

Il y a deux sortes de gens, ceux qui se font une affaire de leur honneur, et ceux qui se font une affaire de leur conscience.

Le premier est un homme de bien, le second est un homme de mal. C'est pourquoi on ne doit pas se faire une affaire de son honneur, mais de sa conscience.

W... (par 2). C'est la science de ce qui est bien et de ce qui est mal. Elle nous apprend à nous connaître nous-mêmes, et à nous connaître les autres.



